N° 865 45e Année T. CCLIII 1er Juillet 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75 ;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ERNIÈRES PUBLICATIONS :

es Compagnons de l'Univers, roman, par J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt. Vol. in-16. . . . . **15 fr.**

es Véhémences de Louise Colet (*Autour de Gustave Flaubert*), d'après des documents inédits, par Gérard-Gailly. Vol. in-16. **12 fr.**

e Jardin des Bêtes sauvages, roman (Chronique des Pasquier, II), par Georges Duhamel. Vol. in-16. . . . . **15 fr.**

imbaud raconté par Paul Verlaine. Avec 4 dessins de Verlaine. Introduction et Notes par Jules Mouquet. Volume in-16. **12 fr.**

es plus belles pages du Prince de Ligne. Avec un portrait. Notice de Charles-Adolphe Cantacuzène. Volume in-16. . . . . **15 fr.**

a Vie de Casanova, par A. Dubois la Chartre. Volume in-16 . . . . **15 fr.**

a Vie amoureuse de l'Abbé de Choisy, par Jean Mélia. Volume in-18. . . . . **12 fr.**

récis de la Vraie Acuponcture chinoise, par George Soulié de Morant. Vol. in-8. . . . . **15 fr.**

ragilité de la Liberté et Séduction des Dicta=tures, par W. Drabovitch. Préface de Pierre Janet. Vol. in-18. **12 fr.**

oyages avec Frédéric Chopin, par Edouard Ganche. Vol. in-8. . . . . **20 fr.**

e chevalier d'Eon, par Marjorie S. Coryn, traduit de l'anglais, par Léo Lack. Avec deux portraits. Vol. in-16. . . . . **15 fr.**

êves érotiques, **La Courbe menstruelle de l'impulsion sexuelle,** par Havelock Ellis. Edition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep (*Études de Psychologie sexuelle* XVI). Volume in-8. . . . . **20 fr.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivi

---

Vente au Palais de Justice à Paris, jeudi 5 juillet 1934, à 2 heures. En un seul lot DEUX BEAUX **TERRAINS** sis à **Boulogne-Billancourt** (Seine) **AU PARC DES PRINCES**, porte de Paris, angle rue de la Tourelle, et rue du Pavillon. Contenance totale : 2.370 mètres carrés environ.

MISE A PRIX : 500.000 francs.

S'adresser à Me PLAIGNAUD, avoué, à Paris, rue des Pyramides, no 14 ; Me VITRY, notaire, à Boulogne-Billancourt, et Me BERTRAND-TAILLET, notaire, à Paris.

Vente au Palais, Paris, jeudi 5 juillet 1934, 2 en trois lots **1° IMMEUBLE A PA RUE PIERRE-BAYLE, N° 6.** Cont 14 environ, angle passage privé. **Mise à** 40.000 francs. **2° IMMEUBLE,** *sis mêm* **no 10,** de garage automobiles. Contenance : environ. **Mise à prix : 70.000 fr.** **3° GRAND IMME DE RAPPORT**, *même rue* **no 12,** à l'a la rue du Repos (exploité en chambres me Contenance : 279 m2 environ. **Mise à** 200.000 **francs.** S'adresser à Me PLAI avoué, à Paris, rue des Pyramides, no 1 Me VITRY, notaire, à Boulogne-Billancourt

BAYREUTH 1933
RÉFLEXIONS SUR L'ART WAGNÉRIEN

Bayreuth 1933, — date fatidique dans les fastes de l'art wagnérien. D'arbord parce que date commémorative. Cette année-là a été célébré avec éclat en Allemagne le cinquantenaire de la mort du Maître. Cinquante années se sont écoulées depuis cette mort, au cours desquelles l'art wagnérien n'a cessé d'attirer les foules vibrantes et subjuguées, et le charme opère comme à la première heure. Il y a dans ce triomphe posthume et continu quelque chose d'unique, je dirais presque de fabuleux. Chaque soir, le globe terrestre est comme enveloppé d'un réseau d'émissions wagnériennes et chaque soir l'apothéose se renouvelle dans les salles de théâtre et de concert du monde entier. Comparé à une pareille popularité, qu'est-ce que le culte de Gœthe, religion toute littéraire, confinée à l'intérieur d'une confrérie d'érudits et d'intellectuels?

Sans doute une bonne part de ce succès est due à l'instrument même dont Wagner a su tirer de si prodigieux effets, — et qui est la musique, c'est-à-dire l'art le plus direct, le plus communicatif, le plus universel, — sorte de haut-parleur où se sonorisent toutes les vibrations de notre vie moderne et dont la voix est instantanément diffusée à travers le monde entier. Wagner, le premier, a eu le pressentiment de toutes les puissances miraculeuses que recélait la musique. Il a été le grand thaumaturge des temps modernes. Il a inventé un vocabulaire

magique, capable d'exprimer les silences les plus profonds de l'âme moderne, il a inventé une science des philtres et des sortilèges par où, d'emblée, il nous attire dans son monde enchanté, désormais aussi essentiel, aussi indispensable à notre vie que la réalité où nous vivons quotidiennement. Que nous le voulions ou non, nous subissons l'entraînement des Sirènes, nous sommes tous atteints par « l'intoxication wagnérienne ».

Mais cette prodigieuse clairvoyance des secrets de l'âme et cette miraculeuse puissance d'évocation ne représentent qu'un des aspects de l'art wagnérien. Ce qui, déjà pour les contemporains, a fait la grande nouveauté de cet art, c'est que Wagner faisait avant tout appel à la *foi* de ses adeptes, c'est qu'en même temps qu'un miracle artistique il présentait un miracle religieux autour duquel il entendait grouper une chapelle de fidèles et de croyants. « Il s'agit ici de Religion, de Fidélité et de Foi », disait-il un jour d'une voix sévère à un de ses disciples, Edouard Schuré, qui élevait quelques objections. Cette idée d'apostolat a été, dès le début, le tyran inexorable auquel il a sacrifié tout. Comme l'a si bien montré M. Pierre Lalo, dans son livre admirable intitulé *Richard Wagner ou le Nibelung,* quand on lit les lettres de Wagner, ses lettres d'amour ou ses lettres d'amitié on est frappé du peu d'humaine tendresse qu'elles contiennent. De ceux qui l'approchent, hommes ou femmes il ne veut qu'une chose : qu'ils aient foi en son génie qu'ils se mettent au service de son œuvre. Sans ce fatalisme ou, si vous préférez, sans cette « mystique » wagnérienne, l'extraordinaire destinée de son œuvre ne serait pas concevable. On connaît le mot admirable de celui qui fut le premier grand croyant du nouveau culte, — l'ami infatigablement secourable et l'intrépide champion de la toute première heure : j'ai nommé Franz Liszt. A l'heure où Richard Wagner, le révolutionnaire de 48 réfugié en Suisse, était réduit à la misère et, ce qui est plus grave encore, réduit au silence et à l'impuissance Franz Liszt l'a soutenu non seulement de sa bourse, mais surtout de sa foi inébranlable. Et, comme un jour le con

positeur, devant qui toutes les portes s'étaient fermées, annonçait à son frère d'armes le projet de composer sur le motif de l'Anneau du Nibelung toute une tétralogie, c'est-à-dire une œuvre dont les dimensions seraient tellement colossales qu'aucun théâtre actuellement existant dans le monde entier n'en pourrait réaliser l'exécution ni la mise en scène : « Hardi! lui répondit son vaillant compagnon. Mets-toi à l'œuvre! Ne te laisse arrêter par rien! Construis-nous quelque chose qui fasse songer aux instructions données jadis par le Chapitre de Séville à l'architecte chargé de bâtir la cathédrale. « Bâtissez-nous un temple qui fasse dire aux générations futures : Ils étaient fous, ces messieurs du Chapitre, qui ont ordonné une pareille construction. » *Et pourtant la cathédrale est là!* »

La cathédrale est là! — Et ce miracle, réponse du Créateur aux incrédules, aux sceptiques ou aux moqueurs, — il s'appelle encore aujourd'hui Bayreuth. Car Bayreuth, c'est le miracle wagnérien à l'état permanent. A cet art si différent, qui imposait au public des habitudes si neuves, et aux exécutants, chargés de le réaliser, des exigences si inouïes, à cet art qui rompait avec toutes les traditions, avec toutes les institutions existantes, théâtres, orchestres, écoles de chant — et qui a dû tirer du néant tous les organes nécessaires à sa réalisation — à cet art si exclusif, si tyrannique, il fallait un théâtre à lui. Bayreuth est le symbole d'une Réforme germanique de l'Art, pareille à la Réforme religieuse de ce Luther à qui, vers la fin de sa vie, Wagner aimait tant de se comparer; — l'art wagnérien est la protestation de la conscience artistique allemande contre une tradition corrompue, la protestation de la Foi vivante contre les œuvres mortes, contre le répertoire routinier, contre le sacrement banal offert, ou plutôt vendu, chaque soir, à vil prix.

Si tel est *l'esprit* de Bayreuth, reconnaissons pourtant que son *histoire* a connu bien des vicissitudes. Voici d'abord l'ère prophétique et héroïque. Bayreuth n'est encore qu'une Terre promise. La tribu wagnérienne se ré-

duit à une petite troupe nomade qui couche sous la tente et porte d'étape en étape l'arche sainte. Dans toutes les capitales d'Europe, dans les salles de concert, à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, on se bat pour Wagner. Cette élite militante se recrute parmi toutes les nations, elle parle les langues les plus différentes. La France est représentée par les Baudelaire, les Mallarmé, les Villiers de l'Isle-Adam, les Catulle Mendès, les Judith Gautier, les Edouard Schuré, les Pasdeloup, les Gabriel Monod. Ce sont là les ouvriers, les croyants de la première heure dont la foi combative a édifié le sanctuaire encore tout intérieur du culte nouveau.

Puis, en juillet 1876, après cinq années de pourparlers, de négociations et de propagande inlassable, le Temple, enfin construit, ouvre ses portes et alors sont inaugurés les premiers *Festspiele*. Déjà, la première équipe se sent un peu perdue, dépaysée, comme noyée dans cette foule nouvelle qui n'a pas reçu le baptême de feu des premières initiations, — foule composite, un peu inquiétante par son zèle tapageur et par son étalage de vanités mondaines : vedettes du théâtre, de la presse, de la critique, dont on se chuchotait les noms au passage, milliardaires américains, snobs cosmopolites, altesses très titrées à qui était réservée une rangée de loges spéciales. Même le vieil empereur Guillaume se crut obligé, entre deux grandes manœuvres, de venir déposer à Bayreuth la carte de visite du nouvel Empire. Il poussa la condescendance jusqu'à écouter, sans s'endormir, cette musique à laquelle il ne comprenait goutte et, de temps en temps, se penchait vers son aide de camp en chuchotant : « Quelle horreur! quelle horreur! »

Et en cette même année 1876, se produisit aussi la première défection, celle du disciple de la dernière heure, le plus choyé de tous : Frédéric Nietzsche. « Ma grande erreur, écrivait-il après une courte apparition, c'est d'être venu à Bayreuth avec un idéal! » Entre le rêve et la réalité, l'écart était vraiment trop grand. Plus désespérante encore que la qualité passablement suspecte de ce nouvel auditoire wagnérien, apparaissait au disciple in-

transigeant l'attitude du Maître. L'ancien proscrit de 48 se laissait aduler et encenser. Il succombait à la victoire. Il sombrait dans son apothéose. Symptôme plus grave encore : déjà le sanctuaire était livré à la ruée des pangermanistes qui, le jour, s'entassaient dans les brasseries de la petite ville et vociféraient la nouvelle victoire de l'art allemand. Entre cette propagande d'un nationalisme tapageur, entre cette popularité de mauvais aloi, et une certaine avant-garde de l'art, le divorce se dessinait. Peu à peu, la haute intellectualité européenne allait se détacher du maître de Bayreuth pour suivre l'appel du disciple renégat, du nouveau prophète qui venait de lancer dans le monde ses pamphlets foudroyants : *Le cas Wagner* et *Nietzsche contra Wagner*.

Cependant le sanctuaire subsistait, suprême asile. Mais voici que surgit pour lui une menace imprévue. De par la volonté du défunt, *Parsifal* devait rester éternellement le monopole exclusif de Bayreuth. Or, en 1913, trente ans après la mort du Maître, en vertu des dispositions de la loi allemande sur la propriété artistique, *Parsifal* tombait dans le domaine public. En déposséder le sanctuaire, n'était-ce pas livrer à toutes les profanations le trésor sacré du tabernacle, exposer à tous les outrages le miracle impollué du Saint-Gral? La question fut passionnément discutée dans la presse; elle fut même portée à la tribune du Reichstag. En fin de compte, force resta à la loi et les premières représentations libres eurent lieu — oh! ironie du sort! — à Monte-Carlo. Le Saint-Gral voisinait avec la roulette! Six mois plus tard éclatait la grande guerre. Cette même année où Parsifal annonçait sur toutes les scènes d'Europe son message de paix, d'amour et de rédemption, cette même année a vu le plus infernal déchaînement de haines et de violences! Bayreuth, pour de longues années, devait fermer ses portes. Les rouvrirait-il jamais?

Même la paix revenue — ou ce qu'on est convenu d'appeler « la paix » — le sanctuaire resta muet et désert. En ces temps de détresse économique, c'eût été folie que de risquer pareille aventure financière, car, pécuniaire-

ment parlant, les représentations de Bayreuth, même à la plus belle époque, ont toujours été une mauvaise affaire. Et puis l'horizon restait chargé de trop de souvenirs pénibles, de trop de menaces et de trop de haines encore mal éteintes. Ce ne fut guère qu'en 1927, pour commémorer le cinquantenaire de l'inauguration, qu'on vit enfin se dessiner ce qu'on a appelé « la Renaissance de Bayreuth (1) ». Elle a revêtu un double caractère : d'abord un caractère technique; et puis surtout un caractère politique et national.

La renaissance technique a été l'œuvre surtout du fils de Richard Wagner, de Siegfried Wagner. Quelle destinée tragique que celle de cet héritier! Quel fardeau redoutable que celui de ce nom glorieux auquel, pour comble de disgrâce, se trouvait accolé le prénom héroïque de Siegfried! « Mes parents, écrivait-il mélancoliquement, m'ont baptisé Siegfried. Je n'ai brisé aucune enclume, tué aucun dragon, franchi aucune mer de flammes, et cependant j'espère n'être pas indigne de porter ce nom. » Il pensa d'abord continuer la lignée en composant à son tour des opéras. Faut-il admettre, comme il se l'imaginait, que la comparaison accablante avec le vol de l'aigle ait d'emblée paralysé l'essor de l'aiglon? Lui-même souffrait cruellement de cette disgrâce, — jusqu'au jour où il comprit que, devant une supériorité si écrasante, la seule attitude possible était de se mettre résolument à son service. Il se fit donc, avec une complète abnégation, le régisseur et le metteur en scène de l'œuvre paternelle; il devint l'ouvrier infatigable du nouveau Bayreuth. A lui sont dues ces merveilles de mise en scène qui ont mis au service du drame wagnérien les suprêmes perfectionnements techniques de l'art théâtral. D'abord une science incomparable dans la gradation savante de l'éclairage. Au théâtre de Bayreuth se trouve annexée une usine électrique où s'alimentent les miracles d'une véritable féerie lumineuse. Avec son éclairage continuellement changeant, mouvant et animé, dis-

(1) Voir le livre de Henri Rebais : *La Renaissance de Bayreuth.* Paris, librairie Fischbacher, 1933.

tribuant sans cesse à nouveau les couleurs, les ombres et les lumières, selon les jeux de scène ou de physionomie qui doivent être rehaussés, selon les sentiments ou les intentions qui doivent être manifestés, cette lumière *vivante* fait une sorte d'accompagnement irradiant, aussi varié, nuancé et chatoyant, désormais aussi indispensable que l'accompagnement musical venu de la fosse de l'orchestre.

C'est ensuite un art nouveau du décor qui rompt résolument avec le poncif d'un faux naturalisme, lequel prétendait nous donner l'illusion du réel. Le nouveau décor wagnérien cherche avant tout l'effet saisissant que produisent certaines *perspectives symboliques*. Il me souvient d'avoir vu, non à Bayreuth, mais à Wiesbaden, la nouvelle mise en scène de *Tristan et Isolde*. Au second acte, au lieu du traditionnel sous-bois avec ses feuillages rigides et touffus qui écrasent la scène, masquent l'horizon, prennent tout l'air respirable, voici, au sommet d'une falaise, un coin du *Burg* du roi Marke, et, sur une sorte de terrasse, un léger bosquet d'arbres aux silhouettes simplifiées avec un ciel immense, un vaste ciel marin qui semble refléter dans sa profondeur la présence invisible de la mer dont on croit deviner la rumeur à l'horizon lointain. N'est-ce pas sur cette perspective symbolique que doit se détacher ce grand drame d'amour auquel la mer se trouve si intimement associée? Et s'imagine-t-on jusqu'à quels soins de détail, dans la combinaison de certains jeux de scène, un pareil art doit s'abaisser pour obtenir un effet dramatique inattendu? Un exemple, entre mille, rapporté par M. Henri Rebois et emprunté à cette sensationnelle reprise de *Tannhäuser* qui fut le grand événement de la saison de 1930. Lorsqu'au troisième acte Tannhäuser rentre de son pèlerinage à Rome, — qui ne lui a valu que la malédiction du pape, — désemparé, hagard, lamentable épave humaine, grâce à un minutieux réglage de la lumière, seule son ombre agrandie est d'abord projetée sur la scène.

Siegfried Wagner n'eut pas la joie d'assister au triomphe de ses efforts. Six jours avant l'ouverture de la sai-

son de 1930, pendant une répétition de ce même *Tannhäuser,* auquel il avait donné tous ses soins depuis deux ans, il dut quitter précipitamment le théâtre, en proie à une crise cardiaque. Il mourut peu de temps après. Sa veuve, Mme Winnifred Wagner, a recueilli l'héritage de Bayreuth, et les deux triomphales saisons de 1932, et surtout de 1933, montrent que cet héritage est géré avec autorité et habileté.

Disons d'abord que le miracle artistique de Bayreuth apparaît toujours dans son impeccable perfection. Et notez que cette perfection ne tient nullement à la présence de quelques grandes vedettes. On peut voir ailleurs des Parsifal, des Hans Sachs, des Beckmesser qui égalent ou même dépassent ceux que nous a présentés Bayreuth l'été dernier. Peut-être même pourrait-on reprocher aux représentations de Bayreuth de viser à une perfection trop immuable, trop strictement stylisée et qui ne s'obtient parfois qu'aux dépens de la vie, du naturel, de la spontanéité. Mais ce qui est ici incomparable, c'est l'ensemble, l'ambiance, l'atmosphère. Où entend-on ailleurs qu'à Bayreuth, dans *Parsifal,* des chœurs d'enfants *a capella* d'une si cristalline transparence, d'une si immaculée fraîcheur? Même dans les théâtres où le style liturgique est scrupuleusement respecté, une oreille tant soit peu subtile discerne parfois des violons introduits en contrebande pour servir de soutiens aux voix de la maîtrise. A Bayreuth, pareille fraude serait inconcevable. Et où trouver dans le monde entier quelque chose de comparable au fondu de cet orchestre souterrain d'où le son monte tamisé, amorti, telle une Voix unique aux timbres immatériels? Après une pareille audition, on garde l'oreille sensibilisée à l'excès. Tout autre orchestre vous choque, avec l'étalage de sa batterie et de ses instruments, avec ses masses chaotiques, imparfaitement brassées et fondues, dont le son heurté n'a pas été tamisé par le délicieux écran amortisseur de Bayreuth! Oh! l'inoubliable enveloppement de ces modulations de *Parsifal,* qui s'enroulent et se déroulent, et où se trouve réa-

lisée la plus délicate, la plus voluptueuse spiritualisation des timbres et des sons qui se puisse rêver! « Des nuées qui doucement se déchirent et se referment », en ces mots Wagner a défini lui-même l'impression que doit donner l'orchestration de *Parsifal.*

Mais ce sont là des impressions déjà connues. Même sous la baguette de Richard Strauss, cette perfection déjà atteinte n'a pu être dépassée. Et cela se conçoit. Le style liturgique de *Parsifal* ne se prête pas à l'innovation. Sa perfection est immuable, en dehors du temps et du changement. La grande nouveauté, l'événement sensationnel de Bayreuth 1933, ce ne fut pas *Parsifal,* ce furent les *Maîtres Chanteurs.* Nous verrons tout à l'heure les raisons d'ordre politique qui ont donné à cette représentation un éclat inattendu. Parlons, pour commencer, art pur.

Si *Parsifal* est l'œuvre liturgique, — une extase religieuse et musicale à laquelle il faudrait en vérité les voûtes d'une église, et non l'illusion profane de la scène, — par contre, les *Maîtres Chanteurs* sont une kermesse tout en couleurs vives et éclatantes, en joyeuses fanfares, en mouvements de foule tumultueux, avec, simplement, à l'arrière-plan, un drame voilé, — l'amour refoulé du poète Hans Sachs, l'amour du veuf déjà grisonnant, pour la fraîche enfant qui sera le prix du concours du chant, la jeune Eva, — drame caché qui ne se déroule que dans les profondeurs de l'orchestre. C'est en somme une orgie musicale qui accompagne une kermesse colorée. C'est dire qu'ici le régisseur passe au premier plan. Et il faut reconnaître qu'un régisseur de grande envergure s'est révélé l'été dernier dans la personne de M. Heinz Tietjen.

Mais aussi de quels moyens il disposait! La scène de Bayreuth n'est pas précisément très large. La disposition de la salle en éventail étalé rétrécit, nécessairement, l'ouverture de la scène qui occupe la section centrale de cet éventail, où convergent tous les rayons. Mais cette scène a, par contre, une profondeur de 45 mètres! Pour la première fois, cette profondeur a été utilisée jusque

dans ses plans les plus reculés. Quel espace magnifique pour le déploiement des cortèges et de la fête populaire qui se déroule au 3e acte, sur l'esplanade de Nuremberg! *750* choristes et figurants y ont pris cette année leurs ébats. Et quelle foule — recrutée parmi les habitants de la ville, dont chacun apportait là sa note personnelle, sa physionomie particulière, et surtout l'enthousiasme sacré d'une patriotique participation! Et voici maintenant la grande innovation de M. Heinz Tietjen. Il a voulu que le personnage principal de la pièce fût précisément cette foule, cette âme populaire, vibrante et explosive. Avant lui, tout ce dernier tableau gardait, malgré tout, quelque chose d'une parade d'Opéra. Les corps de métiers, bannières déployées, descendaient, bien alignés, vers la rampe pour débiter leur couplet, face au public — à peu près comme fait le chœur des soldats dans le *Faust* de Gounod. Puis, tout à coup, après ce défilé, la scène se trouvait comme nettoyée; des couples de valseurs, déguisés en villageois et villageoises, surgissaient on ne sait d'où et dessinaient en tourbillonnant des figures de danse savamment entrelacées, — tel l'ancien corps de ballet. Enfin, du haut de l'estrade où ont pris place les Maîtres Chanteurs, Hans Sachs, le prince des poètes, lançait pour terminer sa glorification de l'art allemand, comme un roi de tragédie faisant une palabre, face au public. Tout cela était artificiellement ordonné, découpé en une succession d'épisodes distincts et bien réglés, comme les numéros d'un programme. La foule n'était là que pour faire nombre et pour faire écho. Dans le nouvel arrangement de M. Tietjen, tout est changé. Les corporations défilent au beau milieu de l'agitation populaire qui continuellement les enveloppe de ses remous. Plus de corps de ballet faisant irruption sur la scène; mais, aux accents de la danse, la foule tout entière est entraînée dans une ronde populaire. Il faut avoir vu sur la scène de Bayreuth 1933 ce dernier tableau avec ses 750 figurants; il faut avoir vu cette foule immense, où chaque physionomie a son expression, où chaque geste est différent, foule étonnamment diverse et pourtant magnifiquement una-

nime, âme collective qui parle par des milliers de corps, tour à tour acclame, danse, brusquement se recueille en une méditation impressionnante, pour entonner ensuite en un unisson formidable le fameux choral : « *Wachet auf! Réveillez-vous!* », et enfin, à la suite d'un prodigieux crescendo, explose en un hosannah délirant à la gloire de l'Art et des Maîtres allemands, — sans qu'un seul instant ce tumulte réglé par la musique dégénère en désordre ou en chaos. C'est là qu'on saisit sur le vif le secret de cet art wagnérien des ensembles, par où il touche aux fibres les plus secrètes de l'âme allemande et que je définirais : une orgie disciplinée.

Mais il y a eu, dans cette soirée, plus qu'une révélation d'art. Bayreuth 1933, c'est la manifestation, très concertée, d'une Allemagne politique nouvelle. Cet esprit nouveau saisit le visiteur dès la sortie de la gare. Il voit sur la colline qui domine la ville se dresser, parmi les frondaisons, le *Festspielhaus*, le théâtre de Bayreuth, sur lequel flotte une hyperbolique bannière rouge. Bien avant la représentation (qui a lieu à 4 heures de l'après-midi), déjà la foule s'achemine en flots ininterrompus, foule très mêlée, habits de gala et costumes de touristes, parmi lesquels les chemises brunes ne peuvent se compter. Un peu avant l'ouverture des portes, un bref signal retentit: une double haie en un clin d'œil se forme devant l'une des entrées qui conduit directement à la loge officielle. C'est pour donner passage à quelque ministre ou général, représentant du IIIe Reich. Le jour où j'ai vu les *Maîtres Chanteurs*, le premier rang de la loge officielle était occupé par le corpulent ministre de l'Air, ou plutôt du « plus lourd que l'air », M. Göring, flanqué du ministre de la Reichswehr, le général von Blomberg, type de l'officier prussien, raide, impassible, figé, le monocle vissé à l'œil. Le chancelier Hitler, qui est un ami personnel de la famille Wagner, était venu quelques semaines auparavant.

Entre la mystique wagnérienne et la mystique hitlérienne s'affirment ainsi, de plus en plus, des affinités profondes. Dans ses mémoires, intitulés *Mein Kampf*, le

chancelier Hitler raconte la grande révélation qu'il reçut, à l'âge de 12 ans, lorsqu'il assista pour la première fois, dans la petite ville autrichienne de Linz, à une représentation de *Lohengrin*. Rêvait-il alors déjà d'être un jour le Chevalier au Cygne attendu par la blonde Elsa, je veux dire par l'Allemagne livrée aux puissances du mal, — le Sauveur acclamé par les foules et chargé par le Saint-Gral de remettre en ordre les affaires de l'Empire allemand? Et ce ne sont point là de simples visites de courtoisie. Une autre fois, le 6 août 1933. c'est le ministre de la Propagande, le Dr Gœbels, qui assiste à une représentation des *Maîtres Chanteurs* et profite du premier entr'acte pour lancer dans le monde, devant le micro, un sensationnel speach, où il proclame l'alliance étroite et indissoluble entre l'art wagnérien et la nouvelle Allemagne nationale-socialiste.

Sans aucun doute, il règne à Bayreuth un esprit nouveau. L'œuvre même en a été touchée. Des intentions ont été découvertes, qui étaient loin de la pensée de l'auteur. Qu'on se rappelle, par exemple, la fin du premier acte. Le jeune chevalier, Walther von Stolzing, pour conquérir la jolie Nurembergeoise dont la main a été promise au vainqueur du tournoi des chanteurs, sollicite son admission dans la corporation des Maîtres Chanteurs de la ville. Mais cette demande soulève parmi le vénérable aréopage un certain émoi. La scène bientôt se partage en deux camps: d'un côté les vieux maîtres, les vieilles barbes, et de l'autre côté les jeunes apprentis Les « plus de quarante ans » restent attachés aux règle d'un code poétique suranné et ne peuvent encaisser l'im provisation fougueuse par où se présente le jeune con quérant. Ils ergotent, palabrent, parlementent. Mais, d l'autre côté de la scène, les jeunes sont massés autou de l'impérieux novateur en qui déjà ils ont reconnu l Führer et qui se dresse, debout sur son siège, le bust cambré, le profil hautain, contemplant d'un œil mépri sant cette parlote de vieux radoteurs, lui qui se sent l dictateur de demain.

Entre ces deux mondes, le poète Hans Sachs essai

bien de faire le pont. Il se tourne vers les hommes du passé, les adjure de ne pas s'obstiner dans ce qu'il appelle *die alten Gleise* (« les ornières du passé ») — et avec quelle insistance l'acteur a souligné cette expression! Seule l'inflexible consigne de Bayreuth a empêché à ce moment les applaudissements d'éclater. Et lorsque, tout à la fin du dernier acte, Hans Sachs, non plus du haut d'une tribune, mais cette fois descendu au milieu de cette foule dont il incarne l'âme populaire et le dynamisme contagieux, entonne son hymne à la gloire de l'art allemand, — hymne instantanément répercuté par cette vibrante unanimité, — alors ce furent des minutes inoubliables. A peine le rideau tombé, toute la salle était debout, frémissante, transportée, fanatisée, et pendant près de cinq minutes se prolongea une ovation délirante. Chose inouïe! Pour la première fois le rideau de Bayreuth s'est relevé sur cette apothéose! On aurait dit que toute l'Allemagne, l'éternelle Allemagne, avait pris corps dans cette vision éblouissante, de laquelle l'auditoire ne pouvait plus arracher ses regards. Oubliées, toutes les divisions politiques et les horreurs de la guerre civile, encore récente; oublié, le cauchemar du chômage toujours présent; chassé à jamais, le fantôme de cette lutte de classes, fautrice de guerre civile et de haine sociale, qu'un demi-siècle de marxisme avait implantée dans les cerveaux et les cœurs allemands. Une Allemagne nouvelle, corporative et unie, s'éveillait et prenait conscience d'elle-même devant le spectacle de cette unanimité populaire, unanimité dans la joie du travail et unanimité dans la foi religieuse, une Allemagne nouvelle qui rêve de ressusciter ces corporations enrubannées d'ouvriers, d'artisans et de poètes, tous entraînés par la même acclamation triomphale, portés par le même élan, à la fois national et religieux. Jamais œuvre d'art n'avait apporté, en des heures d'angoisse, une vision si prophétique, un message si réconfortant, le sentiment d'une si miraculeuse délivrance, d'une si inébranlable confiance en l'avenir. Voilà déjà le sens profond que Nietzsche découvrait dans cette prodigieuse et éclatante ouverture des *Maîtres*

Chanteurs dont il disait : « Cette musique est comme l'Allemagne: elle est d'hier et elle est d'après-demain. Elle n'a pas encore son aujourd'hui. »

Oui, il règne à Bayreuth un esprit nouveau. L'ancien Bayreuth, celui d'avant-guerre, se donnait encore des allures de sanctuaire. Il appelait à lui une élite cosmopolite d'esthètes, de décadents raffinés, de désaccordés, de désenchantés romantiques. C'était, selon la pittoresque et amusante expression de Thomas Mann, une sorte de « Lourdes musical ». On voyait, pendant les entr'actes, les spectateurs se promener avec des mines de miraculés extatiques. Le nouveau Bayreuth a rompu avec cet esthétisme cosmopolite et avec ce romantisme décadent. Il se fait le porte-parole d'une Allemagne nouvellement « réveillée ». Pendant les entr'actes, les groupes animés qui se croisent dans les allées qui entourent le *Festspielhaus* s'abordent en faisant le salut fasciste et avec la formule sacramentelle: *Heil Hitler*. Cette pensée nationaliste et raciste n'est-elle d'ailleurs pas formulée dans la fameuse péroraison où Hans Sachs, le représentant de l'Art allemand et le porte-parole de Wagner, sépare, par une barrière infranchissable, le pur germanisme, les pures valeurs germaniques — *was echt und deutsch* — de toute cette corruption, de cette frivolité et de ce néant que représente le monde des « Welches », c'est-à-dire des peuples latins, — « *welscher Dunst und Tand* » ? C'est l'éternelle opposition entre germanisme et humanisme, entre le monde germanique et le génie latin, — ou, si vous voulez encore: entre la Forêt germanique et la civilisation méditerranéenne, ces deux antipodes de l'Europe moderne. Et c'est sur cette opposition qu'il y aurait lieu de retenir encore un instant notre attention.

Richard Wagner a voulu être un artiste spécifiquement allemand, le grand Réformateur allemand de l'art moderne et le Restaurateur du mythe germanique. C'est là le sens « polémique » qu'on découvre au fond de son œuvre. Il s'est posé en adversaire irréductible de la « civilisation » française. A cette propagande européenne

qu'avait exercée naguère l'« esprit français », il a voulu opposer la propagande contraire de la « musique allemande ». C'est à Paris que, jeune débutant, il a fait, pendant ce malheureux séjour de 1839 à 1842, ce que son biographe français, M. de Pourtalès, a appelé « l'apprentissage de la haine », et cette haine a pris chez lui un caractère à la fois artistique, religieux et national, — elle a pris d'abord pour objet une certaine formule d'art qui célébrait alors à Paris ses plus grands triomphes et qui allait représenter à ses yeux le mal incarné, le Principe diabolique de toute corruption morale : l'opéra. Wagner a porté à l'opéra, français ou italien, la même haine sacrée que Luther avait jadis portée à la messe et à la Rome catholique.

Il serait trop long d'exposer toute cette critique de l'opéra que Wagner a longuement développée dans le fameux traité intitulé *Oper und Drama*, où il a développé son art poétique. Ce qu'il importe de retracer, c'est qu'en attaquant cette formule d'art, le Maître allemand entend attaquer du même coup toute une « société », plus exactement toute une « civilisation » dont l'opéra représente à ses yeux le produit le plus authentique, l'image fidèle, l'expression adéquate. Pour la première fois est nettement posée ici cette grande antithèse, indéfiniment ressassée par tous les pangermanistes, entre une « civilisation » où s'exprime au fond une certaine « décadence » et par où se caractérise le génie latin, plus particulièrement l'esprit français, et d'autre part la « culture », principe essentiellement germanique de « régénération ». « Où que nous regardions dans le monde « civilisé », écrivait Wagner, nous constatons la *déviation* de l'homme. » Cette décadence procède de causes multiples. Elle tient à des causes morales, politiques et sociales. On sait que Siegfried était, dans la conception première, une sorte de Messie communiste ou anarchiste. A lui de briser le sortilège malfaisant de l'Or du Rhin, c'est-à-dire de la Propriété, du Capital. A lui aussi, jeune révolutionnaire de 48, de partir en guerre contre les « contrats périmés », de délivrer Brünhilde, c'est-à-

dire de réveiller et d'émanciper la Femme endormie, et de célébrer avec elle, en pleine forêt, les noces symboliques de l'amour libre. On sait aussi que, sous l'influence de Schopenhauer d'abord, plus tard sous l'influence de Gobineau qui fut un hôte familier de la villa Wahnfried, cette conception première, toute sociale et politique, de la « Révolution » s'est changée en une doctrine de plus en plus mystique et raciste de la « Régénération ». Wagner cherche de plus en plus les causes de cette décadence dans une corruption du sang, et il réserve au seul génie germanique la mission de régénérer une humanité corrompue et dégénérée. C'est à quoi sert le mythe. Voyez Siegfried. Il représente — et l'expression est de Wagner lui-même — « l'homme nu », c'est-à-dire le geste primitif, la nudité héroïque de la race, sans aucun des mensonges, des déguisements, des costumes sous lesquels la civilisation travaille à le cacher ou à le déformer. Il est l'incarnation du blond Germain ou de l'Aryen blond magnifié par Gobineau — en même temps que se révèle à son oreille de primitif la musique secrète de la Forêt que nos sens de civilisés ne savent plus percevoir. Ainsi, de la fusion nécessaire et intime du mythe et de la musique naît le « drame musical », formule wagnérienne vraiment synthétique et régénératrice de l'œuvre d'art intégrale.

Est-il besoin de montrer tout ce qu'il y a de théorique, de systématique et d'artificiel dans cette outrecuidante construction de l'esprit? Quel artifice déjà dans ce parti pris de réduire la civilisation latine à cette unique formule d'art qu'est l'opéra! Heureusement, il y a chez Wagner deux personnages : l'homme à système et l'artiste inspiré. Rien n'éclaire mieux chez lui cette dualité que l'attitude qu'il adoptera de plus en plus vis-à-vis de cette civilisation méditerranéenne qu'il avait si sévèrement jugée. Son cerveau de fanatique a beau la condamner : elle trouve dans sa sensibilité une foule de complicités secrètes. Elle exerce sur lui une sorte d'envoûtement, contre lequel il se défendra de moins en moins. Elle devient pour lui la forme enchanteresse d'une

« décadence » à laquelle il se sent, par bien des fibres secrètes, intimement rattaché. Et l'intermédiaire entre cette « civilisation » et Wagner, ce sera surtout et toujours l'Italie.

On pourrait marquer dans cette initiation trois stations successives.

La première, ce fut un court voyage que Wagner fit en touriste, en l'an 1852, à travers le Tessin, et qui le conduisit jusqu'au lac Majeur et aux îles Borromées. Cette première vision de la terre italienne fut certes un éblouissement, mais qui se changea presque aussitôt en malaise, en hostilité sourde.

La visite aux Iles Borromées, écrit-il dans ses *Mémoires*, m'enchanta au point que mon ravissement m'inquiéta. Je me demandais comment tout cela était possible et ce que je devais en faire. La sensation de me trouver *dans un lieu auquel je n'appartenais pas* m'en chassa au bout d'un seul jour.

Voici donc la première réaction de cet Allemand luthérien : la Beauté méditerranéenne lui apparaît une tentation mauvaise, un fruit défendu, le *Venusberg*, c'est-à-dire un lieu qu'il lui faut fuir au plus vite. *Vade retro, Satanas!* Manifestement, ce n'est pas là le climat de son âme. Ce n'est surtout pas le climat de son art, nordique et protestant. Qu'importe la beauté de ce décor qui lui parle de joie, d'harmonie, de lumière? Ce qui manquera toujours à Wagner, ce sont précisément ces vertus méditerranéennes qui s'appellent la mesure, la sobriété, le goût, la légèreté, la grâce, la danse, le rythme, c'est cette finesse ailée et enjouée qui met dans la musique de Mozart un « midi de la musique », — c'est cette « perfection méditerranéenne » dont notre grand Maître méditerranéen, Paul Valéry, a donné la formule exquise dans son Essai sur *l'Ame et la Danse*. Voilà qui restera toujours aux antipodes de l'art wagnérien. On connaît le mot du peintre Lenbach, disant un jour à Richard Wagner : « Votre musique, eh oui! elle nous transporte au ciel, mais elle nous y conduit en camion. »

Mais voici une seconde étape. En 1860, Richard Wagner est obligé de fuir son asile de Zurich à la suite de ce malheureux roman d'amour qui faillit porter le trouble dans la villa de ses protecteurs, les Wesendonck. C'est pendant le séjour qu'il fit alors à Venise qu'il composa, dans quelles fièvres et dans quelles extases! une grande partie de son *Tristan et Isolde.* Cette fois, Venise l'enchante. Les lettres qu'il adresse à son Isolde lointaine sont un hymne continuel à la gloire de cette ville enchanteresse qui lui a offert le refuge de ses « cent solitudes profondes ». Mais la Venise qu'il magnifie, ce n'est pas la Venise du grand jour, aux somptueux décors, ni la Venise populaire et bariolée du Carnaval. Celle qu'il aime, c'est la Venise secrète de la nuit, avec le chant des gondoliers qu'il épie dans son insomnie; c'est le charme surtout, fait de fièvre et de langueur, qui monte la nuit de la lagune et qui évoque à sa pensée l'image d'un monde agonisant, d'un passé en décomposition, d'une vie qui s'éteint dans le nirvâna, bref, pour employer l'expression de Maurice Barrès, ce qu'il aime, c'est « *la mort de Venise* ».

Ainsi, le Midi ne sera jamais pour Wagner ce qu'il était pour Gœthe : la terre de la beauté classique, une école de sagesse, d'équilibre, d'ordre, de lucidité, en somme une école de vie et de santé supérieure, — mais une forme enchanteresse de la décadence. A cette civilisation méditerranéenne que récemment Paul Valéry nous montrait disciplinée par la parole publique, par la dialectique, par le *forum*, régie par la logique, par les normes et les lois de la Cité, attachée avant tout à construire la personnalité humaine et à énoncer le Droit, à cet Ordre lumineux, policé, fait à la mesure de l'homme, l'art wagnérien oppose ses monstres, ses géants, ses nains, ses dieux pessimistes, ses Pécheurs maudits, ses femmes extasiées ou hystériques, ses philtres et ses enchantements. Il n'est pas une Sagesse classique, mais une Ivresse romantique; non une Connaissance lucide, mais une Science démonique des sortilèges qui insufflent à l'âme l'abandon total à toutes les puissances occultes,

Il est aussi une école de nirvâna, une pharmacopée de tous les élixirs de la décadence, une « intoxication » disait Nietzsche. « La Nuit plus belle que le Jour », — « la Mort plus désirable que la Vie », — voilà le langage que Wagner a écouté à Venise. Ou plutôt: Venise n'a fourni que le décor complice, un stimulant artistique, à cette fièvre romantique et à ce goût germanique de la mort.

Il y a enfin une troisième station, et qui s'appelle *Parsifal.* Pour comprendre le sens profond de cette œuvre terminale, il faudrait commencer par se rappeler la grande lassitude qui s'est emparée de Wagner après les représentations triomphales de Bayreuth en 1876. Ne l'oublions pas, il y a deux hommes chez Wagner. Il y a le fanatique, le recruteur d'hommes, l'organisateur infatigable, — et il y a l'artiste ouvert à toutes les suggestions de sa sensibilité. Il y a l'Allemand aux instincts robustes, énergiques, combatifs, dominateurs, sorte de barbare victorieux, — et puis il y a le musicien raffiné, décadent, un des artistes les plus déchirés et les plus douloureusement vibrants, à certains égards, les plus féminins, expert dans l'art de toutes les séductions, épris d'étoffes soyeuses et de parfums, martyrisé par ses nerfs, avec des contrastes inouïs de morbidité et d'éclatante santé, de paroxysme et de léthargie, de triomphe et de découragement, atteint surtout au suprême degré de cette névrose si caractéristique du musicien, où il faut voir la rançon de tant d'ivresses provoquées, de tant d'extases prolongées, névrose qui se traduit chez lui par un besoin, de jour en jour accru, de silence, de repos, de nirvâna, bref d'*euthanasie.*

Pour celui-là, combien décevantes avaient été les tapageuses ovations de Bayreuth 1876 ! Un instant, il eut l'idée de liquider cette entreprise qui, même financièrement, se soldait par un déficit angoissant, et d'aller planter sa tente quelque part, loin de cette Allemagne ingrate. Il songea à l'Amérique; il songea même à Marseille ou à Toulon. Finalement, comme toujours, ce fut l'Italie qui l'emporta. Un secret aimant l'y attirait, comme à son pôle contraire. « Vivre en Allemagne, mou-

rir en Italie! » avait dit Cosima. Elle ne pensait pas prédire si juste!

Parsifal, le suprême miracle, en grande partie a vu le jour en Italie. Il en a gardé la luminosité et l'atmosphère plus douce. C'est à la villa Angri, près de Naples — la blanche villa sur le Pausilippe, avec ses colonnades enfouies dans les pins et les cyprès; c'est ensuite à Palermo, au milieu des parfums de roses dont les émanations étaient si capiteuses et si pénétrantes, que Wagner disait que désormais les roses de Bayreuth lui paraîtraient bien fades et inodores, — c'est là que bien des scènes de *Parsifal* ont pris figure. Pour la première fois apparaît ici un climat plus chaud, un ciel plus méridional. Le style gothique est abandonné, même dans l'architecture décorative. La coupole du dôme de Sienne a suggéré le plan de la coupole du temple du Saint-Gral. C'est au dôme de Palerme qu'est emprunté ce mélange de style mauresque et chrétien choisi comme motif décoratif pour la colonnade du temple du Saint-Gral. Symptôme plus grave encore : la musique de Wagner commence à s'italianiser et à se catholiciser. Le musicien vise à présent à la pureté de la ligne mélodique et à une simplicité, à une naïveté tout archaïques. Surtout la musique d'église des vieux maîtres italiens l'enchante. « Voilà enfin de la vraie musique, auprès de laquelle le reste n'est que jeu d'enfants », dit-il après avoir entendu le *Miserere* de Léo, chanté par la maîtrise du Conservatoire de Naples. Par delà Beethoven trop pathétique, par delà le choral luthérien, il veut remonter jusqu'à Palestrina, jusqu'à la mélopée liturgique et aux modulations du plain-chant.

Je ne saurais comparer l'impression que laisse l'audition de *Parsifal* qu'à celle qu'on éprouve dans certains cloîtres du Midi qu'a envahis une floraison de roses blanches, qui suspendent leurs festons aux arceaux des colonnades et répandent jusque sur les tombes du petit cimetière leurs pétales et leurs parfums. La blancheur virginale des fleurs et des murs, la pureté intense du ciel, cette proximité familière des images de la vie et de la mort, tout cela forme une symphonie, amortie par le

silence monastique et par la sévérité des lignes architecturales. Est-ce l'œuvre d'un chrétien? J'en doute fort, car il y a, malgré tout, trop de raffinements dans cette simplicité, trop d'apprêts et de calcul dans cette naïveté. *Parsifal* est le plus théâtral des miracles religieux. Qu'eût pensé un Pascal, voire même un Boileau, d'une pareille exhibition des mystères de la Foi chrétienne? Ce qui donne à *Parsifal* sa note et aussi son parfum de décadence, c'est plutôt une sorte de bouddhisme occidental, le bouddhisme d'un artiste ultra-raffiné qui, après avoir goûté les ivresses et tous les désenchantements, aspire au grand Repos et, en composant cette œuvre d'une perfection suprême, s'est construit à lui-même un magnifique tombeau qui sera le sanctuaire où se perpétuera son culte. *Parsifal* est le *Requiem* somptueux de Richard Wagner. L'année même qui suivit son achèvement, le 13 février 1883, le Maître passait imperceptiblement de vie à trépas dans le palais Vendramin, dans cette Venise où il avait évoqué naguère les chants de mort de Tristan et Isolde. « Vivre en Allemagne; mourir en Italie »; sa destinée était accomplie.

§

Ai-je réussi à rendre la complexité, je dirais même l'ambiguïté de cette œuvre qui présente une double face et qui est un événement à la fois *allemand* et *européen*. Gœthe, lui aussi, était un événement à la fois allemand et européen, mais c'était un événement en quelque sorte orienté en sens inverse. Le Maître de Weimar résumait en lui le XVIIIe siècle classique, humaniste et cosmopolite Toute son aspiration a tendu à briser les étroitesses du moule allemand; tout son effort réfléchi était orienté vers « ce qui n'est pas allemand », vers ce qui dépasse l'Allemagne; toute son œuvre a tendu à *européaniser l'Allemagne*, et c'est cette aspiration vers l'universalité humaine qui chez lui a primé tout le reste. — Tout au contraire, Wagner résume le XIXe siècle romantique et nationaliste. Il a voulu *germaniser l'Europe*. Il a voulu être avant tout Allemand, le Réformateur allemand du

théâtre et de la musique, le metteur en scène d'une Renaissance du mythe et du monde germaniques, et l'actif propagandiste d'une sorte de pangermanisme musical dont les victoires, à travers le monde, coïncidant avec les victoires des armées allemandes, seront bientôt considérées comme la manifestation triomphale de la même mission, de la même mystique germaniques. L'Allemagne d'aujourd'hui n'a donc pas tout à fait tort de le considérer comme le précurseur de cet esprit nouveau qui l'anime. On a lu dans les journaux la fête solennelle donnée, cette année même, le 6 mars 1934, pour la pose de la première pierre du colossal monument national élevé au grand compositeur par la ville de Leipzig, qui est sa ville natale.

Du point de vue allemand, écrivait au lendemain de cette journée la *Gazette de Leipzig*, on ne rend pas justice à Richard Wagner, si on ne le traite qu'en musicien. *La musique n'a été que l'instrument dont il s'est servi pour conquérir le monde.* Pour nous, il est autre chose encore qu'un musicien. Il réalise avant tout le type nouveau du chef, du conquérant, du « *Führer* ».

Voilà le point de vue allemand actuel. Et sans doute Wagner a été le glorificateur de la Race et de la Foi germaniques. On ne saurait méconnaître cet aspect délibérément « polémique » de son œuvre. Mais, comme dit l'autre, « il y a fagot et fagot ». Autre chose est d'appeler l'élite à communier à Bayreuth, autre chose de l'enfermer dans des camps de concentration. Pour Wagner, le germanisme est un principe purement *spirituel* de régénération et non une formule de gouvernement *politique*. Et puis, on ne saurait trop le répéter, il faut distinguer chez lui, entre l'apôtre, le prophète, le théoricien fanatique d'une certaine formule du germanisme, — et le musicien, lequel est vraiment devenu un artiste européen. Est-il bien sûr qu'il ait fait de sa musique un simple instrument au service du germanisme? Ne pourrait-on pas avancer avec tout autant de raisons qu'inversement il a fait du germanisme un moyen de propagande,

un programme d'agitation en faveur de sa musique ? Ainsi que l'a si finement montré Thomas Mann dans un article courageux, qui a été traduit en français et qui est intitulé *Grandeur et souffrances de Richard Wagner* (article qui a fait scandale en Allemagne et a soulevé contre l'auteur toute une campagne de diffamations et provoqué une véritable mise à l'index), le nationalisme de Wagner est pour une bonne part un masque qu'il s'est donné, c'est un germanisme décoratif, à grandes fresques, qui fait que l'étranger se récrie : « Ah! ça, c'est bien allemand, par exemple! » Libre donc aux Allemands d'aujourd'hui de ne voir en Wagner que le conquérant, le fanatique, et de faire de sa musique un instrument au service de leur propagande raciste. Ces bruyantes manifestations wagnériennes n'auront qu'un temps ; mais la musique de Wagner, elle, demeurera toujours. Sachons la dégager de ces alliances compromettantes.

Une Française, wagnérienne de la toute première heure, la comtesse Gasparin, écrivait en 1853:

Un jour, je ne sais lequel, Wagner régnera souverainement sur l'Allemagne et sur la France. Nous ne verrons pas cette aurore, ni vous, ni moi, qu'importe, si de loin nous l'avons saluée!

Avouerai-je que je goûte médiocrement ces prophéties emphatiques, et que le langage d'un certain fanatisme wagnérien ne m'est pas plus sympathique sous une plume française que dans une bouche allemande? Il ne s'agit pas du tout de faire « régner souverainement » Wagner, ni en France ni en Allemagne. Combien je préfère cette phrase modeste qu'écrivait le vieux Maître italien Verdi — lequel a su rendre hommage à son rival allemand, quoique inversement le Maître allemand n'ait jamais voulu voir en Verdi qu'un musicien du passé :

Le jour viendra peut-être où il ne sera plus question de mélodie ou d'harmonie, de musique italienne ou de musique allemande, de musique du passé ou de musique de l'avenir — mais où on ne parlera plus que de la musique, tout simplement.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

SAINTE-BEUVE ET BERLIOZ
ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

Nombre de grands hommes qui avaient commencé des études médicales les ont abandonnées avant la fin ou ont renoncé à exercer, une fois leur diplôme en main.

Pourquoi cette désertion? La médecine, à ses débuts, est une science aride et sèche. Elle ne laisse aucune place aux essors de l'imagination. Plus tard seulement, quand il s'agit d'appliquer à la particularité des divers malades des notions générales qui ont été en quelque sorte acquises en bloc, la personnalité du médecin se fait jour, dans la nature de ses décisions et la préférence de ses choix. Après avoir chargé sa mémoire de matériaux considérables, il lui est alors permis d'utiliser ces richesses dans un sens où se révèle son don de discernement et la hauteur de ses aptitudes. D'homme de science qu'il était sur les bancs de l'école, le médecin devient un artiste dans l'exercice de son métier Pour en arriver là, il faut bien du temps. On comprend le découragement, qui peut saisir quelques-uns au cours de ces périodes d'attente. Ils sont bridés pa la rigueur des programmes, asservis à des tâches ponctuelles où ils doivent garder dans leur esprit l'image de formes, de directions, de rapports, le souvenir d descriptions compliquées et de détails encombrants Tout cela sera empaqueté, emmagasiné dans les compartiments des cellules nerveuses qui, écrasées sous c fardeau, pourront à peine respirer elles-mêmes et n rien livrer de leur activité propre, ne manifester aucune lueur d'une pensée personnelle pendant ces années de compression et de bourrage.

Il arrive que des esprits indépendants, à l'âme fière et avide de se distinguer ou encore étouffant sous la charge de ces connaissances, se sauvent de cette asphyxie qui les anéantit sur l'heure. Ils sont réduits à un rôle d'appareil enregistreur qui se charge perpétuellement de nouvelles empreintes dont la fixation devra être enfoncée par la répétition d'exercices quotidiens. Plus tard, et le médecin ayant commencé à pratiquer, l'acceptation des contraintes est mieux assurée. Il donne maintenant quelque chose de soi. La veille, il n'existait pas. Aujourd'hui, il est à même de se montrer tel qu'il est, et de siéger sur les degrés exacts qui lui sont offerts par la noblesse de son cœur et l'étendue de sa pensée. Pour qu'il ne saisisse pas la beauté du sacerdoce qui lui est conféré, il faut une certaine indifférence de caractère de sa part ou bien un mouvement passionnel qui l'aveugle sur la grandeur de sa mission en l'attirant vers d'autres sources d'activité.

Nous ne parlerons pas, dans ces pages, des grands noms du passé : Copernic, qui cumulait les fonctions d'astronome, de mathématicien, de peintre, de médecin; Galilée, qui, dans l'intervalle où il observait les oscillations de la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise, suivait les cours de physique et de chimie à l'Université de la même ville; plus tard, Denis Papin, qui prit ses grades à l'Université d'Angers, en 1669 ; Claude Perrault, le constructeur de la colonnade du Louvre, dont Boileau disait :

De méchant médecin, devint bon architecte.

Pour Denis Papin, rappelons du moins un des motifs qui le décidèrent à chercher ailleurs qu'en la médecine les éléments de précision et de certitude dont avait besoin son esprit solide, ennemi des chimères et des spéculations verbales, et inventeur dans le domaine des acquisitions directement vérifiables :

Pour pratiquer convenablement la médecine, écrivait-il, il faudrait savoir cent choses que nous ignorons toutes, et il

suffirait d'en ignorer une pour être exposé souvent à faire des fautes.

L'erreur par omission, il se refusait à s'en rendre coupable. Aussi, dans l'incertitude où se trouvait le médecin, lui conseillait-il la prudence et de laisser agir la nature :

Pour rendre la médecine plus utile qu'elle n'est, il souhaite qu'on fasse un choix plus judicieux des traitements qui réussissent le plus souvent.

Il désirerait même voir enseigner à l'école la médecine comme le catéchisme, grâce à quoi « le malade et les personnes intéressées à sa santé se pourraient bien garder de rien faire trop à la légère et laisseraient agir la nature, excepté dans les occasions où on verrait manifestement qu'elle aurait besoin d'un secours dont l'utilité serait connue par quantité d'expériences ». On voit le physicien réclamer la vérification de ses hypothèses. Il ne s'aventure pas sans avoir de toutes parts consolidé ses positions. Malheureusement, les médecins ne font pas toujours comme ils voudraient. Ils sont obligés de tenir compte des sollicitations des clients. Ceux-ci exigent des remèdes. Allons pour les remèdes! A condition que les drogues demeurent inoffensives. Sinon, bien des désastres risquent de sortir de l'exécution d'une ordonnance.

Le philosophe anglais Locke était médecin et ami de Sydenham. Tous deux opposaient à la thérapeutique des griefs similaires. Elle prétendait guérir, et cela pouvait être. Mais comment tabler sur ses affirmations avant d'avoir étudié la marche et l'évolution des maladies ? Si celles-ci se terminaient favorablement, l'issue heureuse n'était-elle pas due à leur tendance naturelle à revenir à la santé, en réparant spontanément tous les désordres commis en cours de route?

Sautons deux siècles et venons à l'époque contemporaine. Le Dr Elie de Cyon, celui qui découvrit le nerf dépresseur du cœur, le plus grand physiologiste du

XIXe siècle avec Claude Bernard, déclarait le si regretté Eug. Gley, le Dr Elie de Cyon, et de celui-là M. Cabanès ne parle pas, avait quitté la médecine pour le journalisme. Il vint à Paris et y dirigea pendant quelque temps le journal *Le Gaulois*. Cette nouvelle occupation lui déplut à son tour et il s'enferma dans un appartement de l'avenue Alphand, où il écrivit un ouvrage d'apologétique religieuse, *Dieu et Science*, cherchant à démontrer, après Joseph de Maistre, que les tempéraments d'inventeurs — esprits de synthèse large et puissante — sont destinés presque fatalement à devenir de grands croyants. La religion, après tout, est-elle autre chose qu'une synthèse du monde remontant jusqu'à l'explication des causes premières? Les esprits de synthèse, forcément un jour ou l'autre, devaient se relier aux dogmes qui dominaient les ensembles, comme eux-mêmes les dominaient avec les conceptions de leur pensée. Quand nous le vîmes, en 1908, Elie de Cyon était obsédé par la notion du surnaturel. Il était orthodoxe et nous manifesta un jour le désir de revenir au catholicisme romain. Comme il lui fallait deux témoins pour son abjuration, il nous fit l'honneur de nous demander d'être l'un d'eux, l'autre étant déjà M. Flourens, l'ancien ministre des Affaires Etrangères. La cérémonie eut lieu dans une chapelle qu'il avait fait installer dans son appartement. Et l'âme sereine et radieuse, le grand physiologiste mourut quelques années plus tard, un peu avant la dernière guerre.

L'époque actuelle nous fournit d'autres noms! Georges Duhamel, prosateur de marque et qui, après avoir fait du laboratoire, s'adonne aujourd'hui exclusivement à la littérature. Et depuis quarante ans, un homme extraordinaire, tour à tour romancier, critique, sociologue, polémiste, homme politique, érudit qui par la supériorité de ses aptitudes diverses et aussi le courage de sa volonté qui ne recule pas quand il s'agit de marquer au fer rouge les impuissants et les coupables, rappelle, en une communauté de traits saisissants, les grands hommes du XVIe siècle. Chacun a nommé Léon Daudet. Une

injustice dont il fut victime au concours de l'Internat — il devait être parmi les vainqueurs de par la valeur de ses épreuves et ne fut nommé que premier provisoire, — décida de son destin. Ayant pris toutes ses inscriptions médicales, il ne passa pas sa thèse et débuta dans les Lettres par un roman, *Les Morticoles*, où, sauf Potain, — pour lequel Daudet conserve un culte fervent, — les autres maîtres étaient fustigés à coups de verge sanglants. Mais Léon Daudet, à lui seul, mériterait tout un volume.

Pour servir de thème aux développements qui vont suivre, nous nous adresserons à deux morts, l'un qui fut moins un grand homme qu'un critique admirable : c'était Sainte-Beuve; et l'autre, musicien génial et sans doute le plus grand de tous : Hector Berlioz.

§

Ayant pris quinze inscriptions trimestrielles à la Faculté de Médecine de Paris, Sainte-Beuve remplit pendant une année les fonctions d'externe à l'hôpital Saint-Louis. Un matin même, l'interne de service étant absent, Sainte-Beuve eut l'honneur de coiffer la toque blanche et de le remplacer. Un de ses maîtres avait laissé en lui une impression profonde. C'était Dupuytren. La précision et la netteté de son coup de bistouri initiaient l'élève, en matière intellectuelle, à l'horreur des formules brumeuses. Quand la fondation du journal le *Globe*, en décembre 1824, décida de sa vocation littéraire, il ne cessa pas, en prenant congé de la médecine, de lui demeurer reconnaissant des services qu'elle lui avait rendus. Les disciplines techniques auxquelles il avait été soumis lui servirent de guide et aussi de frein dans le nouveau genre de travail où le portaient ses goûts. Dans un discours qu'il prononçait au Sénat, en mai 1868, « il remerciait ses études premières de lui avoir inculqué l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui avait pu passer dans ses écrits, même littéraires ».

Dans une lettre à un ami suisse, Just Olivier, il ne

s'exprimait pas autrement. Il avait entrepris la médecine par esprit de curiosité. Son avidité de connaître étant épuisée dans les grandes lignes, il chercha ailleurs. Cette première raison qu'il invoque s'inscrit comme un blâme à l'égard de la forme d'enseignement en faveur de son temps, et peut-être à toutes les époques. Le rôle du maître n'est pas seulement d'apprendre à l'élève ce qu'il sait lui-même. Son devoir est encore de l'initier aux prolongements lointains des connaissances qu'il enseigne, et d'étendre de la sorte les capacités de son esprit. En plus, à force de reculer les limites de ses investigations, il serait parvenu de la sorte aux frontières qui séparent les notions définitivement acquises de celles qui flottent à l'état d'hypothèses indémontrées, ou de celles mêmes qui, n'étant pas présentées sous forme d'interprétations douteuses, errent dans le vide sans avoir atteint aucun degré de consistance verbale et attendent l'homme de génie qui les retirera du néant pour les allumer de l'étincelle qui les fera vivre.

Un maître eût-il ouvert pour lui les avenues du Temple, que nous ne sommes pas sûrs si Sainte-Beuve eût jamais choisi une autre voie. Nous venons de l'entendre. Il ne se sentait pas le courage d'exercer. La pratique médicale le rebutait par ce qu'il y prévoyait de banalité, de monotonie et d'automatisme de pensée, laquelle s'engourdissait dans la répétition des mêmes applications morbides. Or, ces raisons n'étaient pas valables. Elles ne se trouvaient justifiées que par l'impuissance du maître qui continuait de parler, à travers les livres dont il s'était assimilé la substance, ne discernait rien par lui-même et, cavalier sans imagination, continuait de chevaucher la pensée et de s'engager dans la voie de ceux qui l'avaient précédé, sans aucunement discerner la possibilité d'une nouvelle piste qui fût expressément la sienne.

Et puis, il y avait autre chose, et Cabanès nous ouvre jour sur cet autre motif de recul. Sainte-Beuve connaissait les difficultés de l'installation médicale. Il n'eût pu y faire face qu'en empruntant de l'argent. Or, il avait horreur des dettes. Il avait besoin d'une situation immé-

diate qui lui permît de vivre et ne pouvait attendre. Son entrée dans la littérature fut tout de suite marquée par les influences qu'il devait à ses connaissances de la physiologie.

Ce qui domine dans un homme, c'est la question de tempérament, la sève initiale sur laquelle germeront ensuite les qualités de l'esprit, mais celles-ci secondaires et ne devant les particularités de leurs tendances qu'à ce tronc initial du tempérament dont elles étaient issues. L'histoire de Lamennais, prétendait-il avec raison, n'est qu'un chapitre moral de sa physiologie. Et sur Armand Carrel :

Médecins moralistes, déclarait-il un jour, n'oubliez pas que l'homme avait une maladie de foie et qu'il en avait gardé de l'irritabilité.

La nature spéciale du tempérament, c'est elle qui se transmet à travers la succession des races.

Si l'on connaissait bien, continuait-il, la race physiologiquement, les ascendants et les ancêtres, ou aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits; mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe.

Cela était exact, mais Sainte-Beuve manquait à ce moment de ce fil conducteur que plus tard Th. Ribot a offert dans sa psychologie des sentiments : la sensibilité à la base et avec elle le type de nonchalance ou d'activité où elle épuise les ressources de sa richesse. Sensitifs actifs, sensitifs apathiques, sensitifs désordonnés et sur chacune de ces formes une floraison d'intelligences inégales, chacune d'elles pouvant être supérieure sur la sorte de tige où elle avait enflé ses bourgeons avant de s'épanouir largement!

L'erreur légère de Sainte-Beuve, et qui ne porte que sur les termes de l'appellation, en dépit de son point de départ juste, avait été de désigner ce qu'il voulait faire sous le titre d'Histoire Générale des Esprits. C'est Histoire naturelle des caractères qu'il aurait fallu dire, la

forme d'esprit n'étant qu'un accessoire superposé dans le champ des tempéraments distincts.

La nature, dans une même famille, si elle crée des exemples similaires, les fait souvent opposés. L'un ressemble plus à la mère, l'autre davantage au père. Les différences dans les sèves originelles créent dans la vie bien des diversités d'aptitudes. Et puis, du premier coup, la perfection du type n'est pas atteinte. Il y a des ébauches, des reculs, des reprises avec progrès. Ainsi, pour les quinze enfants du père de Nicolas Boileau. Le poète avait deux frères qui sont connus, Gilles et Jacques, et chez tous deux circulait une veine de génie satirique, mais sans la solidité, le goût, l'application judicieuse et sérieuse de leur cadet.

La Nature, constate Sainte-Beuve, cette grande génératrice des talents, essayait déjà un premier coup de crayon de Nicolas quand elle créa Gilles; elle resta en deçà et se repentit, elle reprit le crayon et elle appuya quand elle fit Jacques; mais cette fois, elle avait trop marqué. Elle se remit à l'œuvre et cette fois fut la bonne. Gilles est l'ébauche, Jacques est la charge, Nicolas est le portrait.

Pareille vue semble juste, et l'expérience la confirme. On voit souvent dans les nombreuses familles l'aîné jouir de certaines qualités qui prennent toute leur ampleur et fructifient dans leur saveur d'origine et mûrissent plus complètement sur la personnalité du cadet. Dans l'intervalle, des frères médiocres ne se relevant par aucun trait d'un mérite quelconque. La bonne fée qui s'était penchée légèrement sur le berceau du premier a négligé les suivants et n'a reparu que pour faire bénéficier de la totalité de ses dons la figure du dernier, celui peut-être qui, étant venu trop tard, a souffert, dès son enfance, de la jalousie ou des mauvais traitements de ses frères et s'est renfermé sur lui-même, meurtri souvent dans les effusions de son cœur, mais ne se plaignant jamais. S'il est, en effet, ardu de suivre à travers plusieurs générations les marques d'un tempérament familial, il est tout aussi malaisé, dans l'histoire d'un en-

fant, de mettre la main sur les premiers et douloureux froissements de sa sensibilité, alors que ces épreuves des premières années ont souvent gravé une empreinte indélébile sur l'image de ses sentiments.

Sur l'animosité que nourrissait Sainte-Beuve à l'égard de Balzac, Cabanès nous livre une clef qui permet d'ouvrir les cœurs. Les deux écrivaient et se proposaient le même but. Les *Espèces Sociales de Balzac* sont, en quelque sorte, le pendant, transposé sur un domaine plus vaste, des familles d'*Esprits* de Sainte-Beuve. Il y avait rivalité entre l'un et l'autre. La sympathie n'est jamais grande entre écrivains qui jouent d'un instrument identique. Les portraits de Balzac étaient disposés sur une étoffe plus large, ceux de Sainte-Beuve appartenaient à des coupons plus exigus, parce que taillés directement dans les enseignements de la vie réelle où les agrandissements de l'imagination n'avaient aucune part.

Par contre, si Sainte-Beuve ne rendait pas complète justice à Balzac, il témoignait beaucoup de sympathie à Taine, pour qui les questions de la race, du milieu et du moment expliquaient, au cours des siècles, l'éclosion des grandes œuvres.

Il n'est pas douteux, déclarait Sainte-Beuve, dans son étude sur Taine, que quoi que l'homme veuille faire, penser ou écrire, il dépend, d'une manière plus ou moins prochaine, de la *race* dont il est issu et qui lui a donné son fonds de nature; qu'il ne dépend pas moins du *milieu* de société ou de civilisation où il s'est nourri et formé; et aussi du *moment* ou des circonstances et des événements fortuits qui surviennent journellement dans le cours d'une vie.

Mais ce qui est vrai pour les talents de second ordre qui se modèlent sur les conditions d'une époque, tout en participant aux particularités de la race, ne l'est plus du tout pour les hommes véritablement supérieurs, qui finissent par s'imposer en dépit de toutes les circonstances hostiles et susceptibles d'arrêter le développement de leur nature propre. Sainte-Beuve continue :

Il reste toujours en dehors, jusqu'ici, échappant à toutes les mailles du filet, si bien tissé soit-il, cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie.

Le critique a beau faire, il découvre les diverses sortes d'excitations qui servent l'originalité personnelle, la provoquent et la sollicitent, mais cette originalité primordiale, d'où vient-elle et comment a-t-elle été créée? Il n'en sait rien et avoue son impuissance à comprendre. Ce qu'Horace appelait la parcelle divine lui glisse entre les mains, et jusqu'aujourd'hui nul n'a pu saisir l'élément primordial dont est composée sa substance.

Quant à croire, avec les philosophes primaires comme Moreau de Tours, que le génie est une névrose, et, avec Lombroso, qu'il est une des marques de l'épilepsie, Sainte-Beuve n'adhérait pas à ces arguments de pion de collège qui n'a d'autre ambition que de réduire ce qui le dépasse.

Autre chose, constatait Sainte-Beuve, est d'être fou dans le sens moral, autre chose la folie réelle au sens médical. Que l'une de ces folies confine à l'autre et y mène ou y prédispose, c'est possible. Mais quelle différence, toutefois! Il y a entre les deux la lésion organique.

Sur ce dernier terme, il y aurait à émettre une réserve. Si les folies par lésion organique existent, il en est d'autres, ce semble, où les troubles d'intoxication dominent. Les substances toxiques éliminées, l'équilibre normal est reconquis et la guérison définitive. Chez l'homme de génie, il n'y a ni lésion, ni intoxication. Simplement chez lui, la charge d'énergie nerveuse qui commande le fonctionnement du cerveau et stimule les associations d'idées, cette charge est plus puissante et d'une qualité peut-être supérieure. Tant que ce fluide immatériel qui entretient la vie et fait la pensée ne sera pas isolé, capté, déterminé dans la diversité des qualités qui le constituent, rien ne sera fait et nous ne pouvons que flotter dans les nuées des hypothèses.

Il est un point de la vie de Sainte-Beuve qui semble

avoir été moins abordé. Nous voulons dire l'influence que sa vie de carabin a exercée sur les goûts qu'il manifestait plus tard pour une certaine catégorie de femmes. Toute son existence s'est passée à courtiser les petites bonnes. Dans la rue Notre-Dame-des-Champs, où il habitait, plus de trente ans après la mort de Sainte-Beuve, un concierge nous contait encore les fredaines du célèbre critique. Le soir, coiffé d'une calotte de concierge, il se mettait en chasse, courait la rue et les rues avoisinantes et rentrait accompagné d'un servante du quartier, qu'il gardait dans son domicile jusqu'au lendemain matin. Au cours de son existence une seule aventure, avec une femme du monde. Il en était si glorieux qu'il ne manqua pas de consigner son triomphe sur ses tablettes. Et c'est ainsi qu'il outragea pour la postérité le souvenir de Mme Hugo.

L'étudiant en médecine, en fait de femmes, ne porte en général pas ses exigences bien haut. Il accepte ce qui lui tombe sous la main, et son modique pécule lui interdit les ambitions folles. Sainte-Beuve resta cet étudiant qui se contente de peu, et sa grande volupté consistait, alors même qu'il était célèbre et sénateur de l'Empire, à découvrir le soir une de ces ingénues à odeur de cuisine dont le passage parfumait le silence du quartier. Le goût qui chez lui s'était affiné en matière littéraire ne s'était pas amélioré dans la conception qu'il se formait du charme féminin. Il en parlait magnifiquement, mais celles-là mêmes, comme Mme Récamier, qu'il célébra dans son temps, ne songèrent jamais à échanger avec lui autre chose que les convenances calculées d'une sympathie bienveillante. Peut-être cet éloignement qui écartait les femmes du monde de sa personne agissait-il sur Sainte-Beuve comme un aiguillon qui lui faisait rechercher les femmes dont l'assentiment immédiat ne laissait place chez lui à aucun mouvement de déconvenue. Avec les bonnes du quartier, il ne récoltait pas de déboires. Ajoutée à ses souvenirs de sa vie de carabin, cette consolation devait sans doute intervenir dans la direction ancillaire de ses goûts.

Laissons là ces côtés peu recommandables de l'homme et venons à une de ses aspirations qu'il ne réalisa, nous venons de le voir, jamais qu'à une distance dont ne s'offusque pas la pudeur. Sainte-Beuve s'intitulait un directeur de conscience.

Il donnait des conseils aux femmes du monde, et sans doute excellents. Encore qu'il se maintinssent dans les limites des effusions verbales. C'était un psychologue, fin, délicat, singulièrement averti et pénétrant à coups de sonde directs dans les types divers de sensibilité qu'il extrayait du monde de l'histoire pour les offrir à la curiosité et au jugement de ses contemporains. Dans sa langue, il avait conservé des locutions datant de ses études premières. Il disait, par exemple : injecter la veine. Son positivisme scientifique lui avait inspiré l'amour de l'exactitude. Il ne laissait rien à la chimère et au rêve. Faguet disait de lui : « Les portraits sont le plus souvent étonnants; ils sont faits avec la patience obstinée d'un miniaturiste, le zèle inquiet d'un chasseur de documents et la curiosité subtile d'un directeur de conscience. »

Pour nous qui continuons de nourrir depuis près d'un demi-siècle, pour Sainte-Beuve, une admiration qui ne s'est pas refroidie, qui avons lu trois ou quatre fois les trente volumes des *Lundis* et les six de *Port-Royal*, si nous cherchons à résumer l'impression qu'a déposée en nous ce long commerce avec un esprit pénétrant qui ne croyait jamais avoir rendu avec assez de vérité et un sentiment exact des nuances l'âme de ses personnages, quels qu'ils fussent, grands ou parfaitement médiocres, nous commencerons tout d'abord par une appréciation sur la nature de sa langue. Prétendant arrêter la forme fuyante de la pensée dans un moule verbal qui la fixât au passage, il l'immobilisait dans une double et triple ligature de mots, dont la dernière plus serrée faisait image et gravait celle-ci dans l'esprit. Voyez, par exemple, cette phrase sur Bossuet : « Dans le plein exercice de cette admirable éloquence, il retrouvait toute sa sérénité, sa tranquillité de conviction, son

unité morale, comme toute sa majesté de pensée et sa hauteur. » Avec cela une souplesse de forme qui évite la monotonie par la répétition des mêmes tours et souvent même redresse une fin de phrase par la dextérité d'un rétablissement inattendu. Les raccourcis de comparaisons abondent. « Le bon sens, avec sa béquille, rattrape plus d'une fois le génie avec son vol d'aigle. » Entre des phrases de documentation ou d'information simple, tout d'un coup, l'éclat d'une réflexion bien humaine et profonde. En vérité, les médecins, comme professeurs de style, n'en peuvent guère trouver de meilleur. Et puis, quelle connaissance du cœur et de la mobilité des sentiments! Sainte-Beuve ne se pique pas d'être un moraliste. Il le devient naturellement, par l'exposé des mobiles profonds qu'il met à jour et qui expliquent les attitudes et la conduite des multiples personnages dont il évoque le passé. En faisant de la critique littéraire, il ressuscite de la vie. « On s'enferme pendant une quinzaine de jours, confessait Sainte-Beuve, avec les écrits d'un mort célèbre; on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir; on le fait poser devant soi. Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie. Au type vague, abstrait, général, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle. On a trouvé l'homme. »

Confrères, si vous ne l'avez encore fait, lisez Sainte-Beuve, et si vous l'avez déjà lu, relisez-le. Vous ne trouverez pas meilleur modèle de style, une forme d'exposition plus chargée d'intelligence et capable de mieux faire vibrer les cordes de l'esprit chez le lecteur qui admire, comprend et voit s'élargir en lui les horizons de la pensée.

§

Après avoir lu attentivement les trois volumes que M. Adolphe Boschot a consacrés à Hector Berlioz (1), une impression générale se dégage chez celui qui, sans

(1) Adolphe Boschot : I. *La Jeunesse d'un Romantique;* II. *Un Romantique sous Louis-Philippe;* III. *Le Crépuscule d'un Romantique* (Plon-Nourrit et Cie, édit., 3 vol.).

pensée préconçue et simplement pour chercher à comprendre l'éclosion et l'épanouissement d'un génie, s'est livré à cette étude d'une biographie traversée de rayons fugitifs au milieu de la succession des jours d'orage. Berlioz fut avant tout une sensibilité affamée de tendresse. Or, son appétit ne trouva jamais au cours de sa vie tumultueuse la ressource d'un aliment qui apaisât son besoin d'aimer. Fils d'un médecin qui exerçait à la Côte Saint-André, près de Grenoble, il naquit en 1803 et eut pour mère une dévote autoritaire et sèche qui le plaça comme interne dans un séminaire, alors que cet établissement s'ouvrait à cent pas de la maison. Nous savons bien que ce séminaire n'admettait que des internes. Mais une mère qui a de l'affection pour son fils ne s'en sépare pas quand l'enfant n'a que six ans. Elle le garde auprès d'elle, le surveille, l'encourage, le réprimande à l'occasion, mais reste derrière lui à en prendre soin, à lui montrer qu'il n'est pas seul et possède dans sa mère un ange gardien qui le guide et le saura protéger contre les embûches de la vie. Cette mère était une terrible femme, tapageuse, exaspérée, « dramatisant jusqu'à ses lessives ». Elle abrutissait littéralement son mari, qui ne disait rien et se consolait en allant soigner ses malades. « Tout tremblait devant elle. C'est elle jadis, lors des troubles municipaux, qui avait poussé le docteur à faire un affront public à un voisin, l'inoffensif Charbonnel. » Le pauvre Hector Berlioz eut à subir bien des rebuffades de cette nature impérieuse et violente qui ne puisait dans ses croyances que matière à redoublements d'imprécations et à justification de mille iniquités qu'elle commettait journellement. La religion est ainsi faite. Elle élève les uns, rabaisse les autres. Son action dépend des tempéraments où elle s'exerce. Elle enfonce chacun dans les traits de nature qui lui sont propres. Les âmes qui ont gravi les plus hautes cimes des aspirations humaines et en ont réalisé les desseins les plus grandioses et les plus sublimes étaient hantées par l'appel de ces voix supraterrestres. Dans cette illumination subite qui

éclairait les parties profondes de l'esprit et du cœur, les natures d'élite n'étaient pas seules. Elles avaient à côté d'elles des personnalités qui n'avaient rien d'élevé ni de grand. Mme Berlioz avait un tempérament de concierge agressive. Ses habitudes religieuses ne firent qu'aggraver, en les justifiant, ces procédés bruyants envers ses semblables et les tempêtes de colère avec ceux qui lui étaient chers. Au séminaire, et lorsqu'il aurait eu besoin des caresses maternelles, l'enfant apprit à jouer du tambour, comme initiation à l'ivresse des sonorités musicales qui devait le transporter plus tard. Fermé par ordre de l'Empereur en 1811, le séminaire renvoya à l'âge de huit ans le petit Hector dans sa famille. Le père, qui avait de la fortune et exerçait surtout sa profession par esprit de charité, prit en main l'éducation de l'enfant dont se désintéressait la mère, et lui apprit ce qu'il savait lui-même : l'histoire, la géographie, les rudiments des sciences, les éléments du latin.

A Paris, où il commence sa médecine, il s'obstine dans son culte pour la musique. Refusé aux épreuves éliminatoires pour le prix de Rome, il se voit supprimer la pension mensuelle que lui accordait son père. Il aura à choisir une carrière qui lui assurât son gagne-pain : à défaut de la médecine, dont il ne voulait plus, un autre métier qui lui convînt, mais jamais la musique.

Son père cède, mais sa mère le renie, le maudit et, comme il était rentré pour quelques jours à la Côte Saint-André, le laisse partir sans lui dire adieu. Son cœur déchiré, il revient à Paris, parvient à se faire inscrire au Conservatoire, se fait engager, dans sa misère, comme choriste au Théâtre des Nouveautés.

Des épreuves, des humiliations, des déceptions répétées, mais au cœur la flamme du génie, et dans le regard l'énergie de la volonté. C'est alors qu'une actrice anglaise, Miss Smithson, qui jouait à l'Ophélie de Shakespeare, exalte son imagination. Il l'épousera coûte que coûte. Celle-ci résiste. Berlioz vient à bout de ses hésitations, envoie les sommations respectueuses à ses

parents, et le lendemain du mariage, alors qu'elle était entretenue par un protecteur riche, s'extasie sur la vertu de sa femme, et, dans une lettre à un ami, lui apprend qu'il avait épousé une vierge. Ayant fait ses études de médecine, il s'y connaissait et ne s'en faisait pas accroire. Bientôt, scènes de ménage, incompatibilité d'humeur, reproches amers, colères de sa femme. Berlioz ne l'aime plus. Il en rencontre une autre, Maria Recig, pas plus digne de lui que la première et qui, douée d'une voix médiocre, prétendait débuter à l'Opéra. Nouvelles tribulations, concerts à travers l'Europe. Jours difficiles avec peu d'argent. La première femme étant morte en 1854, il épouse la seconde, qui meurt subitement, huit ans plus tard. Voilà Berlioz seul et habitant chez sa belle-mère, qui le soigne de son mieux. C'est alors qu'ayant perdu tour à tour sa mère, son père et un fils unique qui succombait à la Havane, emporté par la fièvre jaune, il retourne dans le Dauphiné, auprès d'une vieille dame qu'il avait connue dans sa jeunesse, Mme Fornier, ou plutôt qu'il n'avait vue qu'une fois en cinquante ans. Aujourd'hui, elle était septuagénaire, avait des enfants et des petits-enfants. Et Berlioz lui demandait réconfort dans sa détresse et implorait une lueur de bonté dans son regard. Il lui disait: « Si je tenais là votre main, comme je l'ai tenue un jour, il me semble que je m'endormirais comme on s'endort à la suite des grandes douleurs physiques, alors qu'elles sont calmées. » Quand il revient à Paris, lointaine, elle reste pour lui son étoile et son ange gardien, et il songe à la demander en mariage. Une série de petites attaques commence à se produire à cette époque, et Berlioz finit par expirer en 1869, à l'âge de soixante-six ans. Toute sa vie ne fut qu'un long martyre du cœur, et jamais il ne trouva la femme à laquelle il demandait, en échange de son amour, exalté jusqu'à la frénésie, un peu d'affection, un doux sourire, et un mot de consolation dans ses heures d'angoisse et dans les mois d'infortune.

Dans ces pages, où nous ne cherchons, au cours de

sa vie, que les souvenirs d'ordre médical qui ont pu inscrire leur image dans ses pensées, sa conduite et les productions de son art, Berlioz se révèle avant tout comme l'exemple le plus frappant d'une sensibilité féminine dans un corps d'homme. Enthousiaste, excessif, il ne voit les choses qu'à travers les désirs dont il prépare la réalisation. Il veut une femme, donc elle sera à lui. Il rêve d'un succès et croit le tenir; donc ce dernier ne saurait le fuir et se jouer de sa volonté. Il sera un musicien de génie et, sur ce dernier point, il ne se sera pas trompé. Sur les deux autres, les femmes et les triomphes, il assoira ses conquêtes également, mais au prix de combien de défaites! Ce qui le sauve dans ses essors d'imagination, c'est la ténacité qu'il apporte à la réussite de ses plans. Un échec le jette à bas. Il se désespère, crie sa misère sur les toits, puis se remet à la tâche, multiplie les démarches, corrige, améliore, développe l'œuvre où il s'était jeté corps et âme pendant des mois. Le redressement est d'autant plus vigoureux et plus assoiffé de triomphe que le découragement lui avait enlevé le goût de vivre. Cette poursuite acharnée vers la réalisation de son rêve le sépare absolument de la mentalité des femmes. Par sa façon de réagir envers les chocs et les épreuves de la vie, il s'était rapproché d'elles. Mais son opiniâtreté dans la continuité de sa tâche est une qualité d'ordre directement masculin. Il est rare que, livrée à elle-même, la femme ait la volonté suffisante pour diriger longtemps sa barque dans la même direction. Tant qu'elle a des programmes à suivre devant elle, cela va tout seul. Une fois maîtresse de sa destinée, elle s'égare aisément, si la contrainte des devoirs familiaux ou la foi impérieuse dans son idéal ne la retiennent pas dans le sillon. L'homme de génie a les emportements, les inégalités d'humeur de la femme. Il ne partage pas sa faiblesse dans l'exécution de ses desseins.

Un autre point de contact que Berlioz affectait avec le caractère du sexe était, à l'occasion, sa volupté du mensonge. Pensionnaire à la villa Médicis à Rome, une

crise de jalousie le précipite en France. Une jeune fille qu'il aimait en épouse un autre. Le voilà parti sans congé et risquant de perdre les mensualités que lui servait le gouvernement de France. En cours de route, il se reprend. C'est trop bête quand même de perdre sa situation pour une fille qui vous a trompé. Mais comment rentrer à Rome sans soulever les quolibets des camarades qu'il avait mis au courant de ses projets ? Alors, il écrit à Horace Vernet, directeur de la villa Médicis, que le chagrin l'avait acculé à un suicide.

Je volais en France, déclarait-il, pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances; à Gênes, un instant de vertige, la plus inconcevable faiblesse, a brisé ma volonté; je me suis abandonné au désespoir d'un enfant, mais enfin j'en ai été quitte pour boire l'eau salée, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil et avoir des vomissements violents pendant une heure : je ne sais qui m'a retiré. On m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin, je vis, je dois vivre, pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art... J'espère que vous n'avez pas écrit en France et que je n'aurai pas perdu ma pension.

Exemple de mythomanie digne d'une cervelle féminine et agrémenté de détails, perte de connaissance, vomissements, dont il devait peut-être la connaissance à son instruction de carabin.

Une autre fois s'est-il empoisonné pour de bon et avec l'opium? Il le raconte tout au moins. Son actrice anglaise, Harriett Smithson, celle-là même que préalablement il avait traitée de femme galante, refusait de l'épouser. Elle avait des dettes et lui pas le sou. Que fait Berlioz? Il tire de sa poche le flacon fatal et en vide le contenu devant elle. Emétique, ipéca. Trois jours de maladie, assure Berlioz. Du coup, l'actrice se laisse fléchir et accorde le oui tant attendu. Trois sommations respectueuses du musicien à ses parents l'avaient rendu libre. Il se maria peu après, faubourg Saint-Honoré, dans la chapelle de l'Ambassade britannique, et Liszt fut un de ses témoins.

Ses parents ne se fussent pas opposés à ce mariage

qu'ils estimaient déshonorant et ridicule, Berlioz se fût-il entêté de la sorte? Dans les âmes d'élite, la résistance décuple la volonté. Le Dr Berlioz père n'aurait pas dû dire non tout de suite. L'habileté eût été de retarder l'époque du consentement, de dire oui mollement, sans fixer de date, de gagner du temps, de ne pas irriter par un non immédiat la blessure passionnelle, dont le malheureux avait empoisonné son cœur. Berlioz aimait beaucoup son père. Ce dernier eût fait vibrer cette corde affective, il eût en même temps touché les fibres d'amour-propre, si vulnérables chez son fils: en termes habiles, il lui eût représenté le danger pour sa gloire dans l'union d'un pareil lien, tout cela non exprimé nettement, mais sous forme interrogative et discrète, formulée par voie de suggestion enveloppée. Qui sait? Pareille tactique avec un tempérament de feu comme Berlioz eût peut-être eu chance de réussir, et il n'eût pas contracté ce mariage imbécile qui l'a rendu malheureux une partie de sa vie.

Au cours de son existence mouvementée et âpre, il eut la douleur de survivre à tous les siens : son père, son fils, une sœur. Les trois femmes qui l'avaient rendu malheureux, sa mère et ses deux femmes, bousculèrent sa sensibilité au moment de leur mort et lui arrachèrent des pleurs sincères. Sa bonté et sa tendresse étaient grandes. Séparé de sa première femme, il lui envoyait d'Allemagne, où il faisait des tournées de concert avec la seconde, des sommes d'argent qui lui permissent de vivre. Avec cela, très ordonné, très rigoureux dans ses dépenses autant que son actrice se montrait inconsidérée, dépensière et folle. C'était un organisateur infatigable. Quand il s'agissait de la représentation de ses œuvres, il se démenait, multipliait les démarches, s'assurait des concours, envoyait d'Allemagne des bulletins de triomphe à la presse parisienne, alors que son succès avait été tout au plus estimable. Il possédait en lui le don de grossissement et continua de vivre jusqu'à la fin dans cette illusion que des graines de marque germaient dans des terrains pauvres ou non préparés à les recevoir.

Dr CH. FIESSINGER.

POÈMES

—

COMPAGNIE

Moi seule dans la rue,
Pas même un chien pour compagnon,
Seule, tout à fait seule... Non,
Juste à la hauteur de ma vue
Flotte une bulle de savon.

Quelle fenêtre me l'envoie?
Sous la blanche ardeur de juillet,
La ville somnole et poudroie,
Chaque maison a fermé ses volets.

Comme l'étoile des rois mages
Ou comme la gemme au toquet
D'un invisible page,
Le globe nuancé précède mon passage.

Nacre humide en forme de fruit,
Petit bouquet versicolore,
Par le torride après-midi
Frais souvenir de rosée et d'aurore...
Mais cette bulle est plus encore:

Ah! presque une âme et presque une amitié,
Entre ciel et terre,
Présence légère,
Souffle humain en captivité
Dans un chatoyant reliquaire.

—

LA MAIN DE LA HARPISTE

Un chant aérien, délié, délicat,
Un oiseau qui ne chante pas
Mais qui traverse
Le scintillement d'une averse.

Pluie au soléil, averse d'or,
Un colibri voltige,
Un colibri vole et dirige
Entre les tiges d'eau, les lumineuses tiges,
Le corail pâle de son corps.

Et la glissante mélodie,
Le chant doré, délié, délicat
Vient de lui qui ne chante pas:
C'est la résonance infinie
De son aile cognée aux colonnes de pluie.

—

L'OMBRE

Je reviens.

Tandis que vous dormez dans la maison fermée,
Vivants que je ne connais point,
Mon ombre, gracile fumée,
Visite votre... mon jardin.

J'en retrouve les murs, les arbres, les feuillages
Et je les désigne tout bas
Dans mon langage qui n'est pas
Votre langage.

Ce porche obscur et frais
Sur lequel un jasmin balance
L'inoubliable odeur de ses pâles cornets,
Mon souvenir l'appelle pour jamais:
« Tremblement d'espérance. »

Cette vasque rongée, une fêlure au flanc,
Qui laisse fuir la pluie et garde le vin blanc

se mettent point en peine de vous rechercher, afin qu'elles reconnaissent qu'il n'y a point d'autre dieu que vous seul et qu'elles publient la grandeur de vos merveilles...

Etendez votre main sur les peuples étrangers et faites-leur sentir votre puissance...

Excitez votre fureur et répandez votre colère (*L'Ecclésiastique*, XXXVI-2, 3, 8).

Vous exterminerez tous les peuples que le Seigneur Dieu doit vous livrer, votre œil ne sera touché d'aucune compassion pour eux en les voyant (*Deutéronome*, VII-16).

Car si vous ne voulez pas tuer tous les habitants du pays, ceux qui seront restés vous deviendront comme des clous dans les yeux et comme des lances aux côtes (*Nombres*, XXXIII-55).

Forgez des épées du coutre de vos charrues, et des lances du fer de vos hoyaux. Que le faible dise : Je suis fort! (*Joël*, III-10.)

On trouve dans les Psaumes de David :

Que le Seigneur, mon Dieu, soit béni, Lui qui apprend à nos mains à combattre et à nos doigts à faire la guerre (CXLIII-1).

De l'Evangile :

Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée (*Matthieu*, X-34).

Vous entendrez aussi parler de guerres : mais gardez-vous bien de vous troubler; car il faut que ces choses arrivent; mais ce ne sera pas encore la fin (*Matthieu*, XIV-6; *Marc*, XIII-7; *Luc*, XXI-9).

De nombreux théologiens, Pères de l'Eglise, papes, prélats, se sont faits les apôtres, plus ou moins ardents de cette mystique guerrière, pour complaire aux autorités temporelles de leur époque.

Ecoutons saint Isidore de Peluse :

Entretenir la paix parmi les hommes qui combattent la loi divine, c'est se détourner et s'éloigner beaucoup de la véritable paix.

Saint Augustin a dit:

La guerre est juste lorsqu'elle venge les injures, et rien n'est plus à déplorer que l'impunité des insulteurs. (*Epist. ad Marcellinus.*)

Faire la guerre paraît être une félicité aux méchants, une nécessité aux bons. L'injustice de l'ennemi rend juste la guerre que nous lui faisons. (*La Cité de Dieu*, XV-XIX.)

Il arrive souvent que, pour punir avec justice certains excès, il faut que les hommes de bien eux-mêmes entreprennent de faire la guerre, soit sur l'ordre de Dieu, soit sur l'ordre d'un gouvernement légitime, et luttent contre la violence de ceux qui résistent. (*Contra Faustus*, XXII-74.)

Le pape Urbain II exhortait ainsi les chevaliers de la première croisade :

A qui appartiendrait-il de punir la race maudite des Sarrasins, si ce n'est à vous à qui le Seigneur a accordé par-dessus tous les autres peuples l'insigne gloire des armes?

Dans sa harangue aux chevaliers de la seconde croisade, saint Bernard s'exprimait ainsi :

Volez aux armes, et que le monde chrétien retentisse des paroles du prophète : « Malheur à qui n'ensanglante pas son épée! »

Saint Thomas d'Aquin définit ainsi le droit de la guerre :

Pour qu'une guerre soit juste, trois choses sont nécessaires :

1° L'autorité du prince d'après l'ordre duquel la guerre doit être entreprise;

2° Une juste cause, c'est-à-dire qu'il faut que ceux que l'on attaque aient, par une faute, mérité d'être attaqués;

3° Que ceux qui font la guerre aient la paix pour but. (*Secunda Secundas Quastio*, XI, *De Bello.*)

Par la suite, les ministres de Dieu ne furent pas moins explicites. Notre grand Bossuet a dit :

La guerre est un fléau divin destiné à nous châtier, et nous serons toujours punissables.

Massillon a exprimé la même idée en ces termes :

La guerre est une manière de culte religieux. Les conquérants sont, entre les mains de Dieu, les instruments de sa colère, dont il se sert pour châtier les péchés des peuples.

Lacordaire a dit :

La guerre est, après la religion, la première des affaires humaines : l'une est la parole de Dieu, l'autre le bras.

Enfin, parmi les prélats modernes, citons le Père Ollivier :

L'Eglise est le temple du Dieu des armées. La guerre complète l'apostolat des missionnaires pour les réfractaires à l'évangélisation pacifique. (*Sermons de la Madeleine,* 1896.)

Charlemagne fut, sans doute, le représentant le plus qualifié de cette politique théologique, l'Eglise et l'Etat étant solidaires, sous son règne, comme au temps des empereurs romains et grecs de la décadence. Son plan gigantesque était de réunir dans une même foi, sous une même loi, les Avars païens, les Arabes musulmans et les Saxons idolâtres. Jamais semblable emploi de la force ne fut mis aussi rigoureusement au service de la cause religieuse; les plus légères infractions aux règles catholiques, le manquement au moindre jeûne, étaient passibles des plus sévères sanctions, de la mort même. Les collectivités, comme les individus, devaient faire acte de soumission à la foi chrétienne.

Ce furent ensuite les Croisades, qui, pendant plusieurs siècles, mirent à feu et à sang toute l'Asie Mineure. Au cri de *Dieu le veut,* chevaliers et soldats se ruèrent sur les infidèles, les papes promettant « la remise de tous les péchés à ceux qui serviraient pendant un an ». Les mécréants étaient traqués, martyrisés, exterminés sans merci, avec un enthousiasme tenant du délire. Ecoutons le récit du chanoine Raymond d'Agylas, chroniqueur des guerres de religion :

On voit des choses admirables. Parmi les Sarrasins, les uns étaient frappés de mort, ce qui était pour eux le sort le plus

doux. D'autres, après avoir longtemps souffert, étaient livrés aux flammes. On voyait, dans les rues et sur les places, des monceaux de têtes, de mains et de pieds. Dans le temple de Salomon, où les Sarrasins avaient coutume de célébrer les cérémonies de leur culte, on marchait à cheval dans le sang jusqu'aux genoux du cavalier... Juste et admirable jugement de Dieu, qui voulut que ce lieu même reçût le sang de tous ceux dont les blasphèmes l'avaient si longtemps souillé.

En Occident, les massacres de Juifs, d'Albigeois et autres « hérétiques » ne furent pas moins féroces. « Tuez-les tous, Dieu saura bien reconnaître les siens », disait le légat du pape.

Et l'inquisition! C'est là une autre « guerre de Dieu », qui fut conduite avec la plus extrême rigueur. Les hérétiques étaient condamnés sans connaître l'accusation, sans voir les témoins, sans pouvoir se défendre. Pour aller plus vite, on brûlait les hommes avec leurs livres, sur le même bûcher. Le dominicain Torquemada, à lui seul, fit livrer aux flammes 8.800 personnes; 9.000 autres subirent la peine de l'infamie, la confiscation de leurs biens, la prison perpétuelle ou l'exil.

Quant aux nouvelles guerres de religion qui, dans la dernière moitié du XVIe siècle, ensanglantèrent l'Europe, elles ne furent pas moins cruelles. Pour se débarrasser des élites protestantes, Catherine de Médicis ne recula devant aucune violence, recevant, pour son action, les félicitations du pape et du roi d'Espagne, tandis que ce dernier, par ses massacres de dissidents, méritait le titre de « champion armé du catholicisme ». « Plutôt un pays désert qu'un pays d'hérétiques », disait l'empereur d'Autriche qui, de son côté, fit sauter à la poudre les églises réformées et brûler en une seule fois dix mille bibles. Et tout cela au nom d'un Dieu qui avait dit : « Aimez-vous les uns les autres »; « vous êtes tous frères »; « bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent »!

Cependant, tous les théologiens ne sont pas d'accord sur l'emploi de la violence. C'est ainsi que saint Thomas, s'opposant aux interprétations belliqueuses de ses fou-

gueux coreligionnaires, soutient que la guerre est contraire à la volonté divine. Il appuie son opinion sur l'autorité de l'apôtre Matthieu, qui disait aux premiers chrétiens persécutés :

Ne vous défendez pas, mes très chers frères, mais laissez place à la colère.

S'élevant contre les massacres des païens, il a posé ce principe :

On doit prouver qu'on a raison par la raison, et non par la violence... Les guerres poussent les infidèles non pas à croire, mais à en faire le simulacre, ce qui est un sacrilège.

A l'appui de cette thèse, les livres sacrés nous offrent des préceptes qui ne laissent aucun doute sur le véritable esprit du Christ : « A Dieu seul appartient le châtiment et la vengeance. » Ce sont là des enseignements que les Evangélistes et les premiers chrétiens mirent en pratique dans leurs relations avec le monde, et qui furent pris à la lettre par la plupart des théologiens des premiers siècles : saint Anathase, saint Martin, saint Isidore de Péluse, saint Gratien, etc.

Mais, à mesure que s'organisa l'Eglise catholique, les enseignements pacifistes des premiers apôtres firent place à des interprétations plus favorables aux ambitions dynastiques et cultuelles. Le pape Grégoire X n'a pas craint de dire :

L'Eglise naissante, étant faible, devait céder devant la violence; mais, quand Dieu lui donne la force, pourquoi n'en profiterait-elle pas?

C'est la pure théorie du droit de la force, qui attend l'occasion propice. Plus tard, les Jésuites achevèrent de polluer la morale de Jésus. La religion des parias devint le culte des privilégiés de la fortune; à l'idée de fraternité humaine fut substitué l'antagonisme sectaire.

Jamais, pourtant, l'unanimité ne se réalisa complètement, parmi les théologiens, sur la légitimité de la guerre. Suarez, au XVIe siècle, déclare :

Il est impossible que l'auteur de la nature ait laissé les choses humaines en une situation aussi conjecturale, et se traiter d'une manière si contraire à la justice, que la force soit la mesure des droits, ce qui serait absurde et barbare.

Luther se refuse, en ces termes, à considérer la guerre comme une loi divine :

Le canon et les armes à feu sont des machines maudites suggérées directement par le diable.

John Wesley, fondateur de la secte méthodiste, disait, en 1780 :

Les royaumes chrétiens s'arrachent les entrailles les uns les autres, répandant la désolation par le feu et par l'épée. Les armées chrétiennes s'envoient les unes les autres tout droit en enfer.

Grotius, le grand jurisconsulte du XVII[e] siècle, adopta l'interprétation pacifiste de Tertullien :

On ne saurait contraindre un homme à porter les armes; le Christ ne voulut pas même se plaindre qu'on lui eût volé son manteau, laissant à Dieu le soin de juger.

Malgré cela, subissant la double influence monarchique et cléricale, Grotius admet les guerres religieuses :

...puisque Dieu, d'après les Saintes Ecritures, dicta lui-même à son peuple les règles générales et particulières de la guerre.

Et, pour répondre à ceux qui verraient là une contradiction avec le verset « Celui qui frappera par l'épée périra par l'épée », il dit qu'« il ne doit s'interpréter que dans le sens restreint du duel particulier ». Quant à la parole d'Isaïe, « Les peuples feront de leurs épées des houes », il prétend que « ce n'était pas là une affirmative, mais un sens conditionnel que tel serait l'état de choses si tous les peuples embrassaient le christianisme ».

Ainsi, l'amour du prochain et la tolérance ne s'étendraient pas au delà du cercle des coreligionnaires!

Ces oiseuses controverses, chères aux théologiens de cour, et dont Bossuet se montra si friand dans sa *Politique tirée de l'Histoire Sainte,* ne sont pas totalement exclues de la littérature religieuse moderne.

Hedde, dans son ouvrage *Le droit de la guerre d'après la morale chrétienne,* travestit aussi impudemment les textes sacrés. Sur le précepte « Ceux qui prendront l'épée périront par l'épée », il endosse la thèse de saint Augustin, d'après laquelle Jésus-Christ aurait sous-entendu : « sans en avoir l'ordre ou la permission du pouvoir légitime ». Et il ajoute :

En disant prendre l'épée, le Christ parlait pour ceux qui n'en ont pas, mais il n'a pas dit à ceux qui en avaient de ne pas en faire usage.

On ne saurait plus habilement transformer un précepte pacifique en argument belliqueux, au service des pouvoirs établis.

Toutes ces interprétations s'éloignent évidemment du véritable esprit du Christ, qui conseillait de « tendre l'autre joue » plutôt que de riposter à l'agresseur. Certes, ce pacifisme « défaitiste » tend à encourager les méchants; mais si Dieu, qui prévoit tout, en a ainsi décidé, les chrétiens devraient être les derniers à déclarer ses enseignements inapplicables dans le monde qu'il a créé. Aucune restriction n'a été apportée au commandement: « Tu ne tueras pas. » Son Fils n'a pas dit: « Tu ne tueras pas, excepté ceux qui te font du mal, ceux qui ne sont pas de ta religion, ceux qui ne sont pas de ton pays. » Il n'a pas dit: « Tu pourras tuer, par exception, en temps de guerre. »

Et qui oserait soutenir que le christianisme eût eu une aussi belle carrière, si le Christ eût riposté à ses agresseurs en invoquant le droit de légitime défense? Et ne sont-ce pas précisément les violences perpétrées par les religions qui les ont le plus desservies?

Certains casuistes ont prétendu que l'insuccès des guerres faites au nom de Dieu ne serait dû qu'aux fautes commises par les hommes qui les ont entreprises. Nous

sommes plutôt portés à croire que ce sont les interprétations belliqueuses qui étaient erronées, faute souvent pardonnable du fait que les textes des Livres sacrés, généralement vagues, ambigus, parfois même contradictoires d'une page à l'autre, permettent d'y trouver tout ce qu'on veut leur faire dire.

C'est pourquoi, de tout temps, de nombreux chrétiens refusèrent de suivre les commentateurs enclins aux interprétations belliqueuses, et s'en tinrent aux enseignements pacifiques de l'Eglise primitive, qui déclarait tabou le port d'armes et l'interdisait particulièrement aux prêtres.

Ecoutons les théologiens des premiers siècles qui, à l'exemple de leur divin maître, ne voulaient connaître ni frontières, ni patries, subissant le martyre, la mort même plutôt que verser le sang humain.

Nous nous refusons à faire la guerre à nos ennemis et nous allons joyeusement à la mort pour le Christ. (Saint Justin, martyr.)

Les chrétiens ne doivent pas répondre à une attaque par une autre; car il n'est pas bien, même pour l'innocent, de tuer le coupable. (Saint Cyprien.)

Je suis chrétien et je ne puis combattre. (Saint Martin.)

Comment un chrétien peut-il aller à la guerre, comment peut-il porter les armes en temps de paix, quand le Seigneur Dieu nous interdit l'épée? (Tertullien.)

Nous ne pouvons prendre les armes contre aucune race, ni apprendre à servir à la guerre, car nous avons été faits fils de la paix par Jésus-Christ, que nous suivons comme notre Maître. (Origène.)

Des sectes entières ont persisté à voir dans tout meurtre un péché, et dans tous les hommes des frères, en quelque pays que le hasard les ait fait naître et quelle que soit la religion dans laquelle ils aient été élevés. Ainsi, les Quakers, les Mennonites, les Evangélistes, les Stundistes, les Adventistes, les Baptistes, les Nazaréens, les Chrétiens Libres, etc., plaçant le Commandement: « Tu ne tueras pas » au-dessus de toutes les injonctions

humaines, préférèrent, en maintes circonstances, subir les pires persécutions des gouvernements dont ils dépendaient, plutôt que de se rendre coupables d'homicide. Tels les premiers chrétiens que les empereurs romains firent jeter aux bêtes fauves parce qu'ils se refusaient au service militaire, ces véritables orthodoxes ne se reconnaissant pas le droit de transiger avec leur foi. Dans le Sermon de la Montagne, Jésus n'a-t-il pas mis au nombre des huit béatitudes l'opposition à la guerre: « Heureux les pacifiques, heureux ceux qui sont persécutés pour la justice. »

Dans la proche histoire, nous avons pu voir, en Russie, lors de la guerre contre le Japon, les Doukhobors, encouragés par Tolstoï, accepter stoïquement les peines corporelles, les travaux forcés, l'exil, plutôt que de prendre les armes contre les Japonais, qu'ils persistaient à regarder comme des « frères en Jésus-Christ ».

Il en fut de même pendant la Guerre Mondiale, pour de nombreux adeptes des sectes réfractaires à la guerre, par objection de foi, ou de conscience, lesquels, par milliers, en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis d'Amérique, en Australie, en Nouvelle-Zélande, se refusèrent à la mobilisation, en dépit des répressions gouvernementales qui, en maintes circonstances, durent être abandonnées ou transformées en services civils. En Allemagne, les « rebelles de conscience » furent brutalement jetés en prison, où beaucoup moururent de mauvais traitements. Un très petit nombre furent passés par les armes. En Hongrie, d'épouvantables massacres sévirent contre les objecteurs nazaréens, très nombreux parmi les paysans. En Serbie et autres pays balkaniques, de nombreuses exécutions eurent également lieu contre les réfractaires de la même secte. Il n'y eut, en France, qu'une infime quantité d'insoumis religieux, mais, depuis la Grande Hécatombe, une « Ligue pour la reconnaissance légale de l'objection de conscience » s'est formée, à l'instar de ce qui s'est fait dans plusieurs pays scandinaves. Les fondateurs de cette Ligue ont déclaré, avec raison:

Il est inadmissible qu'un chrétien dont le Dieu a dit :

« Celui qui s'est servi de l'épée périra par l'épée » soit au contraire condamné à mourir par les armes dont il refuse de se servir.

Evidemment, l'idée semble paradoxale, d'un Dieu d'amour et de miséricorde, qui serait, en même temps, le « Dieu des Combats ». C'est l'opinion que Béranger a popularisée dans une chanson célèbre où, prêtant sa jovialité à l'Eternel, il lui fait dire:

> A ma barbe, quoi! des pygmées
> M'appelant le dieu des armées,
> Osent, en invoquant mon nom,
> Se tirer des coups de canon!
> Si j'ai jamais conduit une cohorte,
> Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte!

Il serait à souhaiter que, dans l'esprit des peuples, ce gros bon sens l'eût emporté sur les hosannas qui, depuis des siècles, les encouragent à s'entre-tuer au nom de leur Créateur. Non seulement l'humanité y eût gagné, mais la religion aurait moins perdu dans la considération des masses sacrifiées. Car, si dans toute guerre il y a un vainqueur, il y a aussi des vaincus qui n'étaient pas moins persuadés de l'appui du même Dieu. Comment leur foi ne serait-elle pas ébranlée? On a beau leur représenter habilement que la défaite n'est qu'une épreuve, une leçon du ciel, pour leurs péchés (comme si les triomphateurs n'en avaient pas sur la conscience), leur affirmer qu'une sainte revanche les dédommagera un jour; ils n'en constatent pas moins qu'en attendant, le vainqueur jouit de son triomphe, puisant de nouvelles ambitions dans son orgueil satisfait, et qu'en fin de compte les appuis divins, en changeant de côté, ne font que perpétuer des hécatombes dont les gouvernés font toujours les frais, de leur sang et de leur argent.

C'est avec tristesse que nous avons vu, au cours de la Grande Guerre, le clergé de Paris pousser le zèle belliqueux jusqu'à remanier le catéchisme, afin de montrer le Créateur favorable à la nouvelle tuerie. Au texte: « Homicide point ne seras de fait ni volontairement »,

on substitua, dans une édition spéciale, celui-ci: « Homicide point ne seras *sans droit* ni volontairement. »

Ainsi, pour complaire au gouvernement de l'époque, l'interdiction formelle donnée par le Christ, comme loi divine, se trouvait subitement transformée en un droit positif à l'homicide! Et n'était-ce point un véritable sacrilège que de faire parler de droits Celui qui ne parla jamais que de devoirs!

Les pasteurs de l'Eglise Réformée ne se montrèrent pas moins empressés à exalter les sentiments guerriers. Un professeur de théologie à l'Université protestante de Paris s'attaqua précisément aux croyants demeurés fidèles aux préceptes du Christ, en disant: « Je crois devoir protester contre une théorie débilitante, soi-disant évangélique, qui, en réalité, n'est qu'un pacifisme maladif »; et, afin de tranquilliser les consciences de ceux qui craignaient de mourir en état de péché, l'éminent théologien les rassura par ces mots:

En pleine bataille, en présence de la mort, et en semant la mort, vous pouvez avoir l'âme en paix, absolument en paix. (Pasteur E. Ménégos.)

Le clergé allemand, interrogé sur la question du catéchisme, s'est flatté de n'avoir point opéré de remaniements de complaisance, à l'occasion de la Guerre Mondiale; mais, s'il a été plus discret que le clergé français à cet égard, il ne déploya pas moins de zèle pour répandre, parmi les masses crédules, ce qu'Ermenonville a appelé « la gniole mystique d'intoxication chauvine ». Evêques et archevêques furent les plus ardents propagateurs du patriotisme guerrier, appuyant de leur autorité la thèse gouvernementale d'après laquelle l'Allemagne avait été « traîtreusement attaquée par des ennemis jaloux de sa prospérité, et se trouvait entraînée malgré elle dans une guerre purement défensive ». Les textes sacrés furent maintes fois invoqués pour démontrer que le Kaiser était le véritable protégé du « Dieu des Armées », familièrement appelé le « vieux Dieu allemand ». Le cardinal Hartmann, archevêque catholique de Cologne, a dit:

C'est avec Dieu que nos soldats vont partir.

A Berlin, le Père Samuel déclarait:

Dieu est avec nous. Ce n'est pas en vain qu'Il a placé l'Allemagne au centre de l'Europe, au cœur de la civilisation

La réponse des « Catholiques allemands » au Comité catholique de propagande française commençait par ces mots: « Cette guerre, criminellement imposée dans le mensonge et l'hypocrisie et préparée depuis plusieurs années par les gouvernements hostiles... »

Et le pasteur Johannes Muller ajoutait:

Si Jésus vivait parmi nous aujourd'hui, il aurait, sans hésiter, comme Allemand, pris les armes, tout brûlant d'amour pour la patrie, et d'une sainte indignation contre la perfide tentative d'agression de nos ennemis.

Le clergé autrichien, catholique et protestant, ne fut pas moins empressé à prouver au peuple que l'empereur remplissait une mission divine en poursuivant la guerre jusqu'au bout.

Hâtons-nous, cependant, de constater que les autorités catholiques de France et des Empires centraux outrepassèrent souvent les limites assignées par leur chef commun, le Souverain Pontife de Rome. Les deux papes qui régnèrent pendant le Grand Conflit rappelèrent indistinctement tous les chefs d'Etat au sentiment de leurs responsabilités morales et matérielles. Pie X refusa à l'empereur d'Autriche sa bénédiction aux troupes en partance. Dans son Encyclique du 1er novembre 1914, il protesta contre l'armement des peuples « descendant d'un même Père et qui font partie de la même société humaine ». Son successeur Benoît XV, passant outre au traité secret du 26 avril 1915 entre la France, l'Angleterre et la Russie, qui interdisait au Saint-Siège « toute démarche diplomatique tendant à la conclusion de la paix ou au règlement des questions se rattachant à la présente guerre », envoya à maintes reprises ses protestations indignées aux chefs des gouvernements en guerre, pour les rappeler à leurs devoirs de chrétiens.

Mais il y a si longtemps que la foi religieuse et la foi guerrière sont associées dans les mêmes esprits qu'il est bien difficile de les séparer.

« La guerre est en réalité un acte religieux; un peuple irréligieux est incapable de faire la guerre », a dit le général Kestler. « Dans la France sans Dieu les soldats seraient destitués de courage », a ajouté un évêque français, cité par Jaurès à la Chambre des députés le 10 janvier 1910.

La Guerre Mondiale a donné un formel démenti à cette calomnie. Le soldat français, le moins croyant de tous les belligérants, s'est précisément montré le plus intrépide. Ce n'est pas le courage que détruit la libre pensée, mais bien l'esprit de haine xénophobe et sectaire, si répandu parmi les éléments religieux et militaires. Trop longtemps, les peuples ont vu, selon l'expression de Maurice Rostand, « voisiner le crucifix, au nom duquel on se pardonne, avec les drapeaux au nom desquels on s'assassine ».

Comme l'avait déjà constaté Dumas: « Nous avons été parfois dressés à haïr par ceux-là mêmes qui avaient mission de nous apprendre à aimer. » Aussi, a-t-on pu remarquer que les pires cruautés enregistrées par l'histoire ont été commises sous l'instigation des religions, la foi la plus sincère se montrant souvent la plus sanguinaire.

On se refuse à admettre que le Créateur se venge par le feu et le sang des imperfections de ses créatures, et ce n'est pas sans stupeur que nous avons, de nouveau, entendu attribuer les horreurs de l'invasion aux effets de la colère divine. Voici, par exemple, ce que disait l'archevêque de Rennes, tandis que la soldatesque allemande se livrait au pillage de nos régions du Nord:

> La France a mérité les châtiments qui la frappent, par son indifférence grandissante, par ses actes de sectarisme et d'impiété contre Dieu et contre les âmes.

Ainsi, de même que les individus, nés peccables, doivent expier, par la pénitence, les errements de leur fai-

blesse originelle, les nations doivent expier, par la guerre, les égarements de leur faillibilité naturelle, ou plutôt ceux de leurs gouvernants. C'est donc l'éternité de la guerre, découlant de l'éternité de nos imperfections!

On a beau nous répéter qu'il ne faut pas scruter les impénétrables desseins de la Providence, l'esprit moderne s'accommode difficilement d'une théorie si favorable aux entreprises belliqueuses. C'est rejeter trop légèrement sur Dieu les responsabilités des désordres du monde, pour en disculper les classes dirigeantes. Les conquérants qui, d'après Massillon, seraient « les instruments terrestres de la colère divine », nous apparaissent aujourd'hui comme trop imparfaits pour assumer un rôle sacro-saint.

Guillaume II, qui se flatte, dans ses Mémoires, de n'avoir « jamais eu de rapports avec les libres penseurs », et qui partageait ses préoccupations entre le Temple et la Caserne, ne nous semble nullement désigné par Dieu, quoi qu'il en ait dit lui-même, pour nous régenter. On peut en dire autant du vieil empereur d'Autriche, François-Joseph, qui portait le titre d' « apostolique » et était, selon l'expression même du nonce Pacelli, « l'un des fils les plus fidèles de l'Eglise romaine ». Quant à Nicolas II, originaire d'une famille ecclésiastique, à la fois pape et roi, il serait difficile de reconnaître, en sa falote personne, un fondé de pouvoir de Dieu sur la terre.

Si le trône et l'autel ont toujours été si étroitement unis pour la cause guerrière, c'est surtout parce que le sacerdoce et les armes étaient les deux seules grandes carrières jugées dignes des fils de l'aristocratie, qui s'y trouvaient partout plus ou moins en famille.

De tout temps, les hommes d'épée furent des hommes d'Eglise, se targuant de jouir des faveurs du Tout-Puissant. Lorsque, après la bataille de la Marne, le gouvernement anglais fit exprimer ses félicitations au maréchal Foch, celui-ci, fidèle à la tradition militaire, répondit humblement: « Remerciez Celui dont je suis l'instru-

ment. » Il oubliait probablement alors l'appel désespéré que, quelques mois auparavant, il avait adressé, non pas à Dieu, mais au président des Etats-Unis, pour l'envoi immédiat de renforts faute desquels, disait-il, « on était en danger de perdre la guerre ».

C'est à peu près dans les termes employés par le maréchal Foch en 1918 que le maréchal de Moltke en 1871 se disait « l'instrument du Très-Haut », prêtant à la Providence le mérite du triomphe de l'Allemagne sur la France. Sans nul doute, si le sort des armes avait, de nouveau, favorisé nos adversaires dans le dernier conflit, le maréchal Hindenburg, chanoine de son diocèse, et son pieux collègue Ludendorff eussent attribué leur victoire à la protection divine.

Cette union traditionnelle du sabre et de la croix, dans les œuvres guerrières, a fatalement entraîné, dans une même réprobation populaire, les institutions religieuses et les institutions militaires; c'est ce qui explique pourquoi les révolutions attaquent généralement à la fois le cléricalisme et le militarisme. Il a été remarqué, en Allemagne comme en France, que les organes de la presse religieuse se sont toujours montrés les plus belliqueux, trouvant, dans toutes les difficultés diplomatiques, des prétextes à exaltations chauvines. Lorsque fut déclenchée la Grande Guerre, les journaux cléricaux déployèrent, en deçà comme au delà du Rhin, le plus ardent enthousiasme. Quand, en 1916, le président Wilson, voyant les nations européennes s'acharner à leur mutuel suicide, proposa « une paix blanche sans vainqueur ni vaincu », et le règlement juridique de tous les litiges, y compris celui de l'Alsace-Lorraine, devant une Société Universelle des Nations, ce furent, de chaque côté des frontières, les feuilles dites « bien pensantes » qui s'opposèrent le plus violemment à tout compromis, accusant mutuellement le grand pacificateur américain de « faire le jeu de l'adversaire ». Depuis la signature de la paix, c'est encore dans la pseudo « bonne presse » qu'on trouve les plus hargneuses excitations xénophobes.

Lorsque le pape Urbain II, bénissant les armées des

Templiers, proclamait que le fait de posséder la force était le signe de l'élection divine au rôle de justicier terrestre, le Souverain Pontife n'a pas considéré qu'on pouvait, avec autant de vraisemblance, retourner la proposition et soutenir que le fait de posséder la raison est la marque d'une supériorité morale accordée par le Ciel à ceux qu'il a désignés pour remporter les victoires de la morale sur la force brutale. Cette conception semblerait pourtant plus conforme au véritable esprit chrétien.

En effet, si l'on en croit les Saintes Ecritures, Jésus, en instituant saint Pierre chef de son Eglise, lui confia, avec les clés du royaume des cieux, la douce mission de « paître ses brebis et ses agneaux ». En armant certains troupeaux d'hommes contre d'autres troupeaux d'hommes, Urbain II, successeur du chef des Apôtres, a, sans nul doute, dérogé à son rôle de pasteur.

C'est ce que semblent avoir compris des esprits avisés, au sein même du christianisme moderne. Pressentant le danger qu'il y aurait, pour la religion, à demeurer attachée au mysticisme guerrier, tandis qu'autour d'elle se développent, universellement, les idéals pacifiques, le R. P. Rade a écrit: « Réglons en chrétiens nos différends, prenons garde que le monde s'organise sans nous. »

Le président Wilson qui, comme beaucoup d'Anglo-Saxons, ne séparait pas la morale de la religion, croyait fermement que seul le retour à l'esprit du Christ pouvait sauver le monde. Il manifesta publiquement l'espoir que l'Eglise ne resterait pas inféodée aux classes riches, fauteuses et profiteuses de guerre, et qu'en reprenant sa place auprès des classes prolétariennes, le christianisme retrouverait la force morale que voulait lui assurer son fondateur.

Dans cet ordre d'idées, et particulièrement sur la question militaire, le protestantisme semble s'être résolument orienté vers le pacifisme intégral de l'Eglise primitive. Il s'est constitué, en effet, une « Alliance universelle pour l'amitié internationale par les Églises », dont le titre à lui seul est tout un programme. Cette vaste organisation, qui groupe toutes les églises chrétiennes

du monde, à l'exception de l'Eglise catholique romaine, a publié nombre de résolutions pacifistes, parmi lesquelles nous relevons la suivante:

Nous adressons le plus pressant appel aux autorités respectives de toutes les confessions chrétiennes, pour qu'elles déclarent, sans équivoque, qu'elles n'apporteront ni leur participation ni leur concours, sous quelque forme que ce soit, à une guerre, au sujet de laquelle le gouvernement de leur pays aurait décliné une offre loyale de soumettre le conflit à l'arbitrage.

Il serait à souhaiter que l'Eglise catholique ne tardât pas à se joindre à un mouvement pacifiste par lequel elle pourrait être submergée. En s'attardant dans les traditions militaires, elle risque de voir le monde s'organiser non seulement sans elle, mais contre elle. L'exemple de la Russie soviétique est à méditer. Sans aucun doute, le catholicisme a assumé une grande part de responsabilité morale dans la perpétuation de la guerre. Au temps de sa toute-puissance, il eût pu imposer la paix, comme il sut imposer le jeûne, le repos dominical et autres rites religieux, au lieu de se faire le courtisan des monarques belliqueux, bénissant leurs armées, leurs canons, leurs flottes de guerre, au mépris des plus impératifs enseignements du Christ.

Quant à l'islamisme, il s'est montré tout aussi violent, tout aussi intolérant que le christianisme dans ses tentatives d'hégémonie cultuelle, témoin les « guerres saintes » qu'il entreprit pour imposer ses formules religieuses à l'Occident. D'ailleurs, de même que l'Eglise catholique, l'Eglise mahométane promet le paradis à ceux qui exposent leur vie en combattant pour leur foi; elle exonère aussi du péché d'homicile les soldats en guerre et menace même les pacifistes de tourments infernaux.

Le Coran, bible islamique, que Mahomet « reçut des mains mêmes de l'ange Gabriel », contient de pressantes exhortations au massacre des dissidents, en termes destinés à vaincre les scrupules des hésitants:

Ce n'est pas vous qui tuez, c'est Dieu, puisqu'il vous en donne le pouvoir. Il pourrait le faire lui-même, mais il vous le fait faire pour vous éprouver les uns par les autres. Ceux qui ne combattent pas recevront des châtiments douloureux. (VIII-IX, 112.)

Kalil, un éminent commentateur du Coran, ne dissimule nullement la nécessité d'employer la manière forte comme moyen de propagande:

Tous ceux qui sont assez pervertis pour résister à la conversion méritent la mort.

Cette intolérance, qui rappelle celle des anciens papes, ne rencontra pas, non plus, l'approbation unanime des fidèles, et particulièrement des intellectuels. Au VIIe siècle, Ka-ben-Zouhair osa écrire:

La guerre sera pour vous un champ dont vous recevrez plus de maux que les cultivateurs d'Irak ne récolteront de mesures de graines dans leurs plaines fertiles.

Equarawani a ajouté:

Une matinée consacrée à la recherche de la science est plus méritoire aux yeux de Dieu que cent expéditions guerrières.

Comme on le voit, le bellicisme théologique a toujours rencontré de fortes résistances, au sein même des confessions les plus autoritaires. Quels que soient les efforts des éléments réactionnaires modernes pour le réveiller, il ne semble pas que l'humanité puisse être ramenée en arrière, sur ce point. La théologie guerrière a vécu. L'Eglise n'a plus d'ordres militaires, elle n'a plus d'armées et pourrait difficilement en reconstituer; ses bûchers sont éteints, et ses instruments de torture relégués dans les musées; ses plus fougueux prédicateurs évoquent de moins en moins les anges exterminateurs, les flammes infernales et autres terrifiants attributs des vengeances divines, remisés dans l'arsenal des moyens périmés d'enseignement religieux. Si, dans certaines églises

catholiques, subsistent encore quelques autels à Notre-Dame des Victoires, où sont consacrés les triomphes sanguinaires du fort sur le faible, on n'ose plus y invoquer le « Dieu des Armées », qui a rejoint ses prédécesseurs païens: Mars, Bellone, Jupiter, dans le monde des mythes surannés.

Serait-ce l'indice d'un retour à la sagesse des grands penseurs de l'antiquité qui, malgré les mœurs barbares de leur temps, se considéraient salis par l'homicide?

Pour moi, revenant de la guerre, tout fumant de meurtre, je serais criminel de toucher les dieux avant d'avoir lavé cette souillure dans l'eau pure,

disait le génial Virgile.

Toutes les religions, d'ailleurs, ne se sont pas laissé inféoder à l'esprit guerrier. Dans le Manava-dharna-çastra, code des lois de Manou, qui, d'après la tradition orientale, remontent à Brahma, première personne de la trinité védique, lequel l'aurait dicté à son fils, trente millions d'années avant notre ère, on trouve ce sage conseil:

Comme on ne prévoit jamais pour laquelle des deux armées sera la victoire dans la bataille, le roi, autant que possible, doit éviter d'en venir aux mains. (VII-199.)

Moins loin de nous, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, Zoroastre, après avoir triomphé des démons et reçu du grand dieu Ahura-Mazda la mission de répandre l'Avesta, a dit, dans une de ses maximes: « Le meurtre est toujours un péché. » Cet aphorisme, qui ne laisse aucune place à ses interprétations fantaisistes, est bien dans l'esprit de la religion qui avait résumé toute sa morale dans cette formule lapidaire: « Bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions. »

Cinq cents ans avant l'ère chrétienne, Confucius, sacrifiant son éminente situation d'homme d'Etat à son grand amour de l'humanité, dota l'Orient d'une morale basée, non plus sur les fragiles assises de la foi, mais sur les solides fondements de la raison, doctrine essen-

tiellement pacifique qui fit des millions d'adeptes enthousiastes. Ecoutons Lao-Tseu:

Ce qui naît de la violence ne dure pas, car ce qui combat la raison est court comme un matin.

Meng-Tseu a ajouté:

Ceux qui placent toute leur vertu à faire la guerre devraient être rétribués de la peine la plus grave.

On lit, en outre, dans les Suttas bouddhistes:

Bouddha vit rapprochant ceux qui sont divisés; il est le pacificateur, amant de la paix.

Aussi, tandis que le monde chrétien s'épuisait dans d'incessantes luttes armées, l'Orient, dit païen, ménageait ses forces qui pourraient, aujourd'hui, peser lourdement sur les destinées de l'Europe exsangue.

Voici comment Rabindranath Tagore, le célèbre poète oriental contemporain, a envisagé la question:

L'Europe a un tel sentiment de sa puissance, qu'elle ne pense pas que cette puissance puisse jamais lui faire défaut. La dernière guerre doit être un avertissement pour elle. Si elle veut se régénérer, elle doit faire retour vers son âme et son Dieu, et accomplir sa mission en portant sur tous les continents de la terre son idéal: mais non plus en le sacrifiant à ses appétits de richesse et de domination.

Au cours d'une savante étude sur la situation européenne, l'ex-président de la République chinoise, M. Su-She-Tchang, rappelait, en 1915, les vieux proverbes chinois: « Du bon fer on ne doit pas fabriquer une épée. — On perd un brave homme en faisant un militaire. » Et l'éminent homme d'Etat, après avoir comparé l'épuisement de l'Europe guerrière à la vitalité de la Chine pacifique, se demandait si, au lieu de s'obstiner dans les errements du mysticisme guerrier, « on ne devrait pas revenir aux doux enseignements de l'Asie, pour soulager l'Europe de ses maux ».

Dans une interview reproduite par nos grands jour-

naux, un ministre de Chine à Paris, M. Chich-Lo-Fong-Lu, a dit:

Nous sommes par nature un peuple pacifique. Mais déjà la civilisation moderne nous convertit en une nation guerrière... C'est le contraire que voulait Confucius... Je ne suis pas sûr que l'Occident n'aura pas à le regretter.

Le plus clair résultat, en effet, de notre « mission spirituelle » en Orient a été d'y accumuler de profonds ressentiments, tandis que, d'autre part, nous y développions les moyens matériels de sanglantes revanches. Nous nous sommes ainsi exposés à voir, un jour, les formations militaires érigées par nos soins retourner contre nous les armes que nous leur avons appris à manier et à fabriquer. Imaginons ce que serait une « croisade » des Jaunes, faisant déferler sur les « damnés d'Occident », comme ils nous appellent, la jeunesse armée d'une population de 500 millions d'êtres humains, constituant aujourd'hui la plus grande force latente qui soit au monde!

Devant de telles perspectives, après des siècles d'exterminations interhumaines, au nom de dieux rivaux, puis au nom d'un Dieu commun à tous les hommes, la collaboration des prêtres et des guerriers apparaît comme la plus monstrueuse des aberrations. Suffira-t-il de substituer un idéal terrestre aux conceptions religieuses pour avoir la paix? C'est le secret de l'avenir.

R. FROGER-DOUDEMENT.

LA GRAND'NEF DU MONDE

I

L'ARRIVÉE

Depuis qu'ils étaient sortis de l'ombre des bois, les deux cavaliers avaient la sensation d'avancer sous un dais, tant le ciel pesait le long des champs.

Point de ruisseaux, de mares ni de fontaines. Une plaine, puis une autre, puis une autre encore; et toujours celle-ci prolongeant celle-là ou la recommençant. D'immenses nappes de blé dont aucun souffle n'agitait les épis presque jaunes.

Dès la pointe du jour, ils avaient quitté Orléans pour suivre le grand chemin de la Beauce, en direction de Chartres, devançant dix douzaines de pèlerins environ, avec leurs bagages, qui voyageaient groupés, crainte de malencontres, et il devait être une heure après sexte.

Un calme impressionnant s'étalait sur la campagne, de place en place mouchetée de taches terreuses par les toits de chaume de quelques huttes, mais où l'on ne distinguait forme humaine, si loin que s'étendît le regard.

Hanz d'Ingelheim pointa la main vers la gauche, et Karl, s'étant dressé sur ses étriers, aperçut au bord d'une carrière, près d'un assez gros bourg, une agglomération si vaste qu'elle avait l'apparence d'un camp.

— Berchères? demanda-t-il simplement.

Hanz inclina la tête. A peine l'eut-il relevée qu'il la tourna à droite : dans le lointain se profilait la silhouette massive d'un donjon.

— Sours! dit-il d'une voix dans laquelle vibrait un enthousiasme contenu.

Il avait retiré son casque, mais le capuchon du haubert encadrait de mailles son visage, boucané par le hâle, où la sueur perlait.

Dans le filet d'acier qui lui descendait jusqu'aux sourcils et l'engainait jusqu'au menton, on voyait seulement ses yeux sombres, qu'une lueur venait d'éclairer, son long nez, ses pommettes osseuses et sa bouche aux lèvres droites, largement fendue, sans moustaches, mais étoilée d'une cicatrice en son milieu.

Il était de haute stature, et portait une tunique de lin sur laquelle la croix de drap rouge des Croisés était cousue.

— Nous serons bientôt à Chartres, s'il plaît à Dieu, reprit Karl.

Hanz, de nouveau, opina.

Une route charretière, tracée à travers champs, reliait Berchères à la voie où chevauchaient Hanz et Karl, et ils observèrent bientôt qu'une animation insolite y régnait. Sur les flancs d'un attelage de huit chevaux, traînant un fardier, une foule gesticulante marchait, au-dessus de laquelle, comme une voile invisible, s'enflait une clameur. Mais brusquement le vent s'éleva. Des ouvertures bleues déchirèrent le ciel, par où les rayons du soleil se mirent à inonder la campagne. L'atmosphère étant devenue transparente, Hanz et Karl virent une brume de verdure tendre sa fraîcheur devant eux et, au delà, se dresser une imposante masse de pierres qu'un long cône dominait d'un élan hardi.

Les deux hommes se signèrent ensemble. Ce fut Hanz, cependant, qui murmura avec un accent religieux :

— La grand'nef du monde!

A hauteur de Berchères, le mouvement qu'ils avaient observé à distance s'amplifia. En même temps qu'ils reconnaissaient un cantique, dans la rumeur qui était venue battre jusqu'à eux quelques moments plus tôt, une foule dense les enveloppait et dans un remous les absorbait comme, la rivière, le fétu livré à son tourbillon.

Il y avait là, dans une étonnante promiscuité, non seulement des hommes de toutes classes : nobles, bourgeois,

artisans, mainmortables, serfs, mais des femmes et même des enfants. Des moines, recouverts de la suculle et le crucifix au poing, s'évertuaient pour établir une espèce d'ordre parmi la cohue. En vain. Réussissaient-ils à aligner une file, tout de suite une poussée profonde la rompait. La presse était telle, notamment autour d'un triqueballe à flèche, que des gens tombaient qu'on n'empêchait pas toujours d'être écrasés ou piétinés. A l'essieu de ce véhicule, une pierre énorme avait été brelée et se balançait au bout d'une chaîne, entre ses deux roues. Comme elle était tirée durement par quatre haleurs, attachés à son timon, ainsi que des bêtes de somme, on se bousculait pour prendre la place du premier qu'une défaillance contraindrait de s'en aller.

Hanz, qui s'était recoiffé de son casque, afin d'inspirer le respect, poussait un peu son cheval, mais sans parvenir à se frayer passage, et il dut imposer la main à un nouveau-né que sa mère lui tendait, tout en l'adjurant:

— Bénissez-le, beau Sire qui revenez du Saint-Sépulcre! Bénissez-le...

Des monstres, échappés de la Cour des Miracles, s'échelonnaient au revers de la route, offrant dans l'attente d'une obole le spectacle de leurs infirmités répugnantes. Tous, sans discontinuer, reprenaient la première phrase du cantique entonné par les haleurs et par la multitude qui les escortait :

— *Sancta Maria, succure miseris...*

Une vieille, efflanquée, à demi nue dans ses haillons, tournait sur elle-même, en faisant sauter ses seins flasques, la bouche fendue jusqu'aux oreilles par un affreux rictus...

— Echappons à cet enfer! dit Hanz.

Mais le fardier qu'avec Karl il avait vu sortir de Berchères s'engageait sur le chemin de la Beauce dans un tintamarre de cris, de cliquetis de sonnailles et de claquements de fouets. Le pêle-mêle, autour du triqueballe, en fut aggravé. Des marmots piaillèrent. Un homme chauve dont le crâne avait passé du rouge au violet s'abattit sur les genoux, frappé de congestion.

— Miracle! Miracle! hurlait-on plus loin.

C'était un paralytique qui, au passage de la pierre géante, se soulevait sur son brancard et priait, transfiguré.

— Par ici! s'écria Karl.

Il venait de découvrir un sentier, au milieu des blés, et comme Hanz éperonnait sa bête pour qu'elle gravît le talus, il s'élança derrière lui.

Aux abords des faubourgs où étaient les demeures des paysans, des baraques avaient été dressées parmi lesquelles une population disparate grouillait : pèlerins accourus de toutes les parties du royaume de France, et de l'autre côté des Alpes, des Pyrénées, du Rhin, de la mer, pour accomplir un vœu ou dans l'espoir d'une guérison...

Sur le seuil d'un réduit formé de branchages, une goitreuse, qui semblait avoir deux mamelles superposées, allaitait en égrenant son rosaire, et un idiot bavait devant elle. A quelques pas, un groupe discutait dans un jargon nasillard. Des hommes basanés, velus comme des ours, lapaient goulûment une bouillie dans la même écuelle. D'autres, en qui Hanz reconnut des Allemands, assis en cercle autour d'un clerc tonsuré, s'abreuvaient des paroles qu'il distillait avec une lenteur sentencieuse. Cinq ou six commères ânonnaient ensemble leurs patenôtres. Des mendiants rôdaient, l'allure louche. Et tout ce monde marinait dans une puanteur de graillon, de peau sale et d'immondices.

A la porte Saint-Michel, à l'entrée de l'artère qui traverse en sinuant la ville, du sud au nord, on se heurtait encore à un grand concours de populace. Pourtant, l'affluence, ici, s'organisait. Des gens d'armes maintenaient les badauds rangés des deux côtés de la rue comme pour assister au défilé d'un cortège, et Hans et son compagnon trouvèrent la voie libre devant eux.

Rue des Changeurs, dont on entendait sonner les marteaux sur les tables, Hanz avisa un homme qui, debout, les jambes écartées, le toisait avec impudence. Le gaillard, qui était vêtu à la façon des bateleurs d'un surcot

jaune aux dentelures ornées chacune d'un grelot, comme la pointe de son capuce, portait un singe sur l'épaule. Dans son mince visage, ses yeux exprimaient si ostensiblement la moquerie que le premier mouvement de Hanz fut de le bâtonner. Mais il se rappela qu'on était samedi, en pleine trêve de Dieu, donc; à la veille de la Pentecôte, en outre.

— La porte Saint-Jean, drôle? demanda-t-il en se dominant.

L'autre répondit, avec un sourire équivoque :

— Allez toujours droit devant vous, seigneur chevalier, jusqu'au cloître Notre-Dame. Là, prenez à main droite la rue des Vasseleurs. La maison du Temple est la dernière avant les remparts...

Hanz tressaillit. Comment cet homme avait-il deviné que c'était chez les soldats du Christ qu'il se rendait? Le hasard, sans doute. Une déduction, plutôt, tirée de son insigne de Croisé... Il se secoua. Mais un malaise était en lui, comme le trait qu'on n'arrache de la plaie qu'en la déchirant.

...Lorsque Hanz aborda de flanc la cathédrale, le choc qu'il éprouva le fit si brutalement tirer sur les rênes que son cheval faillit se cabrer.

Elle l'appelait à elle d'un geste simple. Comme une mère protège un enfant, elle le pressait contre la partie massive de son clocher, puis l'élevait vers le ciel, en le violentant presque, d'abord; avec douceur, ensuite. Et c'était une ascension oblique, sans vertige, où la piété devenait extase.

— Nous pataugions tout à l'heure en plein fumier, s'écria-t-il. Voici la fleur!

Les longues et rigides figures du portail, engainées dans la pierre par le dogme, l'émouvaient de traduire, jusque dans les plis calmes de leurs vêtements, la sérénité d'une consciente aceptation. Une musique silencieuse émanait d'elles, inépuisable comme la respiration de l'océan. Elle couvrait, de son apaisante majesté, le tumulte des ouvriers perchés sur les échafaudages, le grincement des treuils, le claquement des cordes des bigues

et le raclement des truelles; car une fourmilière innombrable s'affairait entre les prévôtés du cloître et les flancs inachevés de l'édifice. Au-dessus des trois hautes fenêtres de sa façade, prolongeant chacune l'étroitesse de ses baies, jusqu'à l'émacier, une rose immense, encore sans vitraux, béait, qui laissait voir la croisée d'ogives de sa nef.

Hanz s'arracha à la torpeur où sa méditation l'avait fait glisser.

— Allons là-bas! dit-il avec effort.

Un mur, crénelé à son faîte, lui révéla bientôt qu'il était à destination. Contre ce mur, une tour carrée saillait, fendue de trois archères, et s'ouvrait par une porte voûtée, au seuil de laquelle un trio de moines distribuait des boules de pain à des gueux. C'étaient des Frères chapelains de l'Ordre qui faisaient aux pauvres de la cité l'aumône du « pain du Saint-Esprit », comme il se doit après matines, laudes et vêpres, durant les trois jours qui précèdent et les trois jours qui suivent la Pentecôte.

Ayant rendu à Hanz et à Karl leur salut, ils les prièrent d'entrer, tandis qu'ils poursuivaient leur charitable besogne, et les deux cavaliers se trouvèrent dans une cour. Un bâtiment d'aspect sévère en occupait le fond, dont le porche s'élevait au-dessus du sol par trois marches. Deux écuyers en descendirent, qui vinrent aussitôt à la rencontre des arrivants et s'inclinèrent ensemble devant eux, la main sur le cœur.

Hanz avait prévu cet accueil. Partout, à chacune des demeures de la milice, où, depuis Hyères, il s'était présenté — à Avignon, à Valence, à Lyon, à Nevers, à Orléans — le même cérémonial avait présidé à sa réception. Chaque fois on lui avait souhaité la bienvenue avant même qu'il montrât sa lettre de créance, comme si l'on eût été averti de son arrivée.

Il mit pied à terre, et l'un des deux écuyers, que suivit Karl, s'étant éloigné avec les chevaux, il fut introduit par l'autre dans une pièce qui lui parut immense.

Un homme l'y attendait, vêtu d'une tunique blanche

serrée à la taille par une cordelière et portant sur la poitrine la croix à deux croisillons inégaux des grands dignitaires de l'Ordre.

— Sire Hanz d'Ingelheim, dit-il avec une courtoise emphase, recevez le salut du serviteur indigne à qui les chevaliers du Temple de Salomon ont remis la garde de cette maison dépendante de la Commanderie de Sours : Le Commandeur Robert de Montuel.

Hanz fléchit le genou; mais son hôte le releva aussitôt et lui donna l'accolade.

— Les Messagers du Grand Maître nous avaient prévenus de votre visite, reprit-il; ceux-là mêmes qui furent vos compagnons à bord de votre galère et qui ont débarqué avec vous. Mais (il sourit) ils vous ont devancé, vous le voyez. Vous les retrouverez à souper dans l'instant si, comme je me plais à l'espérer, vous voulez bien me faire l'honneur d'être notre commensal. Vous excuserez notre frugalité; mais vous n'êtes pas tenu de vous conformer à notre règle, et vous devez avoir besoin de réparer les fatigues de votre voyage...

— Sire Commandeur, répondit Hanz d'Ingelheim, votre parfaite information m'évite de me présenter. Souffrez, toutefois, que je vous donne la lettre, signée de sa main et portant son scel, que le Tout-Puissant Seigneur Guillaume de Chartres m'a remise à votre intention. Pour votre repas, j'entends le partager comme il est, avec la simplicité de cœur d'un chrétien, dont la suprême aspiration est de devenir bientôt votre frère — je le jure sur mon épée et mes éperons.

II

GILLES LE BIEN DISANT

Au carrefour de Raime, au point de rencontre des rues du Haume, de la Queue-du-Regnard et de la Sellerie, s'élevait l'auberge de Maître Simon Goulet, à l'enseigne de « La Chainze (la chemise) de Notre-Dame ».

Sans doute, l'image choisie par Maître Simon Goulet exerçait-elle de l'attrait sur les voyageurs et sur les pèle-

rins en particulier, qui, depuis la réédification de la cathédrale incendiée seize ans plus tôt, l'an mil cent quatre-vingt quatorzième de la Trabéation, affluaient dans l'ancienne cité des Carnutes, car il n'était pas de tavernier dont la maison fût plus achalandée que la sienne. Si la coutume ne lui accordait l'autorisation d'y loger que les gens de passage, les marchands et les bourgeois étaient nombreux qui y venaient manger ou boire avant et après la vente des bois, des tonneaux, des haches, des pots, des étoffes, des gants; et elle ne désemplissait pas les jours de foires patronales.

Cet après-midi-là, comme c'était veille de fête, une abondante clientèle était venue s'approvisionner aux éventaires, et Maître Goulet, sa femme Bernarde, son fils Perrot et ses deux valets avaient été fort affairés. Maître Goulet s'était aussi versé maintes rasades, car de se démener altère, surtout qu'il était obèse et que la chaleur l'incommodait... A dire vrai, son goût pour le vin blanc qu'on fabrique avec les raisins des clos du Val d'Eure le portait à l'ivrognerie et le tenait en état presque permanent de péché, quoiqu'il fût très pieux.

Son bonheur eût été de s'atteler à l'un des fardiers qui charroient les matériaux de Berchères au pied de la cathédrale. Mais, faute d'observer — comme l'exigeait de lui son confesseur — une semaine entière d'abstinence, il n'avait jamais pu faire partie d'une équipe de haleurs.

La larme à l'œil, il venait d'en exprimer pour la dixième fois son chagrin à Maître Robert du Coin du Mur, chanoine de Saint-Maurice, auquel il était apparenté, et qui l'était venu saluer en passant, quand Gilles « le bien-disant », le bateleur, entra, son singe sur l'épaule.

— Je prie Dieu pour vous, Maître Simon Goulet. Je le prie avec ferveur, déclara le religieux. Mais je ne pourrai rien tant que le désir de vous amender ne sera que dans votre pensée, qui tourne au vent au lieu d'être dans votre cœur, où il se fixerait...

— C'est aussi, prononça Gilles, l'index doctement

dressé, c'est aussi que durant la défécation qui s'opère en nous après boire, les vapeurs subtiles du vin ravissent la pensée, tandis que leur résidu barbouille le cœur...

La malice s'accentuait, dont l'expression s'était répandue sur son visage alors qu'il narguait Hanz, rue des Changeurs; et comme le chanoine ouvrait la bouche pour répondre, il reprit avec volubilité:

— Les Anciens, qui en savaient plus que nous puisqu'ils sont venus au monde avant nous, prétendaient que les vignes arrosées de leur vin deviennent arides. Tel est l'effet de nos bonnes intentions sur les vertus dont elles procèdent. Celui qui se promet sans cesse de faire le bien tarit en lui la source de l'action. Comme l'a dit Aristote dans sa *Métaphysique*...

— Silence! s'écria le chanoine en se signant sur les lèvres. Cette métaphysique est si infectée de doctrines pernicieuses que je m'étonne que l'Eglise n'en ait pas encore interdit l'étude. Mais cela ne saurait tarder.

— Amen! fit Goulet en esquissant à son tour, d'un pouce qui tremblait, le signe de la croix.

— Tu as entendu? demanda Gilles à son singe. Cher enfant d'une race qui a perdu son âme...

Des ricanements soulignèrent cette insolence. Ils partaient d'une table le long de laquelle ,assis sur un banc, une demi-douzaine de mareyeurs normands bâfraient du flan, la spécialité de Chartres, en l'arrosant de cidre.

Une autre table, plus petite, près de la cheminée à landiers où le fils de Maître Goulet tournait la broche, au-dessus d'un grand feu de bois, était occupée par un moine, un cirier et un marchand de pots d'étain, en état d'ébriété.

— Mon Père et messieurs, dit Gilles en les saluant, permettez-moi de prendre place à côté de vous au bas bout de cette table. Vous n'avez pas à craindre l'importunité de mon compagnon : il saura se faire un tapis très convenable de cette jonchée.

Comme s'il avait compris les propos de son maître, le singe s'était mis en devoir d'assembler en tas un peu de la paille et des roseaux secs dont l'argile battue de la

salle était semée, et en un rien de temps il s'en était fabriqué une sorte de nid.

— L'art de cultiver la vigne a été enseigné à nos pères par Saturne, au dire des Anciens, que je m'excuse encore de citer, professa Gilles quand il se fut assis. Mais, poursuivit-il, près des ceps qui ont donné le vin dont ce saint homme s'est abreuvé (il se tourna vers le moine en train, semblait-il, de somnoler), une mandragore a dû être plantée... La racine de cette plante, d'apparence humaine, communique au jus du raisin un pouvoir d'assoupissement.

— *Quantum doctrinæ!* bredouilla le moine, montrant dans une figure aux joues mangées par le poil, de gros yeux dont l'ivresse avait — au lieu de l'éteindre — enflammé le regard, et qui devenaient plus ardents encore quand ils se fixaient sur les formes rondes du jeune Perrot.

— Toute science est vaine qui ne nous donne pas le pouvoir de satisfaire nos désirs! s'écria Gilles. Ceux-là surtout que la peur du scandale nous oblige à tenir secrets...

Le moine rougit, et pour se donner contenance, mordit dans un oignon cru. Gilles posa la main sur celle du religieux.

— Mon Père, dit-il, prenez garde à cet aliment rustique que vous mangez en croyant plaire à Dieu... L'oignon — Esculape l'atteste — et celui-ci surtout, qui est plat et blanc et nous vient des pays transalpins, accroît la semence virile...

Des rires de nouveau fusèrent.

— Maître Goulet, dit le bateleur, heureux de son succès, versez-moi de la borgerase. C'est un breuvage melliflu, sans danger par conséquent, mais auquel une pointe d'aromate donne du piquant, comme l'ironie au langage le plus honnête.

Pendant qu'il parlait, une femme était entrée portant un nouveau-né.

— Dame Bernarde! dit-elle à l'épouse de Maître Goulet, qui l'avait vue ouvrir la porte et marchait à sa ren-

contre, dame Bernarde, mon enfant est guéri! Il a repris le sein et il dort à présent. Voyez!

— Notre Dame! C'est vrai... Et il est aussi rose qu'un angelot!

— Un bon chevalier croisé lui a touché du doigt le front sur la route de Berchères. J'ai tout de suite compris à le voir, tant il avait fière mine, qu'il accomplirait le miracle, et je lui ai présenté mon petit.

— Bénédiction sur le vaillant! s'écria un des mareyeurs en levant son gobelet.

— Le vaillant... grommela Gilles. De ceux-là qui se bardent d'acier, mais interdisent aux vilains de les imiter, avant de pouvoir férir sans risquer qu'on leur rende leurs coups!

— L'impie! Il nous insulte, dit d'une voix menaçante le marchand de pots d'étain.

Le cirier, aussitôt, renchérit :

— Un jongleur qui, au lieu d'aller de ville en ville comme ses pareils faire ses tours et chanter ses chansons, s'est établi dans notre bonne cité, Dieu sait pourquoi!...

Gilles sentit qu'il était urgent, pour lui, d'effacer la mauvaise impression qu'il avait produite.

— Hé! bonnes gens, dit-il doucereusement, j'ai parlé de vilains, non de vous... Et si je me suis fixé dans votre illustre ville, c'est qu'elle est devenue, depuis la reconstruction de Notre-Dame, le rendez-vous de la Chrétienté. Qui y demeure voit venir à lui la fleur des peuples. Plus besoin de courir le monde pour gagner sa vie. Et je ne compte pas pour rien le plaisir de coudoyer les bourgeois les plus respectables et les plus accorts...

— Par saint Lubin mon patron, cela est bien dit le « Bien-disant »! approuva Maître Goulet, qui, pas plus que ses clients, n'avait discerné la malice dont les derniers mots du bateleur étaient empreints.

— Ah! voilà dame Ameline! s'exclama-t-il, comme une jeune femme franchissait le seuil de son auberge.

— Alors, Jehan Boutefoy n'est pas loin! remarqua ai-

grement Perrot en cessant de tourner la broche pour courir vers l'arrivante.

— Le porcelet, malheureux! le porcelet que tu vas laisser brûler! cria le moine aussi haut qu'il put, de façon à être entendu de Maître Goulet.

Indifférente à l'émoi qu'elle suscitait, Ameline répondit à peine au salut du tavernier. Elle écarta du geste Perrot, qui reprit d'un air boudeur sa place au coin de l'âtre, et alla s'asseoir sur un escabeau, devant la fenêtre, où la lumière se salissait en traversant le papier huilé des châssis.

Elle était vêtue avec décence, d'un surcot ouvert sur une gorgerette qui voilait sa poitrine; et sous le bonnet, ses cheveux blonds relevés en nattes contre les tempes encadraient un visage fin dont la gravité imposait.

— Que vient faire ici celle-là? demanda grossièrement au cirier le marchand de pots d'étain.

— S'approvisionner, comme tous les samedis, de viande rôtie, bœuf, mouton ou porc, pour son fils, lequel en est friand, répondit le moine qui avait entendu.

— Et quelle elle est?

— Je l'ai crue longtemps une familière des Augustines, ou des Filles de Dieu, comme vous dites. Mais point. Elle habite seulement à un jet de pierre du couvent des saintes femmes, rue des Corroyeurs. On raconte qu'elle a du bien.

— Mariée? Veuve? J'aimerais mieux veuve, s'esclaffa le marchand de pots d'étain.

— Veuve, en effet, je crois... On ne sait au juste.

— On l'a surnommée « La Mignote », dit Gilles, à cause de sa taille qui est menue, comme vous pouvez voir. Quant au nom de défunt son mari, on l'ignore.

» Sire Perrot, reprit-il en s'adressant au fils de Maître Goulet, vous avez été bon prophète. Voilà Jehan Boutefoy, le verrier ! »

Jehan était entré sans bruit, et tout de suite son regard s'était posé doucement sur Ameline.

Il n'y avait pas l'ombre de concupiscence dans ce regard; l'expression seulement d'un intérêt qu'aucune ten-

dresse même ne troublait, et comme le pur rayonnement de la charité.

— Je vous salue tous avec joie, dit-il. La journée a été bonne pour Notre-Dame, ou plutôt Notre-Dame a été bonne pour nous, pauvres pécheurs... Elle a manifesté sa grâce à trois reprises : une première fois en rendant l'usage de ses membres à un paralytique, une deuxième fois en guérissant un enfant dans les bras de sa mère...

— Cette mère, la voilà! s'écria la femme, qui serrait son nourrisson contre sa poitrine.

La « Mignote » leva la tête, et un tremblement agita ses lèvres, tandis qu'une attention passionnée, en élargissant ses prunelles, faisait paraître noirs ses yeux bleus.

— Vous entendez, dame Ameline? demanda Jehan Boutefoy.

Mais Gilles, aussitôt, s'écria :

— Et le troisième miracle, sire verrier? Nous sommes impatients de le connaître...

— Il s'est produit au bénéfice d'un muet, lequel a recouvré la parole au passage d'une maîtresse pierre...

— Un muet? Ne s'agirait-il pas, par hasard, de ce gueux qui gîte en la cour de la Truanderie et qu'on appelle le Mautourné?...

— Le Mautourné, peut-être... Il m'a semblé ouïr ce nom...

Gilles éclata de rire :

— Ah! Ah! Elle est bien bonne! Ignorez-vous que le coquin n'est qu'un simulateur, et qu'il est tantôt muet comme une carpe et tantôt bavard comme une pie? C'est la quatrième fois, à ma connaissance, qu'après avoir tenu la bouche close pendant des semaines, il l'a tout à coup rouverte pour crier comme un cochon qu'on égorge! Il se trouve toujours des étrangers pour se laisser prendre à sa comédie et lui jeter quelque monnaie... Mais, qu'il vous ait dupé vous, sire verrier, qui êtes Chartrain de naissance, cela passe l'imagination!

Ameline haussa les épaules et, pour témoigner que dès lors la conversation cessait de l'intéresser, elle se leva et demanda à Maître Goulet si le porc serait bientôt cuit

— Il est mal, dit Boutefoy, dont le visage s'était assombri, de feindre de recevoir la bénédiction du ciel pour attirer sur soi la pitié. Mais cet homme est pauvre. Il ne croit pas offenser la Vierge en agissant comme il le fait. Je l'irai voir et lui expliquerai que ce ne sont pas seulement les pèlerins qu'il fraude, mais ses propres frères de misère...

— Il pèche contre l'Esprit et fournit des armes aux mécréants, gronda le chanoine à l'intention du « Bien-disant ». Son misérable subterfuge ne saurait, cependant, faire douter les hommes de bonne foi de l'authenticité des miracles qui se sont produits presque chaque jour, depuis la renaissance de notre Très Sainte Cathédrale. Et moi qui vous parle, j'ai vu non seulement (je l'atteste devant Dieu!) des muets parler, des sourds entendre, des aveugles voir, des impotents courir; mais un mort, oui, et qui puait déjà, ressusciter!

Gilles n'attendit pas la fin de cette véhémente tirade. Comme le tavernier ôtait le rôti de la broche, il s'en fut, en sifflotant, son singe à l'épaule, comme il était entré.

Il s'achemina lentement jusqu'au château des comtes de Chartres, qu'il contourna, puis, s'étant embusqué à l'angle de la rue Croix-aux-Ecuyers, il attendit.

— Dame Ameline, dit-il quand celle qu'il guettait se trouva à sa portée, j'ai du nouveau à vous apprendre.

— Encore vous!

— Chut! Ne vous méprenez pas sur mes intentions... Je n'ai d'autre objet que de vous plaire...

— Nul ne le peut!

— ...en vous servant, bien entendu...

— Comment?

— Je viens de vous le dire : j'ai du nouveau à vous apprendre...

Ameline s'arrêta pour le regarder, et ne douta pas qu'il ne dît vrai. Alors, son cœur se serra si fort qu'elle y porta la main en pâlissant.

Gilles, qui avait eu maintes preuves de l'excessive sensibilité de la jeune femme, se repaissait de son émotion, dont la violence l'empêchait de proférer le moindre

mot. Et rien n'était plus pathétique que l'interrogation muette de ses yeux...

Mais, sur un signe invisible, la *Marie* et le second bourdon de Notre-Dame se mirent à sonner tout à coup, éveillant dès la première note de leur octave les vibrations plus grêles des cloches de Saint-Pierre, de Saint-Martin, de Sainte-Foy, de Saint-Aignan, de Saint-André, de Saint-Père, de Saint-Hilaire, de Saint-Michel, de Saint-Maurice, des Augustines et des chapelles; enfin, des abbayes et des hôpitaux hors les murs. En un instant, toute la ville fut coiffée d'une profonde voûte de cristal dont la sonorité rendit le bleu du ciel plus limpide. Il semblait que des milliers d'ailes captives voletaient dans tous les sens à travers elle, et que c'étaient leurs plumes qui chantaient en tombant.

— Dame Ameline, dit Gilles en baissant la voix, je crois bien que j'ai vu *notre* homme...

III

DEVANT LE CHAPITRE

Par les vitraux incolores des fenêtres, la lumière entrait à flots, et la salle tout entière en était inondée. Le repas s'achevait sur la récitation des grâces, faite à haute voix par le lecteur. Quarante-huit frères chevaliers s'échelonnaient par couples, de part et d'autre, d'une table ovale dont Robert de Montuel occupait le milieu, le dos à la chaire, Hanz ayant eu l'honneur d'être invité à s'asseoir vis-à-vis de lui, à cette place qui demeure d'ordinaire inoccupée.

Trois plats de légumes avaient été servis, et une hémine de vin versée aux convives, sans qu'aucun d'eux eût prononcé un mot.

Tous avaient écouté attentivement la lecture qui leur avait été faite en français, dans la Bible, avec des pauses entre chaque verset, du chapitre des Actes des Saints Apôtres où il est parlé de la descente du Saint-Esprit, de la prédiction de saint Pierre et de la conversion de

trois mille âmes; enfin, de l'union et de la piété des premiers chrétiens.

Murs, vêtements, nappe qui pendait jusqu'au dallage, tout était blanc, ici, et procurait une impression de pureté, en accord avec la vigueur et le calme des hommes, crânes tondus et visages encadrés par une courte barbe, le Commandeur seul la portant longue.

— Ceux-là, avait pensé Hanz, s'ils contemplent la vérité, ce ne saurait être à travers le voile attristant de l'expérience...

Et deux phrases qu'il venait d'entendre remontèrent à sa mémoire : « Pierre, se présentant avec les onze, éleva la voix... Il n'est encore que la troisième heure du jour... »

Ses yeux rencontrèrent ceux de Robert de Montuel, qui lui souriait.

— Sire Hanz d'Ingelheim, dit le Commandeur, il dépend de vous que nous passions, à présent, dans la salle du Chapitre. Notre Grand Maître, par la lettre que vous m'avez remise, nous informe de votre intention d'entrer dans notre Ordre. Toutefois, ses instructions à l'égard de votre investiture sont précises. Celle-ci ne saurait vous être donnée qu'au terme d'une probation, différente du noviciat que notre règle impose aux postulants.

» Je dois ajouter, continua-t-il, que cette probation, c'est vous qui avez demandé de la subir... »

Hanz s'inclina.

— Il convient donc que nous désignions celui d'entre nous à qui sera confiée la tâche de vous guider dans la voie que vous désirez suivre. Cette élection aura lieu tout à l'heure, s'il vous plaît; car nous n'y saurions procéder que vous ne nous ayez fait savoir, d'abord, qui vous êtes. Mais l'Ecclésiaste l'a dit : « Il est un temps de se taire et il est un temps de parler », et vous ne vous confierez à nous, aujourd'hui même, que si vous le jugez convenable.

— Je suis à vos ordres, dit Hanz d'une voix forte.

...Ronde et creusée à droite et à gauche de deux retraits voûtés en cul-de-four, était la pièce où il fut in-

troduit derrière Robert de Montuel et le chapelain qui avait lu la Bible, mais devant les chevaliers, lesquels s'effacèrent pour lui livrer passage.

Ceux-ci prirent place sur deux rangées de bancs disposés en demi-cercle, et séparés, en haut, par un siège où s'assit le Commandeur; en bas, par un autre siège qu'occupa le chapelain. Une place, au centre, fut assignée à Hanz, face à Robert de Montuel.

— Frères, recueillons-nous, dit le chapelain.

Et, s'étant signé, il récita le *Veni, Sancte Spiritus*.

Quand il eut terminé :

— Sire Hanz d'Ingelheim, nous vous écoutons, déclara le Commandeur, et nous faisons, au préalable, le serment sur la Croix de Notre Sauveur d'ensevelir sous la pierre du secret, puis sous celle plus épaisse de l'oubli, ce que vous nous confierez, — quoi qu'il soit!

Toutes les mains se tendirent d'un même geste.

Malgré son audace, Hanz avait pâli, et ses regards qui avaient perdu leur assurance errèrent un instant autour de lui. Dans leur détresse ils se raccrochèrent à ceux d'un des plus âgés parmi les chevaliers, et dont la physionomie avait tout de suite attiré son attention au réfectoire. C'était un homme aux cheveux grisonnant aux tempes, qui pouvait compter de quarante à quarante-cinq ans. Ses yeux s'ouvraient largement sous un front d'une majestueuse ampleur, et sa bouche reproduisait le dessin d'un arc grec détendu.

Hanz crut remarquer qu'il l'encourageait d'un signe imperceptible. Sa volonté s'affermit. Il se leva :

— Je suis, dit-il, le dernier rejeton d'une famille originairement apparentée, peut-être, au dernier grand empereur d'Occident, Charles étant né à Ingelheim même, berceau de mes ancêtres... Mais l'indomptable violence de mon père m'a fait avoir, à seize ans, le métier des armes en exécration. Je renonçai à ma baronnie en faveur de mon frère puîné, et j'entrai dans la *Communitas Scholarium Parisiensum*, où j'étudiai pour être clerc.

» Un jour de l'an 1200, un écolier allemand de mes amis envoya son domestique dans un cabaret, pour ache-

ter du vin. Ce domestique fut maltraité — je ne sais à cause de quoi — et nos nationaux, pour le venger, rossèrent si durement le tavernier qu'ils le laissèrent à demi mort dans sa boutique. Les bourgeois, sous la conduite d'un prévôt nommé Thomas, ayant assailli en armes la demeure de mon ami, une rixe sanglante s'ensuivit. Six Allemands, dont mon ami, furent tués. Mais pour moi, furieux d'avoir été grièvement blessé à la lèvre, je décervelai un bourgeois et en estropiai un autre... L'affaire s'arrangea à notre honneur et avantage, puisque le roi Philippe fit jeter en prison le prévôt et la plupart de ses acolytes, commanda d'abattre leur maison, d'arracher leurs vignes et de déraciner leurs arbres fruitiers et rendit une ordonnance éminemment protectrice pour les écoles.

» Je n'en avais pas moins, du fait de la turbulence de mon sang, le meurtre d'un chrétien sur la conscience. Je vivais, de surcroît, en concubinage avec une toute jeune fille du service de ma mère, que mon père avait violée pucelle et engrossée, un soir d'orgie... La malheureuse avait fui le château d'Ingelheim et l'homme que mon père avait contraint de l'épouser, afin de légitimer son bâtard... Elle était venue chercher un appui auprès de moi qui avais joué, enfant, avec elle. Mais je me persuadai qu'ayant fait de sa chair mes délices, j'avais continué l'œuvre détestable de mon père. Comme il venait de mourir avec mon cadet dans une embuscade qu'un parti de Guelfes lui avait tendue, je vendis les domaines dont j'étais désormais seul propriétaire...

» J'avais d'abord songé à me rendre en pèlerinage à Chartres; mais je jugeai trop bénigne la pénitence, et, ayant assuré de quoi vivre pour le restant de leurs jours à ma concubine et à son fils, je partis sous la bure, armé seulement du bourdon de voyage, pour la Palestine.

» Les voies de la Providence sont impénétrables : l'accès des Lieux Saints me fut interdit, et je me rembarquai bientôt dans un port musulman de Syrie.

» Comme je voguais vers la France avec d'autres pèlerins, aussi tristes et déçus que moi, notre galère croisa,

à hauteur du cap Malée, la flotte du comte de Flandre Baudoin et du doge Dandolo. L'enthousiasme me saisit, tant ses trois cents voiles couraient sur la mer en belle ordonnance. Je me glissai le long d'un cordage en m'écriant : « Rendez-moi ce qui reste en la nef de mon bien, car je veux aller avec ceux-là qui semblent devoir reconquérir Jérusalem! » Et je passai dans la chaloupe envoyée pour reconnaître notre navire. J'étais avec ces vaillants qui, partis pour atterrir en Egypte, sous l'impulsion de Foulques de Neuilly, s'emparèrent de Constantinople, et Dieu voulut qu'au cours de l'assaut donné à la cité impériale je me saisisse d'une épée pour en occire deux soldats grecs sur le point de tuer un moine cistercien... Je fus fait sur place chevalier. Convaincu de me soumettre à mon destin, en agissant ainsi, je demeurai avec l'empereur Baudouin. Je l'assistai dans sa lutte contre le roi Boniface et je participai à la prise de Thessalonique. Avec Henri de Flandre, j'ai été de l'expédition contre les villes d'Asie; j'ai guerroyé sous sa bannière, et j'ai été de ceux qui ont forcé Johannits à lever le siège d'Andrinople. Enfin, j'ai contribué à la victoire des Francs sous Philippopolis, en 1208. »

Hanz s'interrompit, quelques murmures flatteurs s'étant élevés à l'énumération de ses exploits.

— Messires, dit-il avec gravité, ce n'est pas pour vous donner bonne opinion de moi que je vous parle de ces choses. Je ne suis jamais allé à la bataille joyeusement et ne tire aucun orgueil d'avoir combattu. La pensée seule qui l'anime confère au courage sa valeur, et il faut servir, comme vous, une cause qui n'est pas celle des hommes, pour pouvoir tuer sans remords. J'ai vu trop de sang répandu pour des ambitions stériles et des intérêts misérables, et il m'a suffi d'assister au sac qui a suivi la prise de l'antique Byzance pour connaître à quels monstrueux excès l'appétit des richesses et celui des plaisirs peuvent entraîner les fils de la femme...

» Mais le bonheur m'était réservé de rencontrer votre Grand Maître à Attalia, cette ville ceinte d'une triple muraille que Baudouin a donnée à l'Ordre, en gratitude d[e]

ses services, et où j'avais été délégué... Je ne lui eus pas plutôt adressé la parole qu'il devina ma détresse, les doutes de mon esprit et les agitations de mon cœur.

« — Pour trouver l'établissement que vous cherchez, me dit-il, vous avez fait inutilement un long détour; car votre place n'est pas ici, mais où vous vouliez aller d'abord : à Chartres. »

» Me voilà donc, Messires; je me remets entre vos mains. »

Robert de Montuel sourit de la brièveté de cette péroraison, qui parut décevoir, d'ailleurs, la majorité des chevaliers.

— Sire Hanz d'Ingelheim, dit-il à leur intention, ce qu'un légitime scrupule vous retient de nous confier de vos rapports avec le Grand Maître, nous le savons par la lettre qu'il nous a écrite, et par ce que nous ont rapporté verbalement Hugues d'Authon, de la glorieuse Maison d'Alluys, et Aubert de Courville, de l'illustre Maison de Vieux-Pont, ici présents. Ils ont été vos compagnons de voyage et peuvent répondre de votre loyauté. Nous les désignons donc, en premiers, pour la composition de ce Collège qui aura à élire votre guide.

Les deux chevaliers qui venaient d'être nommés se levèrent et pénétrèrent silencieusement chacun dans un des retraits ornés d'un crucifix qui s'ouvraient à droite et à gauche de la porte d'entrée.

Quand ils en ressortirent, quelques minutes plus tard, ils s'écrièrent l'un après l'autre, dans l'ordre où ils avaient été appelés :

— Rodulf de Feuillet m'assiste!

— Gauthier d'Amilly m'assiste!

Les deux nouveaux élus firent comme ils avaient fait; puis deux autres, et encore deux autres. L'appel continua jusqu'à ce que le nombre douze eût été atteint, et successivement s'entendirent désigner : Gilbert des Yys, Renaud de Fresnay, Bernard d'Arron, Anselme de Mittainvilliers, Gaufrid du Tremblay, Germond d'Ardelles, Aymar de Voves et Huet de Saint-Prest.

Tous, à tour de rôle, étaient venus se ranger derrière

le chapelain. Obéissant à un signe qu'il fit en se dressant, ils s'alignèrent face à lui, et les chevaliers qui se trouvaient à proximité s'écartèrent afin de laisser un vide entre le Collège et eux.

— Priez et recueillez-vous, frères! dit le chapelain, qui complétait, lui treizième, le Collège électoral.

Dans la position qu'il occupait, Hanz tournait le dos aux électeurs; mais sans doute fallait-il qu'il en fût ainsi. Cela, il le comprenait, devait être conforme à la règle mystérieuse dont avaient procédé tous les actes qui venaient de se dérouler sous ses regards.

Il les leva timidement, et ils croisèrent ceux toujours fixés sur lui de ce chevalier dont il avait reçu tout à l'heure un encouragement. Un sentiment d'attente calme et comme de sereine certitude émanait de son visage. Aussi, quand il entendit le chapelain déclarer : « Le Collège désigne Hervé de Jaudrais ! », ne fut-il point étonné de le voir se dresser et marcher lentement à lui, la main droite tendue. Il lui semblait qu'une chose toute simple venait de s'accomplir, mais si douce et d'une portée si vaste qu'elle calmait son cœur en le comblant.

— Beaux seigneurs frères, dit alors Robert de Montuel avec solennité, l'Esprit-Saint, qui daigne nous éclairer dans nos conseils, vous a miséricordieusement inspirés cette fois encore. Je n'eusse pas fait d'autre choix que le vôtre. Vous l'avez compris : ce dont a besoin celui-ci, qui aspire à se joindre à nous, c'est d'une intelligence qui marche devant lui sur le chemin de la Vérité Eternelle. Vous avez désigné le frère chartier, c'est-à-dire le plus riche de science d'entre les chevaliers de cette maison. Sire Hanz d'Ingelheim, vous mangerez désormais dans la même écuelle et boirez dans la même coupe que votre frère Hervé de Jaudrais. Puissent vos propres lumières — quand vous aurez été adoubé par nous — servir notre œuvre qui est l'œuvre de Dieu, comme elle-même vous aura servi!

» Mais sachez-le, de quelque côté que l'on vienne, il n'y a qu'une porte pour entrer dans le Temple, — et le

:ront le plus orgueilleux doit se courber aussi bas que le plus humble pour la franchir! »

— *Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam!* s'écrièrent avec enthousiasme tous les chevaliers.

Robert de Montuel, s'étant rendu compte que ses paroles avaient apaisé en eux le sourd mécontentement provoqué par la discrétion de Hanz, se tourna vers celui-ci:

— Veuillez à présent me suivre, dit-il, et vous aussi frère Hervé de Jaudrais!

Après avoir marché tous trois le long d'un couloir, ils pénétrèrent dans une pièce exiguë, sans fenêtre, mais percée au centre de son plafond d'une ouverture par où l'on voyait le ciel et qu'une torche, piquée sur un flambeau, éclairait d'une flamme fumeuse.

— Sire, dit le Commandeur en s'adressant à Hanz et en tirant de sa ceinture le parchemin qu'il avait reçu de lui quelques heures plus tôt, notre Grand Maître nous assure que vous savez à quoi vous vous engagez en acceptant le guide élu par nous... Il vous a, nous mande-t-il, averti des responsabilités que vous assumez de ce fait... Je vous rappelle, cependant, que l'Ordre est affranchi par ses statuts de toute juridiction temporelle et relève directement du Saint-Siège...

Hanz, s'étant incliné, répondit :

— Je n'ai pas proféré des paroles en l'air quand j'ai déclaré me remettre entre vos mains...

— Vous vous remettez entre les siennes, rectifia Robert de Montuel. Vous lui conférez, dès maintenant, droit de vie et de mort sur votre personne!

IV

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

Comme il avait été annoncé à sons de trompe que l'évêque officierait à l'occasion de la Pentecôte, et qu'après avoir parlé en chaire il procéderait à une bénédiction d'étendards, dès prime, une foule énorme, composée surtout du menu peuple et des pèlerins, s'était amas-

sée devant le porche de la cathédrale. La place réservée à la roture, dans les bas-côtés, et celle abandonnée aux gueux, dans le narthex, étaient, on le savait, fort réduites ici, où la nef occupait presque tout l'espace. Aussi, voulait-on se trouver présents à l'ouverture de la porte. Contre celle-ci, la Cour des Miracles au grand complet formait un groupe compact dont les étrangers se tenaient à distance, et qui paraissait, du reste, bien résolu à ne pas souffrir qu'on le bousculât, encore moins qu'on entreprît de le diviser ou seulement de l'entamer

A mesure qu'ils arrivaient, les bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants, en beaux habits de fête, s'arrêtaient à quelques pas de ces déguenillés, sachant qu'aussitôt franchi le seuil du sanctuaire, ils se rangeraient fort sagement à droite et à gauche, en deçà des premiers piliers, de manière à laisser la voie libre à leurs respectables personnes et à celles, plus dignes encore de considération, de l'aristocratie.

Près du cloître, à côté de la baraque où l'on embauchait les manœuvres, sur des tréteaux dressés à l'abri de larges bâches de toile et gardés par des gens d'église et des gens d'armes, certains allaient d'abord déposer leurs offrandes pour l'achèvement de Notre-Dame.

Il en venait en chars de la campagne et des cités voisines, ou poussant devant eux un âne chargé de sacs de froment, d'orge ou d'avoine. Car on acceptait les dons en nature : les bijoux, la vaisselle d'or et d'argent, le fer, le plomb, les victuailles même. Tout était vendu à la criée, et les sommes recueillies versées dans la caisse avec quoi on payait les ouvriers.

A la société des truands, se mêlaient quelques *goliards*, ainsi qu'on appelle ces moines dont la vie errante est un scandale, et qui sont autorisés, pourtant, à chanter des vers à la messe, après le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. Une boue faite de la poussière des chemins, du purin des fermes et de l'eau des bourbiers, encroûtait leurs pieds nus, et l'on ne voyait, sous la crasse, qu'un peu de la peau de leur crâne, légèrement tonsuré. Au grand dam des marchands, installés sous le vestibule de la porte Sud du

transept et qui vendaient des objets de piété, ils distribuaient de petites reliques, des croix qu'ils avaient taillées eux-mêmes, et des chapelets d'olives, en souvenir du Mont où Jésus a dormi pour la dernière fois. Mais ils ne rougissaient pas de demander l'aumône aux mendiants...

...Cette sixième heure de la nuit qui précède la Pentecôte, et que les chrétiens de la primitive Eglise consacraient à l'instruction des catéchumènes, Hanz l'avait passée avec Hervé de Jaudrais. Ils avaient causé fraternellement, puis, après avoir récité ensemble trois litanies, étaient entrés dans une pièce attenante au dortoir des chevaliers, s'étendre côte à côte chacun sur un coffre garni d'un matelas. Ils avaient gardé leurs braies avec la chemise, pour sommeiller — une lumière veillant au-dessus de leurs têtes.

Quand ils atteignirent la place du parvis — leur collation terminée et leurs prières dites debout, car il est interdit de jeûner et de faire oraison vocale agenouillée, un jour de liesse comme celui qui commémore l'effusion du Saint-Esprit — la porte de la cathédrale venait de s'ouvrir. Les truands s'y ruèrent en se bousculant comme les ordures d'un seau qu'on vide; puis ce fut le tour des serfs, intimidés ou honteux, que les pèlerins suivirent. Avec assurance, au contraire, les bourgeois s'étaient avancés les derniers pour venir s'aligner sur deux rangs, entre les huit premiers piliers, laissant vide l'intervalle compris entre les quatre autres et les supports colossaux de la croisée. La noblesse de second ordre à pennons barlongs et ceux-là qu'on nomme bas-chevaliers parce qu'ils ne peuvent équiper au moins cinquante hommes, se disséminaient peu à peu dans l'écartèlement du transept. Mais dehors des fanfares sonnèrent. Accompagnés du comte de Dreux et du comte de Nevers — le neveu de ce Renaud de Montmirail qui avait péri avec le comte de Chartres devant Andrinople, en 1205 — le jeune Thibaut VI, sa mère, la comtesse Catherine, et sa petite sœur Jeanne, sortaient du château.

L'évêque devait donc avoir aussi quitté son palais nou-

vellement bâti, et attendre, pour pénétrer dans la cathédrale, que le seigneur suzerain de la ville l'y eût précédé. Un mouvement de curiosité agita la foule des fidèles dont les yeux se tournèrent vers l'entrée. Et bientôt, derrière son maréchal et ses prévôts, escorté par la fleur de la noblesse, sous les bannières lacérées en queues des Maisons de Chateauneuf et de Brezolles, de Courville, La Ferté, Friaize, Gallardon, Illers, Lèves, Lenéville et Ouarville, l'héritier de l'illustre Thibaut le Tricheur marcha vers l'autel sur le feuillage et les fleurs dont la cathédrale était jonchée.

Hanz, qui avait pris place avec Hervé de Jaudrais dans le croisillon Nord, vit l'aristocratie se grouper dans le chœur et se répandre dans les premiers rangs de son déambulatoire, où déjà se tenait Robert de Montuel, assisté du gonfanonier de l'Ordre du Temple, la main armée du « baucent » noir et blanc avec la croix de gueule.

Les sept cierges de l'autel, bénits la veille, étaient allumés dans leurs candélabres de vermeil; mais moins que leurs flammes courbées par le vent qui soufflait des parties inachevées de l'édifice — par-dessus la haute cloison que l'on avait dressée devant le chevet — c'était entre les colonnes peintes où le rouge, le jaune, le bleu et le vert dominaient, la clarté ruisselant des verrières dont beaucoup étaient encore aveuglées, qui faisait splendidement chatoyer les costumes : ceux, gaufrés ou parfilés d'or des femmes, la tête recouverte du voile d'église que retient à la robe un bandeau de pierreries, et ceux non moins magnifiques des hommes, brodés d'emblêmes parlants.

Enfin les cloches retentirent; et l'orgue, qui dominait le miaulement des instruments à cordes, ayant exhalé sa plainte grave, dans le souffle des encens, de l'oliban et de la myrrhe, le cortège épiscopal fit son entrée, les sept acolytes habillés de rouge, en tête, portant chacun un chandelier devant la croix.

Les chanoines du chapitre, sous la conduite du doyen Guillaume, lui-même accompagné du chantre, du sous-doyen et du sous-chantre, du grand archidiacre, des ar-

chidiacres, du théologal, de l'écolâtre et du pénitentier, marchaient, vêtus d'un manteau de pourpre à bordure d'or, sans manches, le manipule au bras gauche, devant Renaud de Mouçon, en longue tunique blanche, mitré et la crosse au poing. Puis venaient les diacres avec l'amict, garni d'un col brodé, et l'étole en sautoir empattée des bouts. Les chapelains, matiniers, heuriers, marguilliers et autres suppôts suivaient.

Hanz remarqua un homme qui, le corps couvert d'une chape d'un gris de pierre, tombant jusqu'à ses pieds, s'avançait tout seul, à une toise au moins de la procession. Il le vit venir, d'un pas tranquille, occuper dans le chœur, du côté de l'Epître, face au comte de Chartres, une place qui devait lui avoir été réservée. La modestie de son costume fixait l'attention, par contraste avec le luxe environnant; mais une telle vertu émanait de toute sa personne que la majesté de la cérémonie en semblait accrue.

— Le Maître de l'œuvre..., murmura d'un ton pénétré de respect Hervé de Jaudrais, à qui l'intérêt de son disciple n'avait pas échappé.

Après avoir fait une génuflexion devant la Sainte Table, — alors à l'alignement des seconds piliers du chœur, — l'évêque venait de prendre le goupillon des mains du doyen et de s'asperger lui-même. Maintenant, le premier des capitulaires le débarrassait du bâton sacerdotal, qu'il remettait au porte-crosse, et lui ôtait la coiffe à deux pointes qu'il posait sur les paumes ouvertes du porte-mitre, en en laissant pendre les fanons. Quand on lui eut passé la chasuble rouge à croix d'or, Renaud de Mouçon s'approcha de l'autel, et du chœur, qui groupait douze clercs autour du chantre, le chant de l'introït s'éleva :

Spiritus Domini replevit orbem terrarum, alleluia...

« Alleluia! » reprirent dans le fond de la cathédrale quelques voix qui avaient suivi en sourdine le développement de la première phrase de la prière.

Et hoc quod continet omnia, scientiam habet vocis alleluia! alleluia! alleluia!

Le bourdonnement était devenu murmure, et le murmure s'enflait en rumeur. Celle-ci s'exalta en cri de réjouissance dans la répétition du mot à la louange de Dieu. Sur la mélodie primitive, purement monodique, quelqu'un que l'on sentait l'âme du moyen peuple de la nef, brodait de cristallines variations. Comme les perles du jet d'eau, la gerbe qui monte vers le ciel, ses vocalises faisaient s'épanouir en mille fleurs l'élan robuste du vieux thème. C'était Jehan Boutefoy qui se laissait prendre à son jeu, ou prenait un plaisir comparable à celui du rossignol, à s'enivrer de sa mystique inspiration. Car il ne recherchait pas l'effet; mais dans son désir de rendre le texte sacré aussi clair aux cœurs de ses frères qu'il l'était au sien, il s'ingéniait à en mettre en lumière toutes les intentions.

L'enthousiasme qu'il avait suscité se diffusa. De même que l'incendie après avoir dévoré les étoffes, les meubles et les boiseries légères, mord aux poutres de la maison, il atteignit bientôt les rangs des notables. Et quand, après la lecture des Actes des Apôtres, on entonna la séquence *Veni, Sancti Spiritus*, dont la première strophe se chante à genoux, il n'y eut pas jusqu'à la comtesse Catherine, à son fils, à sa fille et au comte de Nevers qui, saisis d'un beau zèle, ne fissent leur partie dans l'hymne qui s'élevait à la gloire de la troisième personne de la Trinité.

Cependant, la récitation de l'Evangile terminée, l'évêque s'était fait recoiffer de la mitre et avait repris la crosse. Les orgues se turent aussitôt qu'il eut gravi les degrés du jubé, et une nappe de silence s'étendit sur l'assemblée.

C'était un homme carré des épaules, au visage martial, qui ayant pris l'initiative de la réédification de la cathédrale de Fulbert et fait la croisade, était autant vénéré pour sa piété qu'admiré et craint pour son courage.

— Frères, dit-il d'une voix aux sonorités de cuivre qui emplit le vaisseau tout entier, nous avons attendu que l'Esprit Saint nous inspire, qui nous purifiera tout

à l'heure, pour vous prêcher la croisade contre les Boulgres. Le valeureux Simon de Montfort, qui a fait grand massacre de cette vermine à Béziers et à Carcassonne, est immobilisé devant Toulouse, et lance un appel vers vous! Frères, vous y répondrez! Vous ne voudrez pas que la débilité de vos âmes retienne suspendue la Main du Seigneur au lieu qu'elle s'appesantisse sur ces monstres de l'Enfer, pour achever de les anéantir! Vous connaissez leurs crimes! Vous savez qu'ils nient la responsabilité morale de l'homme, et que — rejetant toute autorité, aussi bien religieuse que temporelle — ils sapent les vénérables fondements de la société, en refusant de se soumettre à ses lois, et d'abord à celle du mariage par qui la transmission de la vie est sanctifiée. Les uns donnent à Dieu deux fils, Jésus et Satan. Les autres le traitent de jongleur et font de Moïse et de Josué des routiers.

» Tous, semence de péché, condamnent la propriété. Ils se vautrent comme des porcs dans la paresse et la débauche. Ils profanent la Croix de Notre Sauveur! Ils crachent sur les saintes images! Et quel pays ont-ils choisi pour y répandre leurs pestilentielles doctrines? Un des plus heureux qui soient en Europe. Un des plus riches aussi... Ne l'arracherez-vous pas à leurs mains impies? Ne voudrez-vous pas qu'il rende grâce, sous votre autorité, à Notre Seigneur qui l'a béni?... »

Un frémissement de convoitise agita la noblesse.

— Sus donc! soldats de Dieu, s'écria l'évêque avec un redoublement d'énergie. Sus, recrues intrépides de la milice chrétienne, à ces hérétiques, à ces cathares dont les chefs par dérision s'appellent « parfaits », et qui, venus d'Orient, infectent le monde occidental! Le Souverain Pontife, que ces impies appellent l'Antichrist, accorde Grand Pardon — c'est-à-dire indulgence plénière ou rémission de tous les péchés qu'ils pourront avoir commis depuis leur naissance — à ceux qui rejoindront l'host de Simon de Montfort, et séjourneront quarante jours dans son camp! Frères, je le jure dans cette cathédrale qui a pour relique la chemise de la Très-Sainte

Vierge et où Grégoire de Tours a vu le sang couler du pain consacré, je marcherai moi-même parmi vos étendards! Qu'on lance le feu contre la ville des maudits, comme les foudres dardées contre les anges rebelles!

— Dieu le veut! s'exclamèrent ensemble comtes, barons et bas-chevaliers.

Mais le peuple était demeuré silencieux; et Hanz en fit intérieurement la remarque. Il haïssait la violence pour le désordre où elle jetait sa raison. Il s'étonna, pourtant, qu'un ricanement se fût fait entendre non loin de lui, dans le bas-côté septentrional de la nef; et ses regards s'étant dirigés d'eux-mêmes vers le point d'où était parti l'insolent sacrilège, il avisa ce bateleur qu'il avait failli frapper lors de son entrée dans la ville.

Que le blâme secret de son cœur se fût accordé à la réprobation d'un tel homme, le troubla d'une honte. Et comme ses yeux s'étaient levés vers ceux qu'il sentait fixés sur lui, d'Hervé de Jaudrais, il baissa le front en rougissant.

Cependant, Renaud de Mouçon, ayant revêtu les ornements sacrés pour procéder à l'offertoire, la fumée des aromates s'épaissit. Elle l'enveloppa de ses volutes, puis le dépassa bientôt pour venir ramper jusqu'au transept, tandis qu'il présentait l'hostie et que les fidèles qui avaient tout à l'heure apporté des dons à la cathédrale renouvelaient avec ferveur leur oblation. Dans l'ombre, de la sorte augmentée, le chuchotement de l'*Orate Frates* prenait le caractère d'une mystérieuse imploration. Et comme, à l'instant de la communion, les chantres entonnaient le chant qui rappelle la descente du Saint-Esprit : *Factus est repento de cœlo sonus*, des olifants imitèrent le bruit de la tempête et une stridente sonnerie de fanfares éclata. Trois groupes de trois chevaliers du Temple soufflaient à chacune des portes du sanctuaire dans des trompettes d'argent. Mais l'angoisse religieuse qui étreignait les cœurs se libéra dans le délire, quand des étoupes en feu se mirent à pleuvoir de la voûte, mêlées à des roses qui ressemblaient à d'énormes gouttes de sang. Tout le long du triforium, des tor-

ches faisaient courir un chapelet de flammes parmi la pourpre des vêtements de leurs porteurs, tandis que dans un battement d'ailes de blanches colombes s'envolaient, et que, du côté du narthex, on voyait tomber des pâtisseries si légères qu'elles s'attardaient à tournoyer au-dessus des gueux, comme des feuilles mortes...

Hanz, qui, au moment de l'élévation, avait clos les paupières alors que tous les regards convergeaient vers l'hostie, eut un éblouissement quand il rouvrit les yeux. Les grands arbres de la forêt de Brocéliande dressaient devant lui leurs fûts multicolores. Dans le nuage, à la fois âcre et parfumé des enchantements, il devinait leurs feuilles palpitantes d'oiseaux dont les trilles roulaient sous un souffle immense...

...Quelques minutes plus tard, comme il se dirigeait vers la sortie, sans attendre que les étendards eussent été consacrés, il n'entendit pas un gémissement s'élever de derrière un pilier où une femme défaillante s'appuyait. Elle avait tendu les mains vers lui et l'appelait par son nom.

— Silence, dame Ameline! murmura Gilles. L'heure n'est pas venue qu'il vous reconnaisse.

Mais comme elle regardait le bateleur sans le voir, elle sentit qu'on lui touchait le bras.

— Vous n'avez pas communié, dame Ameline... C'est déjà beaucoup, pourtant, que vous soyez venue. Je vais vous reconduire chez vous, et je conterai une belle histoire à votre fils, le cher enfant...

Cette voix suave fit éclater les larmes qui gonflaient son cœur.

— Oh! si vous saviez, Jehan Boutefoy... s'écria-t-elle.

— Gardez votre secret, dame Ameline, répondit le verrier. Il me suffit de savoir que Dieu ne vous abandonne pas, et que c'est moi qu'il a chargé de vous le rappeler quand vous l'oublierez...

V

LES ENNEMIS DE LA CATHÉDRALE

Gilles avait laissé Ameline s'éloigner avec Jehan Bou-

tefoy, sans tenter de la retenir. Entouré de ses familiers, qui étaient Ysembert-le-Clopinel, Marcuin-le-Vieux, Gautier-le-Borgne et Nicolas Baisediable, il la regarda, avec un sourire haineux, emprunter la rue Evière pour rentrer chez elle.

— Le niais, dit-il en désignant le verrier, qui se figure avoir raison de nos sortilèges avec ses momeries!

Baisediable ouvrit la bouche, ou plutôt l'élargit jusqu'à ses oreilles qu'il avait épaisses et très détachées du crâne. Il y passa un doigt crochu, puis en retira un objet blanc dont l'apparence était celle d'une pastille, et qu'il glissa dans un petit sachet.

— Voilà pour cette nuit, murmura-t-il. J'avais pris soin de m'enduire la langue...

— Chut! l'interrompit le Bien-disant. Allons chez toi.

Quoiqu'il le subjuguât moralement, il éprouvait à l'égard de ce mire, qui était aussi chirurgien, rebouteux et barbier, une sorte de crainte superstitieuse. Peu considéré, comme ses pareils alors, que l'on assimilait aux colporteurs parce qu'ils ne sortaient guère sans trimbaler sur leur dos quelques paquets de simples ou des boîtes de pansement, le gaillard ne lui imposait pas par sa science empirique, mais par ses pouvoirs occultes. Un étrange magnétisme émanait de lui, de ses yeux bleus à reflets de métal, et de sa laideur même qui, roux et barbu qu'il était avec un nez camard, l'apparentait à un satyre ou au Mendès quatre fois cornu de l'ancienne Egypte. Embarrassé des mystérieuses facultés dont il était doué, il s'abandonnait à Gilles qui l'utilisait, mais en se tenant sur ses gardes, comme le dompteur devant un fauve.

Baisediable habitait rue de la Mégisserie, près du Pont Taille-Hart, une maison basse dont la cave, percée par derrière d'un soupirail, béait dans l'odeur aigre du tan, au ras des eaux mousseuses de l'Eure. Le rez-de-chaussée en était en pierre, l'étage à galerie en bois; et au-dessus de l'arc, en plein centre de son entrée, une botte de chiendent à demi pourri pendait en guise d'enseigne.

La nuit noyait la pièce dans laquelle il introduisit ses

compagnons, car elle ne prenait jour que par la porte qu'il referma, et par une grande fenêtre dont les volets maintenant clos s'ouvraient en sens inverse, l'une pour former auvent, l'autre, tablette ou étal.

Il alluma un falot, et la confusion se révéla des objets hétéroclites qui la remplissaient, parmi toutes les variétés de plantes fournies par les champs et les bois.

Une longue table occupait le milieu de la salle. Baisediable y posa sa lanterne et il invita Gilles, Ysembert, Marcuin et Gautier à s'asseoir sur les bancs qui l'entouraient.

— J'ai soif, dit Gautier.

Baisediable grogna; mais sur un geste de Gilles il alla prendre une cruche et des gobelets dans un coin, et versa à boire à ses hôtes.

— Maudit évêque! s'écria le Borgne après avoir avalé une lampée. Et maudite la besogne qu'il a faite!

Gilles haussa les épaules.

— Sottise! dit-il. Grâce à lui, au contraire, la ville sera débarrassée sous peu de ses deux chefs et de leurs féaux. Nous ne serions que des chiens si nous ne profitions pas de l'occasion...

— Une révolte?... demanda laconiquement Ysembert-le-Clopinel, qui était le plus rusé des quatre compères du Bien-disant.

— Une révolte, oui, répondit Gilles, et qu'il faudra qu'on s'ingénie à fomenter sans retard.

Sous les dehors du scepticisme, cet homme entretenait dans son âme une mystique ardente. Qu'il y eût des serfs lui paraissait chose abominable. Cela n'excitait pas sa pitié, mais irritait son sentiment de la justice. Aussi bien, était-il furieusement égalitaire et jaloux de toute autorité, encore qu'il éprouvât le plaisir le plus vif à exercer la sienne...

— On n'a jamais rien sans violence, proclama-t-il, et qui reçoit des coups sans les rendre mérite son sort. C'est par l'émeute que toutes les villes qui possèdent une charte l'ont obtenue... L'Eglise est dans son rôle quand elle prêche la soumission. Mais les plus stupides voient

bien qu'elle les opprime en feignant de les protéger. Notre tâche est de les convaincre qu'ils n'ont rien à espérer de Dieu, qu'elle a emprisonné dans ses temples, mais de Satan qui se rit impunément d'elle et la brave dans les forêts où sont les arbres aux troncs obcènes, les vipères et les champignons vénéneux; dans les landes remplies de gnomes, de gobelins et de poulpiquets; sur les mers qu'agitent les tempêtes et au fond des airs que déchire la foudre...

— Voilà longtemps que j'ai pris mon parti de ne plus prier Dieu, qui ne m'a jamais entendu, mais le diable qui m'exauce parfois..., murmura Marcuin-le-Vieux. Il n'y a de salut pour les pauvres que dans l'obéissance, continua-t-il comme pour lui-même, et l'obéissance est une duperie. Aller à droite ou à gauche, cela n'est point permis aux misérables, s'ils veulent gagner le Ciel. Par bonheur, l'Enfer leur reste. Le prince qui y règne égale Dieu en puissance. Il le surpassera le jour où ceux qu'il épouvante encore, à présent, viendront se ranger sous sa fesse...

— Sans compter les recrues qu'il fait parmi les zélateurs de son rival! ricana Gilles. A ce propos, le Clopinel, je recommande à ton attention Frère Anselme, convers du couvent de Josaphat. Ce papelard cloche d'un pied: il incline à la sodomie. C'est un vice que notre intérêt nous commande de cultiver en lui...

— La Bécue a un fils qui va sur ses treize ans, dit Ysembert, et la vie, depuis son veuvage, est bien dure pour elle... Je crois qu'avec cinq ou six blancs chartrains...

— Tu arrangeras la chose, dit Gilles en remettant au boiteux une pincée de piécettes d'argent. Et, bien entendu, tu prélèveras ta part...

Il ajouta, en donnant quelques doubles deniers à Marcuin et à Gautier, qui avaient suivi ses mouvements avec des yeux avides :

— Voilà pour vous! Mais j'espère que votre besogne est faite?...

— Et bien faite! répondit le Borgne. Ils seront quatre

fois vingt cette nuit, au sabbat, ou je perds l'œil qui me reste...

— Combien de femmes? demanda Nicolas Baisediable, qui était demeuré jusque-là silencieux.

Ce fut Marcuin qui répondit :

— Un quarteron!

— Dont la Bécue et deux douzaines de femelles aussi racornies, n'est-ce pas? Joli tableau pour un chasseur de mon espèce, lança dédaigneusement le monstre.

— Tu te trompes! Il y aura, au moins, un tendron...

— Peuh!...

— Et une garce, à la peau dorée comme la flamme; au corps souple et brûlant comme elle!

Baisediable fit entendre un sifflement de convoitise.

— La Sorcière?

— Lilith. Je l'ai, enfin. Tu sais bien que je peux tout ce que je veux, compère; et que celui qui met sa confiance en moi n'est jamais trompé... Allons tout de suite au soupirail.

Baisediable se dressa avec un empressement joyeux. Puis il souleva une trappe et descendit, suivi de Gilles, les quelques marches de l'escalier qu'elle révéla. Ils furent dans la cave, et Gilles, ayant passé le buste par l'ouverture qui y avait été pratiquée, de plain-pied avec la rivière clapotante, lança un appel semblable à un coassement. Un cri pareil lui répondit, à courte distance, tandis qu'une barque se dégageait lentement des roseaux. Une femme en surgit, qui se glissa par le soupirail avec l'agilité d'une couleuvre. Elle était vêtue d'une simple tunique de grosse toile, mais qui laissait ses bras et ses jambes nus. Sa chevelure brune, nouée comme un fichu sous son menton, cachait les deux tiers de son visage, dont on ne voyait que l'arête du nez, le milieu du front et les extrémités inférieures des paupières.

Baisediable porta les deux mains à sa taille et siffla comme il avait sifflé plus tôt, à sentir qu'elle l'avait ronde et flexible. Elle lui échappa d'un coup de reins avec un rire de défi.

— Par mon poil! Elle fleure bon la bête sauvage!... dit-il en reniflant profondément.

Mais Gilles avait repris le chemin de la salle, et la sorcière avait aussitôt gravi l'escalier derrière lui.

— Saluez Lilith, vous autres! s'écria-t-il en s'adressant à Marcuin, à Ysembert et à Gautier, qui regardaient la nouvelle venue avec un étonnement craintif.

— Oui, elle a l'odeur de la chèvre en rut, et son corps est jeune, grommela Baisediable après avoir refermé la trappe. Mais elle doit être laide...

Lilith ne répondit pas à cette insolence. Elle porta seulement les doigts à son cou pour libérer ses cheveux et, les ayant rejetés en arrière d'un mouvement brusque et hardi de la tête, découvrit une face qui ressemblait à celle d'un félin. Une bouche épaisse y saignait sur des dents courtes et pointues, et l'on y voyait luire des yeux immenses sous le trait droit de sourcils étirés jusqu'aux tempes.

— Ah! murmura Baisediable.

Les trois compères n'étaient pas moins subjugués que lui par l'insolite beauté de cette créature, dont la chair fermement modelée tendait une peau fine qui avait la transparence de l'ambre.

— Reconnais-tu la fille de ton âme, à présent? demanda Gilles. Son père terrestre l'a violée, comme elle avait onze ans. Onze... le nombre du déséquilibre ou de la transgression de la loi.

— Viens ça! ordonna Baisediable en enfermant les poignets de la jeune femme dans une seule de ses mains.

Lilith se tordit comme un ver blessé; mais le mire darda sur elle ses yeux bleus, et, après s'être encore livrée à des contorsions dont la violence alla décroissant, elle s'immobilisa, avec un air de béatitude.

— Une vraie fille de Satan, par mon poil! s'écria-t-il. Nous ferons du beau travail avec elle. Je rends hommage à ton industrie, le Bien-disant.

Il lâcha sa proie en la repoussant avec une brutalité qui la fit vaciller, et se pencha sur un coffre dont il sor-

tit une boule de pâte de la grosseur d'une tête de nouveau-né.

— Lilith, pétris-moi ça là dedans! ordonna-t-il après avoir tiré du sachet, où il l'avait glissé tout à l'heure, l'hostie soustraite par lui à la Messe du Saint-Esprit. J'y ai mêlé un peu de graisse de pendu avec des entrailles de crapaud, s'il te plaît de le savoir.

» Arrosé de jus de sardonie, marinée dans l'alcool, cela enragera cette nuit les petits agneaux qui en mangeront dans la grotte de Lèves... »

JOHN CHARPENTIER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Yanette Delétang-Tardif : *Confidences des Iles*, Corréa. — Céline Arnauld : *La Nuit Rêve tout haut*, « Collection des D. I. de l'Esprit Nouveau ». — Aragon : *Hourra L'Oural*, Denoël et Steele. — Donatien Robert : *Une Idylle à Montparnasse*, Floury. — Jean Laurent : *A la Clarté du Rêve*, Messein. — A.-M. Firpi : *Ramilles Cyrnéennes*, « éditions de la Revue du Languedoc ».

Quel nageur n'a joui de ces instants d'ineffable félicité, où le corps allégé n'a plus la sensation d'un contact terrestre ou, d'aucune sorte, matériel, soulevé au gré de l'eau, les yeux sans pensée extasiés en la profondeur d'un ciel calme et serein? On est seul, on occupe l'espace, sans aucun lien, aucun obstacle, aucun but. D'idées, de songes, si l'on en forme, c'est dans l'inconscient. Parfois une brise caresse, dont le souffle doux rappelle à l'âme qu'elle est vivante, un parfum de l'inconnu. Ce passage ailé des haleines les plus subtiles et les plus pures, durant ces stations d'abandon et de béatitude, c'est, je crois, ce que Mme Yanette Delétang-Tardif appelle **Confidences des Iles.** Son livre est fait des impressions d'immensité et de laisser-aller divin qui, comme elle dirait, se fond dans l'orgueil de sentir sa « chair de fragilité se séparer des lointains parcours » de la vie quotidienne. Nonchalante sans doute d'une volupté suprême, elle s'impose la puissance de s'observer durant ces heures d'euphorie et d'en fixer ainsi l'image au rythme de ses poèmes. Ils sont fluides et lumineux, ils sont d'une caresse pénétrante et irréelle, d'une nature si simple et, à la fois, si étrange. Le vers, chez Mme Delétang-Tardif, s'est, assurément, depuis le très beau recueil précédent, *Vol des Oiseaux*, relâché de sa rigueur, et en soi il peut paraître, sinon moins solide, moins

concentré et substantiel, mais il obéit ainsi à la souplesse de son dessein; l'art est divers, s'assujettit à des normes essentiellement flexibles, selon les exigences du songe et la nature de l'œuvre qu'on se propose d'accomplir. L'art de Mme Delétang-Tardif se plie de la sorte à son vouloir, et se redresse, empli de sève et qui déborde, chaque fois que, consciente, elle l'estime à propos. D'ailleurs, d'un livre à l'autre, elle n'a cessé de se transformer de même sorte, personnelle et sûre de soi-même alors même qu'une influence se fait sensible. Elle la rejette ou la régularise et la restreint, elle l'absorbe, s'en enrichit, elle est dans son domaine variable la maîtresse seule, sans souci de tendre où elle ne saurait prétendre, loyale à soi comme à son talent toujours personnel. Que sera donc ce *Pressentiment de la Rose* qu'elle annonce en préparation? On ne saurait conjecturer mieux que ceci: ce sera différent de ce qu'elle nous a apporté, mais ce sera, avec une ingénuité fort éclairée et réfléchie, à coup sûr du Delétang-Tardif.

Mme Céline Arnauld, de qui les précédents recueils, tout bardés qu'ils fussent d'un caparaçon de langage dadaïste, témoignaient une sensibilité étrangement pénétrante et une universelle compréhension de finesse ingénument féminine, se soucie de moins en moins, j'en suis heureux, de se conformer à une mode élue dont l'effet de surprise ne peut être, évidemment, que plus ou moins tôt périmé. Elle en a tiré une discipline qu'on ne saurait trop louer; son poème à deux voix, poème d'amour où, comme elle dit, **la Nuit Rêve Tout Haut,** « ce poème labyrinthe, où la désespérance, la passion, la nature, la vie et même la mort sont sublimisées », plonge cependant, et plus souvent que ne le confesse l'auteur, dans le réel. C'est du réel généralisé et, de cette sorte sublime, fondant et se résumant dans de l'idéal. Par là, l'art de Mme Arnauld approche de celui de Dante, et justifie qu'elle ait inscrit en exergue à son poème ce tercet absolu du premier chant du *Paradis* : « Tu n'es point sur la terre, ainsi que tu le crois; — mais une foudre, qui s'enfuit de son séjour propre, — ne court pas comme toi qui vers lui t'en retournes. » Cette fulgurante vision qui d'un fait terrestre s'exalte en une sorte de révélation de paradis ou d'au-delà, c'est le

secret tenté par l'art, prose rythmée ou vers plus subtilement mesuré, de Mme Céline Arnauld.

Mon rire blanc et pâle s'allonge dans la nuit.

Si tu as vu mes larmes
C'est que l'aube bavarde a éparpillé dans tes rêves
L'averse de mes chants
Et a mis sur tes yeux l'ivresse du matin.

Quand je souris dans tes rêves
C'est le vent qui rôde dans tes cheveux,
C'est l'amour que la tempête acclame,
C'est mon cœur qui se dévoile

Pour captiver ton cœur dans le filet du bonheur...

Tel est le point faible, je ne cherche pas à le celer, d'un poème en général si fermement soutenu : la chute de ce vers dans une précision trop banale, une image presque de trivialité; mais le ton remonte aussitôt, et remonte par un vers sublime,

Ton visage s'éclaire et des colombes s'envolent

mal soutenu par ce qui suit, pour amener ceci, qui est très beau :

Mon rire est fait d'ombre, de cris et de douleur.

L'ambition, du moins, n'est pas mince, et qu'importent quelques faux pas à qui cherche à s'élever si haut, et y parvient le plus souvent? Plusieurs des poèmes du *Clavier Secret* se rapprochent en mérite de *la Nuit Rêve tout haut.* Rimbaud et, bien compris, interprété, Lautréamont ne sont pas venus en vain, si de remarquables disciples ont compris leur leçon d'audace et de sincérité.

Je suis persuadé, si Aragon consentait à quelques signes de ponctuation, et à perdre l'habitude de se proclamer, presque de page en page, bolchéviste et révolutionnaire, comme s'il n'avait pas le droit de l'être si bon lui semble et comme si cela ne nous devait pas demeurer parfaitement indifférent, qu'il obtiendrait, avec ses récits dans la manière la plus heureuse d'Alphonse Allais, un succès considérable et la plus enviable notoriété. J'avoue que j'éprouve un plaisir

extrême à lire cette anecdote dont je transcris le texte, que je dispose comme le fait l'auteur :

La vicomtesse prit une pose ensorcelante et dit
au sous-secrétaire des Beaux-Arts Si
c'est cela que vous appelez la Poésie
Tout ceci se passait dans le ciel de l'Oural
où des gens chic faisaient on ne sait pas pourquoi
du camping
Le sous-secrétaire ulcéré se récria Je suppose
que vous savez pourtant que j'aime Albert Samain
Verlaine et Valéry Je déteste la prose
et je faisais des vers lorsque j'étais gamin
Des aigles frôlaient le pied des dames
Il y avait des météores qui s'arrêtaient dans la nuit s'émerveillant
de l'ingéniosité des face-à-mains
Du monde comme il faut décidément
soupirait la Grande-Ourse habituée à des dompteurs...

Si j'arrête la citation, ce n'est pas que la suite soit moins spirituelle et moins pittoresque, mais la manière est caractérisée. Il suffit. Quelquefois, une tragédie est mêlée à l'humour où elle se parodie. Il en est ainsi, par exemple, lorsque l'auteur évoque, « vains regrets d'un temps disparu », le 30 avril 1918, ce jour où, comme il l'écrit en note, « la famille impériale ayant été exécutée à Ekaterinenbourg sous la pression populaire à la nouvelle que les gardes blancs s'étaient emparés de Tcheliabinsk et menaçaient de venir délivrer le Tzar, pour que les corps des condamnés retombant aux mains des hommes de Koltchak ne puissent pas servir à la confection de reliques et à l'agitation anti-soviétique, on décida de les détruire avec du vitriol et de jeter dans les mines tout ce que le vitriol n'aurait pas fait disparaître ». La phrase est un peu longue. Elle est, du moins, suggestive à souhait, et l'on admire en vérité que l'impavide humoriste qui signe Aragon en puisse prendre prétexte pour, avec un sublime détachement, dresser la scène où (c'est un diamant qui parle) :

Ce soir-là dans la petite maison blanche
La femme qui me portait au cou
son mari l'appelait Alix les autres Majesté
avait ses nerfs
comme une perle

prenait des gouttes odorantes
agitait un mouchoir de dentelles
tripotait des médailles
et sursautait
quand son fils un grand garçon pâle avait
le hoquet

et, après plusieurs « vers » que j'omets, ce passage charmant :

Le jeune navet
avait
le hoquet
Finis donc dit l'impératrice...

Moi, comme plus haut la vicomtesse, qu'on me permette, bon benêt, de m'écrier : Si... (et je ne mets pas à la ligne), si c'est cela que vous appelez la poésie!... (Point d'exclamation, points de suspension. C'est tout.)

M. Donatien Robert, **Une Idylle à Montparnasse,** poème cinégraphique en prose cadencée. dans lequel l'auteur, comme il le dit lui-même, apporte son « obole à l'étude de toutes les possibilités de l'esprit et du cœur de l'homme ». Son dessein, il le remplit à merveille.

A la Clarté du Rêve, M. Jean Laurent, qui ne manque pas de savoir ni de métier, compose des poèmes fermes parfois, mais incertains. M. A.-M. Firpi réunit à la gloire de son pays natal quelques **Ramilles Cyrnéennes,** qui lui ont valu, aux Jeux Floraux du Languedoc, le Prix Fabié avec *Fleur de Coquelicot.*

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Maurice-Constantin Weyer: *Une corde sur l'abîme,* Rieder. — Joseph Jolinon: *L'arbre Sec,* Rieder. — Charles Silvestre: *Le passé d'amour,* Librairie Plon. — Jeanne Graves: *Amoureuse 1933,* Rieder. — Maria Luz: *Salle commune,* Editions Saillard. — Henriette Valet: *Madame 60 bis,* Grasset. — Raoul Stephan: *Le fils de ma chair,* Albin-Michel. — Georges Malibrant: *Une femme simple,* Denoël et Steele. — Mémento.

De l'avant-guerre par son âge et sa formation première de l'après-guerre par la date où la notoriété lui vint, M. Constantin-Weyer accorde en lui, comme il peut, ces contraires mêle Nietzsche et l'esprit sportif, le goût de l'effort dans tous les chemins où le caprice de la fortune promène les

hommes et un besoin d'ordonner en idées générales leurs démarches zigzagantes. A cheval entre deux mondes, la Révolution eut beaucoup de ces individus doubles. Je dirai qu'il est l'essai d'un type français qui sortira plus tard sous forme achevée et dans lequel se réalisera tout simplement l'antique formule : *mens sana in corpore sano.* Donc, il est un champ clos où se choquent, avant de se fondre, les deux esprits dont la lutte rend cette heure si inquiète et si diaboliquement séduisante. Là même où il semble le moins assuré de sa force, il *fait* document. C'est au Canada, où il a vécu, que, cette fois encore, il a placé l'action de son nouveau récit, **Une corde sur l'abîme.** On peut croire celui-ci en partie autobiographique. Son héros, quittant sur un coup de tête la riche maison familiale du Havre, va tenter la chance, soutier pour la traversée, fermier, cow-boy. Bientôt homme d'affaires et fondateur de ville, il aime ou croit aimer, et touche — comme tous ses pareils qui ne sont pas des mufles — le néant d'être riche et puissant... Il meurt, enfin, dans un raid désintéressé, en se dévouant, moins aux Indiens qu'il allait sauver de la variole, qu'à l'idée d'être généreux. « De la bête à Dieu, que l'homme se tende comme une corde au-dessus de l'abîme » (la citation est de Nietzsche). Nietzsche, pour autant qu'il conclut, conclut que la joie — but suprême — se retrouvera dans les plus simples choses, la vie la plus nue, considérées par un être évolué de façon à les douer de couleurs et de saveurs infiniment grandies. *Se* transformer, l'univers en sera transformé. Ces courses à travers le Canada (sur lequel les indications et descriptions jetées abondamment sont précieuses), on les faisait naguère de tête, dans le cabinet. A présent, grand air, énergies déployées (ou cette forme d'énergie que Paul Adam a appelée la Ruse), longues foulées, animalité fougueuse. Santé. On abuse du mot : les êtres *sains*, les races *saines.* L'absolue santé sera peut-être celle qui aura traversé et vaincu toutes les maladies de corps et d'âme... Elle aura passé par l'épreuve. Mais, au fond, cerveaux d'hier, muscles d'aujourd'hui, en route vers cette santé idéale, doivent s'accoupler s'ils veulent la trouver. Etre grand, gros, fort et bête, dit le populaire : il faut tout cela pour un bon charpentier. Les charpentiers du monde qui s'annonce auront beau vouloir couper les ponts, cinq ou six mille ans

d'hérédité leur défendent de retomber à la bête. Les lois de l'esprit, ils ne les secoueront pas de dessus eux, ni n'en changeront l'essence. Et ce roman, qui n'est pas des plus réussis de l'auteur, se trouve ainsi comme un résonateur de nos problèmes centraux, un excitateur de méditation. Moins œuvre qu'acte : mais pour l'auteur, du tempérament qu'il est, c'est encore éloge.

La vengeance qui s'amorçait dans *La dame de Lyon* de M. Joseph Jolinon se poursuit dans **L'Arbre sec,** le nouveau roman lyonnais de cet écrivain. L'avocat Debeaudemont, mécontent de sa femme qui s'émancipe trop (on se souvient qu'elle avait pris un amant dans le premier volume), la fait enfermer comme folle. Mais elle s'échappe, et rien qu'en le menaçant de cette horreur : le divorce, l'accule à se tuer. Qui a un peu vécu là-bas goûtera le ramassé et la stylisation (peut-être un tantinet caricaturale) des aspects de la seconde ville de France, sa rancœur sourde de ne pouvoir être capitale, ses âmes sous cloche pneumatique, sa puissante maussaderie, son pharisaïsme. Nous serions dans une belle caserne si certain rêve de François Ier et de son fils aîné le dauphin François, de fixer là-bas leur cour (à cause des guerres d'Italie) avait pris corps. Ou peut-être, la cour amenant et intronisant ce dont on s'est toujours défié aux rives de la Saône, l'Intelligence ou mieux : l'Esprit, ce quelque chose de plus subtil que l'Intelligence tout court, serait né. Une culture moins fine, mais plus substantielle que celle de Paris, se serait développée... L'héroïne de M. Jolinon le donne à penser que son hérédité, ses forts préjugés, n'empêchent pas d'avoir grande mine et de savoir combattre pour sa liberté.

C'est un vieux thème, celui des amours manquées qui, à l'âge des cheveux blancs, se retrouvent et se renouent en amitié, que M. Charles Silvestre a traité mélancoliquement dans **Le passé d'amour.** De l'auteur, vous vous doutez que cela se passera dans un vieux château, embaumé d'automne, avec à l'horizon des bois rouillés, que l'histoire sera infiniment pure, d'une élégance vieille-France, et que les confidences s'achèveront avec le crépuscule, endolories comme lui... Evidemment, le marquis de Chaillac eut tort, et raison de refuser un roturier pour gendre; évidemment, M. de Chan-

tôme, qu'il accepta ensuite, eut tort de fumer l'opium, avec quelques raisons atténuantes; et Bernard Souvigny eut autant qu'eux tort ou raison en n'insistant pas pour conquérir, voire de haute main, celle qui l'aimait. Il y a vingt ans, ou même dix, comme nous en aurions voulu au destin de les tyranniser tous! Aujourd'hui, leurs ennuis nous sont plus supportables. Qui a changé? Pas le chanteur de la belle complainte, toujours égal à lui-même. Alors, nous, ou le monde autour de nous? Tout s'est tellement transformé! Tant de réalités cruelles sont nées!... Nous nous éloignons, emportés « vers de nouveaux rivages », d'un temps qui fut ou nous parut toute fraîcheur et indicibles émois. L'heure qui chevrote encore à la tour du vieux château, argentine et teintée de lune, marque une fin d'époque, des formules qui meurent.

Dans *Le désert*, je crois, de Félicien David, une seule note, indéfiniment répétée, suffit à exprimer l'épouvante de la solitude. Dans **Amoureuse 1933**, par Mme Jeanne Graves, même longue plainte monocorde. La malheureuse qui s'est livrée à un être veule, infixable, exigeant par égoïsme ingénu, s'aimant trop pour perdre de la tendresse sur autrui, raconte son calvaire. Elle est « 1933 », donc peu portée à l'élégie; elle lutte pour sauver son amour et même ses intérêts. Elle coupe, enfin, l'amarre. Elle est brave, dure : on ne l'aura plus si aisément. Sauf pour quelques effets, il était inutile d'ajouter aux démérites du mauvais amant le vice de l'opium; on est très bien lâche et veule et asexué sans cela; trop souvent, de plus, on croirait que les phrases sont, à dessein, mal nouées. Sous ces réserves, si le livre est un début (rien à la page de garde comme ouvrages antérieurs), c'est un début comme il y en a peu, même par ces temps où tant de femmes *parlent* enfin leur cœur, et le parlent bien, à défaut des hommes qui ne savent plus parler qu'affaires.

Je viens d'écrire : « Les femmes qui *parlent* leur cœur et le parlent bien. » A part les spécialisés de l'écriture ou de l'éloquence (encore, parmi eux, que d'Aliborons sous une robe de mince acquis!), l'homme a renoncé au bien-penser et au bien-dire : un vocabulaire d'un millier de mots lui suffit pour exprimer amour, affaires, politique, ses rapports (archisimplifiés) avec la nature, autrui et lui-même. La femme

a repris ou reprend peu à peu cet empire qu'il a délaissé. **Salle commune,** de Mme Maria Luz, roman préfacé par M. Louis-Charles Royer, n'est qu'une série de sensations d'hôpital, le tout simple désir d'une malade de retourner à la vie et à l'amour. Mais quelle vigueur de trait! Quelle galerie de bonnes femmes et, sur leurs sanies gynécologiques, quel ruissellement de teintes : les bleus-violâtres, le rouge des hémorragies, le noir et le blond des douces toisons que les ciseaux de l'infirmière font tomber avant l'intervention du chirurgien... Et là-dessous, à mi-voix et dolentes, les pauvres conversations de lit à lit, traduisant les pauvres petits soucis des pauvres âmes à la dérive... Un tel livre annonce un rare tempérament d'observatrice ou un don pictural extraordinaire — ou les deux? Comme la maladie dont je suppose que Mme Luz a été la proie, ne serait-ce pas, plutôt, un moment un peu plus fiévreux dans sa vie? Pourtant, elle est, déjà, l'auteur d'un autre récit : *Puberté,* dont l'audace (bien sûr! c'est si facile, l'audace, en matière sexuelle...) dont l'audace, dis-je, et l'intensité ont surpris...

Le propos de Mme Henriette Valet, qui « ne se cache pas d'être une révoltée » et dont on peut rapprocher le roman de celui de Mme Luz, était, sans doute, de nous rendre la charité odieuse sous l'une de ses formes les plus populaires dans **Madame 60 bis.** Mais elle n'a réussi qu'à faire une fois de plus le procès de la bête humaine. Certes, il s'en faut que tout soit parfait à l'Hôtel-Dieu où elle nous conduit, et aussi bien moralement que matériellement. Mais peut-on demander plus que son devoir au personnel chargé de l'accouchement, des soins et de la surveillance des miséreuses qui viennent se faire délivrer là du « fruit de leurs amours », pour parler classique? Je sais, je sais... Mme Valet entend que c'est la société tout entière qu'il faut réformer. Mais où chercher les responsables de ses maux? Vieille histoire, et qui nous ramène au rouet. Reste que Mme Valet a le sens caricatural ou la colère déformante. Colère d'amour? Ce serait son excuse. Mais les eaux-fortes sont cruelles qu'elle burine des pensionnaires de l'hôpital, pour en faire des monstres. Ce n'est plus le coloris éclatant, et cependant nuancé, de *Salle commune.* C'est un sombre cauchemar et qui force la pitié du lecteur à le céder au dégoût.

Un père et son enfant. Deux générations que l'on confronte ou qui s'affrontent, mais finissent par se réconcilier dans l'amour : c'est **Le fils de ma chair**, par M. Raoul Stéphan. Rentré tout joyeux chez lui, la guerre terminée, Pierre Dorte, qui est professeur à Tournon (la petite ville sur le Rhône qu'illustra Mallarmé), retrouve, avec sa femme Denise, son fils Frédéric, un gamin de dix ans dont l'esprit réaliste et même pratique choque bientôt son idéalisme invétéré. Le divorce entre Pierre Dorte et Frédéric s'aggrave avec les années, jusqu'au jour où... Mais il faut laisser au lecteur la surprise du miracle qui s'accomplit dans un roman auquel on pourrait reprocher de manquer de péripéties. Une Marne morale. Au vrai, Pierre Dorte est un peu bien vieux-jeu, et de surcroît livresque. Il se laisse trop facilement tromper par les apparences. Je crois le personnage vrai, cependant, qu'un soupçon d'amour spirituel achève d'égarer, et je ne puis me défendre d'avoir pour lui de la sympathie — à cause de son aveuglement même. Peut-être M. Stéphan n'a-t-il pas traité son sujet aussi profondément que je l'eusse désiré. Un beau sujet, n'est-ce pas? celui du père qui s'afflige de ne pas se retrouver dans son fils, et réprouve, instinctivement, ce qu'il voit qui diffère de lui dans l'être en lequel il se survivra... L'atmosphère provinciale, enfin, où se déroule le récit de M. Stéphan, est composée avec beaucoup de charme. Elle n'en est que plus favorable à l'épanouissement du goût des belles-lettres et de la méditation chez le professeur revenu des tranchées.

Le style est d'un serré, d'un elliptique voulus (mais n'enferme pas grand'chose dans son écorce dure) avec lequel M. Georges Malibran a écrit **Une femme simple.** Oisive, riche, veuve d'un mari médiocre, Régina Stern court le monde en faisant l'amour partout où le paysage est coté : Rio-de-Janeiro, La Havane... Paris, enfin. Là, lâchée par son gigolo, elle se jette sur le pavé de sa fenêtre d'hôtel. Simple, je pense qu'elle l'est, parce qu'elle ne résista jamais à ses sens. A ce compte, la Beauce, la Brie et les autres provinces ont maintes pastourelles capables d'en faire autant, aussi ingénument, sans voyager si loin...

MÉMENTO. — *Le Phare*, par M. Paul Reboux (Flammarion), est la

réédition d'un livre déjà ancien, avec modifications et compléments. Tout y est, cette fois, de ce qui peut se passer d'anormal dans un phare : mort d'un gardien, folie d'un autre, assaut de bandes d'oiseaux, jusqu'à un viol de naufragée morte. Et toute la folle superstition bretonne. On avait lu les éditions précédentes : on lira celle-ci qui ne fera cependant pas oublier le pathétique, l'hallucinant chef-d'œuvre de Mme Rachilde : *La Tour d'Amour.* — Il faut aussi que je signale une autre réédition : *Les portes d'Airain,* suivies de *Le Cœur d'Alcyone,* par M. Victor-Emile Michelet (Les Editions Véga). Ce roman — ce poème en prose, plutôt — s'apparente par la noblesse de la pensée, le nombre et la musicalité du style, aux meilleures œuvres de Villiers de l'Isle-Adam. Une connaissance ésotérique l'inspire et confère un sens profond à ses images les plus belles, et apparemment les plus gratuites.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Comédie des Erreurs, de Shakespeare, au Théâtre de l'Œuvre.

Le Théâtre de l'Œuvre n'a pas fait besogne inutile en organisant cette représentation de la **Comédie des Erreurs.** Il a ajouté quelque chose à l'espèce de cycle Shakespeare qui a été organisé cette année. Plusieurs théâtres y ont participé. Ils ne se sont naturellement pas entendus pour le faire, mais ils y ont au contraire travaillé dans le plus beau désordre, tirant chacun de son côté, présentant un chef-d'œuvre, puis une pièce de moindre mérite, une œuvre ignorée après une célèbre, et finissant comme il convient par une œuvre de début. Reconnaissons quelque chose d'assez shakespearien dans cette façon d'agir et dans ce mélange des valeurs. D'ailleurs, l'important pour nous n'est-il pas que les pièces nous soient offertes? Nous ne sommes plus des enfants à qui il faut mâcher la nourriture, mais nous sommes assez grands pour recomposer dans notre esprit la figure dont on nous offre les éléments épars et disjoints. Shakespeare est à la mode. Profitons-en. Voyons-en d'un seul coup plus qu'on ne nous en a jamais montré, et à toutes les sauces — je veux dire dans toutes les traductions et dans toutes les adaptations, avec des mises en scène élémentaires ou compliquées, et tirons-en l'enseignement que nous pourrons.

Ce préambule n'est point fait pour annoncer des généralités, ni des vues d'ensemble sur Shakespeare. On n'en étale jamais que trop et je ne vois pas l'intérêt qu'il y aurait pour ma part à remarquer qu'une demi-réussite comme *Troïlus et Cressida* a vu le jour parmi les plus hauts chefs-d'œuvre de l'auteur, ni à en rechercher les raisons. Pas davantage à demander comme il se fait qu'une pièce encore aussi gauche que la *Comédie des Erreurs* — à supposer qu'elle ne soit pas apocryphe — ait passé immédiatement avant le *Songe d'une Nuit d'été* et qu'elle n'ait précédé que de bien peu *Roméo et Juliette.* Il est très satisfaisant pour l'esprit de constater qu'un grand maître a commencé aussi petitement. La croissance et les manifestations du génie sont parmi les plus grands mystères du monde, et les réactions du public en sa présence sont tellement plus mystérieuses encore qu'on se demande parfois s'il n'y aurait pas quelque chose d'analogue au génie dans ce monstre anonyme.

Il lui faut du moins, pour admettre une fable aussi lourde que celle de la *Comédie des Erreurs,* une complaisance qui peut ressembler à l'abdication de tout sens critique. L'histoire vient cependant de bien loin. Quand, à la Compagnie des Quinze, Jean Variot offrit une adaptation des *Ménechmes* de Plaute, nous avons déjà rappelé (ce qui n'était point faire preuve d'une impressionnante érudition) que Plaute avait emprunté ce thème à Ménandre, qui ne l'avait probablement pas inventé lui-même. Shakespeare a suivi de fort près la disposition de cette fable, qui est assez grossière. Deux jumeaux, qui se ressemblent comme ne se ressemblent que les jumeaux de théâtre, se trouvent dans la même ville sans le savoir. D'autre part, ils ignorent naturellement leur existence, ayant été séparés dès le berceau. En outre, ils ont à leur service deux valets jumeaux, identiques comme eux et comme eux s'ignorant l'un l'autre. Enfin, quoique ne se connaissant point, quoique ne vivant point à l'ordinaire dans le même pays, maîtres comme valets sont animés d'un tel instinct de similitude qu'ils s'offrent à nos yeux vêtus de même, à une broderie, à un bouton près.

On pense bien qu'en partant d'un postulat aussi forcé, on peut organiser des confusions assez plaisantes. C'est le qui-

proquo élémentaire, on dirait presque le quiproquo primitif, sinon originel. Il produit ses effets inévitables chaque fois que l'un des personnages, dont l'aspect abuse ses interlocuteurs, se trouve en présence de gens qu'il ignore, mais qui sont persuadés de le connaître. L'avouerai-je? Cette situation, qui devrait agir comme un explosif, n'a pas beaucoup d'empire sur moi. J'ai le sentiment que les acteurs de la comédie ne demeurent dans ces monotones erreurs, qui les abusent, que par l'effet d'une invraisemblable bonne volonté, d'une bonne volonté inhumaine, par laquelle ils échappent infiniment trop à la vérité : rien de vivant ne peut s'introduire en de si stupides marionnettes.

Combien la donnée d'*Amphitryon,* que Plaute nous a transmise aussi, contenait plus de substance et plus de possibilités, aussi bien poétiques qu'humaines! Dans *Amphitryon* comme dans *les Erreurs,* nous avons une double paire de personnages identiques, les maîtres et les valets. Mais le caractère surnaturel de cette identité corrige son invraisemblance. Nous entrons bien plus volontiers dans le jeu de l'auteur, parce que nous sommes dans une autre atmosphère et sur un autre plan. Ce que l'on nous demande d'admettre et que nous admettons volontiers, c'est qu'un dieu prenne une apparence déterminée, qu'il se rende semblable à un homme défini et qu'il le double par son aspect. Nous y consentons. L'erreur où se trouvent plongés les personnages du drame n'est pas l'effet d'un hasard aussi absurde que peu croyable; elle est organisée par une volonté supérieure et toute-puissante. Nous n'y consentons pas seulement, nous nous complaisons dans cette idée, si détachés que nous puissions être de toute métaphysique, si rebelles que nous soyons à une croyance en des interventions surnaturelles. Le seul fait que ces croyances aient un jour été admises nous permet d'imaginer l'état d'esprit où il faut être pour les admettre, c'est-à-dire de les admettre un instant.

C'est bien dommage que Shakespeare, au lieu de composer la *Comédie des Erreurs,* n'ait pas écrit un *Amphitryon.* La poésie divagante qu'il devait répandre avec tant de prodigalité dans ses comédies aurait eu là belle occasion de s'épancher, et j'ai plaisir à me demander — bien gratuite-

ment — si ce qu'il aurait composé sur ce thème aurait été plus près de Molière ou de Giraudoux.

Molière, assurément, ne manque pas d'établir l'atmosphère poétique où la fable se déroule, et le premier vers que, sous les traits d'Amphitryon, prononce Jupiter : *Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher,* est enveloppé d'ombres et tout plein de leurs combats avec la flamme. Mais on sent bien que ce sont les subtilités psychologiques qui se peuvent tirer de la situation qui requièrent toute son attention. Il se complaît d'abord, en faveur de la moins fine partie de son public, à organiser un divertissement aisé, en faisant toujours subir à l'un de ses personnages, Amphitryon ou Sosie, les conséquences des actes accomplis par son double; c'est à quoi se borne Shakespeare dans la *Comédie des Erreurs.* Mais l'intervention du merveilleux lui permet des analyses bien plus déliées, qu'il conduit pour l'agrément des plus délicats. Tandis que Sosie différencie ingénieusement le moi et le non-moi, Alcmène, qui trouve Jupiter au delà d'Amphitryon, semble une platonicienne qui recherche une essence par delà l'apparence, ou une petite bovaryste mal satisfaite de la réalité, qui veut se la représenter autrement qu'elle n'est. Puis, en d'autres instants, quand Jupiter veut dissocier l'idée d'amant de celle d'époux, elle fait preuve de la plus aimable raison matérialiste en se refusant à de telles divisions et en ne supportant point que le plan divin et le plan humain trouvent leur ligne d'intersection dans son cœur.

L'Alcmène de Giraudoux va plus loin dans le matérialisme. Elle préfère résolument l'humain au divin. Elle refuse de rien céder à la métaphysique, et elle sait montrer à Jupiter qu'elle lui préfère l'homme et que ses souvenirs humains effacent la réalité surnaturelle. Elle lui retire ainsi le bénéfice de sa victorieuse tromperie. Il n'en reste pas moins que le trompeur a vaincu, et c'est ce qui lui importe. La délicieuse invention de Giraudoux développe si heureusement celle de Molière, qu'elle nous permet de dire que, dans le match des *Erreurs*, Shakespeare est battu par les deux champions français. Comme on voudrait s'en assurer en revoyant sur la scène ces pièces ravissantes, celle de Girau-

doux aussi bien que celle de Molière! En ce qui concerne Molière, je ne m'explique guère qu'un théâtre comme celui de l'Œuvre ne nous offre pas de temps en temps les pièces oubliées de nos auteurs français. Les théâtres de répertoire les négligent, et elles valent bien les pièces de second ordre de Shakespeare, sinon davantage.

Quant à l'*Amphitryon* de Giraudoux, dont la place à la Comédie-Française semble tout indiquée, avant qu'il n'aille s'y embaumer pour l'éternité, peut-être qu'un enchanteur voudra bien nous en offrir le spectacle délicieux. J'ai dans l'idée que, dans un avenir prochain, le souhait que je forme ici se trouvera réalisé.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Camille Jullian. — *Mémoires du Général Hugo.* **Préface et Notes par Louis Guimbaud. Collection « Jadis et Naguère », dirigée par Edmond Pilon. Editions Excelsior.** — **J.-L. Claparède:** *L'Enseignement de l'Histoire et l'Esprit International.* **Nouvelle Edition. Préface de Michel Lhéritier. Les Presses Universitaires de France.** — **Mémento.**

Camille Jullian, mort en décembre dernier, laisse une forte mémoire. Disciple de Fustel de Coulanges, il ne pouvait, dans l'exemple du maître, que trouver certaines de ces suggestions qui s'exercent sur les dispositions les plus intimes d'un talent. Il n'y a pas, néanmoins, à s'étendre là-dessus. Au point de vue social, notamment, une comparaison entre les conditions de l'Histoire des Gaules et celles de l'Histoire de l'ancienne France ne paraît pas s'imposer, vu la nature des sujets. Camille Jullian qui, on le sait, a publié les derniers volumes de Fustel, a pu s'interroger plus ou moins, et plutôt plus, sur ce que serait devenue la Gaule se développant d'elle-même, c'est-à-dire en dehors de Rome; mais le romano-germanisme de Fustel, riche matière s'il en fut, n'offrait pas toutefois beaucoup de points de repère, de parallèles, pour une histoire de l'ancienne Gaule. Cela ne veut pas dire que Camille Jullian n'ait pu recevoir de Fustel maintes suggestions générales touchant les forces du passé, ces forces dont on retrouve la trace, non dans des constructions axiomatiques modernes, mais dans les témoignages du Passé sur le Passé.

Sous ce rapport, rien de plus approfondi, — avec une docu-

mentation sans égale du sujet, — que l'Histoire de la Gaule de Camille Jullian. Commencée en 1907, après divers grands travaux, notamment sur les provinces méridionales et sur Vercingétorix, elle fut achevée en 1926. Nous avons parlé de chacun de ses huit volumes en son temps. Jamais historien n'aura poussé plus loin qu'ici la science de la géographie naturelle et de la géographie politique. L'ethnographie (Celtes et Ligures) présente des bases profondes; et elle restera. On est confondu lorsqu'on voit l'auteur partir de ses travaux sur les provinces méridionales et développer du côté du Celtisme la puissance d'investigation, non seulement égale à elle-même, mais grandissante, qui s'était manifestée si brillamment dans ces premiers travaux. Quant à la topographie, à la toponymie, etc., elles sont traitées avec un tel relief, une telle couleur, un tel mouvement, que le lecteur est emporté dans ces détails, comme dans le déroulement d'un décor panoramique.

A d'autres égards, nous n'avons pas à redire ce que nous avons déjà exposé maintes fois ici. Qu'il nous suffise de constater que, si la Gaule gauloise a jamais livré ses secrets, ses difficiles secrets autochtones, ce n'a pu être qu'au magique évocateur. Malheureusement, ces secrets, par la suite, quand la Gaule est devenue romaine, se sont un peu perdus... Ceci aura été le tourment de Camille Jullian dans cette œuvre. Il a tout fait pour soutenir l'espèce d'incantation à laquelle répondaient les vieux échos druidiques; et l'on peut être certain que si l'évocation, à partir des siècles romains, n'a pu se soutenir, c'est qu'elle n'était plus possible.

On assiste, ici, à l'émouvant spectacle d'un historien, d'abord séduit par les richesses nouvelles qui, après la conquête romaine, viennent diversifier son sujet, mais qui, peu à peu, l'irritent en lui dérobant le vieux fonds gaulois. Nous ne nous chargeons pas de juger la mauvaise humeur sensible de Camille Jullian vers la fin de sa grande œuvre, où un sortilège nationaliste semble l'avoir, tour à tour, enivré et déçu! Il est revenu plusieurs fois à la charge: dans les publications issues directement de son cours du Collège de France, puis dans des publications particulières, prenant rang dans le prolongement de son *Vercingétorix*. Parmi ces dernières,

celle qui s'intitule *De la Gaule à la France* est très caractéristique, mais elle ne convainc qu'à demi. La filiation, incontestable en principe, n'offre cependant pas, jusqu'au point rêvé par Camille Jullian, la synthèse des éléments gaulois, latins et francs. Il n'y a pas de synthèse. Il n'y a pas de Gaule ayant fondu en elle, en tant que Gaule, et que Gaule perdurable, des éléments romains et francs. Comme race, on la trouve toujours; mais comme nation, c'est autre chose.

Pendant une longue partie de sa carrière, disons-nous, Camille Jullian s'est complu au spectacle de la romanisation de la Gaule. Les trois premiers siècles de notre ère, ceux de l'universelle Paix Romaine, sont alors, pour lui et pour tout le monde, les plus heureux temps de l'humanité. Et puis, peu à peu, l'historien a contesté la valeur de l'œuvre de Rome en Gaule. Beaucoup l'ont suivi. Les invasions du milieu du IIIe siècle, les désastres, le changement d'esprit qu'elles ont occasionné en Gaule, sont, nous dit-on, la faute de Rome, pour cette raison que Rome avait trop laissé la Gaule et le monde jouir de la paix qu'elle leur avait donnée. Abondance de biens nuit.

Pourtant, parmi les reproches que Camille Jullian accumule alors contre la civilisation romaine, il en est un, extrêmement intéressant, que nous avons déjà retenu, en une autre occasion, et sur lequel nous dirons quelques mots encore.

Au chapitre VIII du tome VI, examinant les « tares de l'Empire romain », Camille Jullian se trouve noter l'état démocratique dans lequel a fini la culture latine. « Des millions d'hommes en étaient venus à connaître les mêmes choses », dit-il. Il y eut « l'amas le plus colossal de notions où l'humanité eût encore puisé ». La notion se vulgarisa. Ce fut une *standardisation* sans seconde, que, toutes choses égales d'ailleurs, ne dépasse point la *standardisation* actuelle.

Mais, demande l'illustre historien, est-ce à dire que les facultés des hommes soient devenues plus fortes et leurs actions meilleures? Camille Jullian ne le croit pas. Il fait là-dessus la critique (pages 547 et suiv.) de la médiocrité de style et de valeur en tous sens où était tombée toute chose de l'immense civilisation romaine, mondiale, uniformisée. Le nombre, muni d'un banal savoir, d'un banal esprit de ressource, de banales

qualités morales, avait tout nivelé. Partout, dit admirablement l'historien, partout s'aggravait « la pesée de la foule sur les âmes humaines ».

M. Georges Sorel, dans ses « Réflexions sur la violence », a constaté, dans nos démocraties actuelles, une manière d'être pareille. On peut attribuer à la Démocratie la chute de l'Empire romain et de la civilisation gallo-romaine. Ainsi, la conclusion de la grande œuvre de Camille Jullian se trouve être que la phase démocratique est le stade final des civilisations. Cela est à retenir, en concernant, non pas seulement Rome, mais l'avenir de toute culture humaine.

M. Louis Guimbaud, qui a publié, avec Préface et Notes, dans la Collection « Jadis et Naguère », dirigée par M. Edmond Pilon, les **Mémoires du Général Hugo,** le père de notre grand poète, est un historiographe averti de ce qui se rapporte à la famille Hugo. Entre autres publications de cet ordre, il a donné une biographie de *La Mère de Victor Hugo*. Les Mémoires qu'il réédite aujourd'hui (la première publication, en trois volumes 8°, chez Ladvocat, 1823, comportait des appendices et même certains développements du texte dont on a su dégager la présente réédition) ont fortement bénéficié du savoir spécial de M. Guimbaud. Ce savoir n'est pas celui d'un enjoliveur, mais il se trouvait, au contraire, tout à fait nécessaire en présence d'un document historico-biographique très avare, par lui-même, de détails familiaux sur son auteur. Nous en avons l'aveu par cet auteur lui-même, aveu tourné en style digne, en style de général :

Les mémoires d'un homme public ne doivent se composer que de ce qui peut intéresser l'histoire, ou servir à l'instruction de la classe à laquelle ils s'appliquent plus spécialement.

Sur quoi, le général, passant par-dessus son enfance et sa jeunesse, débute d'emblée par les événements politiques et militaires de 1788.

On supplée à cette insuffisance par le *Victor Hugo raconté*, etc. (à lire avec précaution), par *Le Général Hugo* de M. Barthou, par *La Mère de Victor Hugo* (déjà cité) de M. Louis Guimbaud, et enfin par la vive Préface du même, à laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

Les *Mémoires*, dans leur édition présente (peut-être pour-

rait-on regretter l'appendice relatif au siège de Thionville) se rapportent principalement: aux campagnes de Vendée, au service sous Moreau (période qui devait médiocrement servir Hugo auprès de Napoléon), à la campagne d'Italie sous Masséna, enfin au service auprès de Joseph, à Naples d'abord, avec la fameuse poursuite et déconfiture de Fra Diavolo, l'ex-ministre napolitain, exploit qui fut le début de la faveur auprès du roi Joseph; enfin, en Espagne, sous ce même roi.

Le gros de l'ouvrage est là, dans le récit du séjour d'Espagne. Chambellan ou majordome royal plus ou moins *in partibus,* administrateur militaire, gouverneur de province, Hugo se battit beaucoup contre les *guérillas.* Dans une lutte aussi dispersée, semble-t-il, aucune action d'ensemble ne paraît aisément se dessiner. Mais une autre chose, plus générale, en son genre, qu'une stratégie plus ou moins entrecoupée, ressort curieusement ici: nous voulons dire le *caractère* réel de cette lutte des guérillas. C'est à la fois moins tragique et plus redoutable qu'on ne croyait; moins romantiquement enlevé et plus réalistement campé. On sent le mémorialiste militaire tout à fait à son affaire ici. On admirera sa description des lieux; sa connaissance de l'ennemi. Il y a aussi le tableau d'une Cour en voyage. Cela ne pouvait se passer ainsi que dans cette Espagne. Ce tableau des déplacements de la Cour royale vers Valence, migration énorme, poussiéreuse et désemparée, où semble déjà s'annoncer certaine autre retraite, glacée celle-ci, à l'autre extrémité de l'Europe, un tel tableau nous semble neuf, générateur d'impressions exactes et particulièrement vivantes en leur déplaisir; et nous ne nous souvenons pas, quant à nous du moins, d'avoir, jusqu'ici, éprouvé rien d'aussi saisissant dans l'Histoire napoléonienne d'Espagne. Les Mémoires s'achèvent sur l'évacuation de la Péninsule.

Quant à la suggestive Introduction de Louis Guimbaud, où nous avons le plaisir de faire la connaissance de Mme Hugo, c'est là une page colorée, libre, et de ton personnel. Son intérêt principal est de nous renseigner, disons-nous, sur Mme Hugo, dont le nom ne figure pas une seule fois dans ces mémoires-ci; le nom de Mme Hugo, comme aussi le nom d'une autre dame, d'un autre ménage du général. On peut se

demander si le père de notre grand poète sortira beaucoup rehaussé, quant à lui, de cette biographie. Un certain passage des *Misérables,* passage dont nous nous souvenons en ce moment, où l'on sent des impressions filiales sous le pinceau du romancier, est d'un respect un peu apitoyé et peut-être très idéaliste: bref, le fils nous parle du père comme d'un homme mal jugé. C'est d'un fils, et c'est aussi du très grand homme qu'était ce fils. Ce qui est dit, du côté de M. Louis Guimbaud, n'en a pas moins une valeur curieuse. Enfin, cette Introduction est bien vivante en ses renseignements piquants.

M. J.-L. Claparède s'est employé à montrer les aspects pris successivement, depuis la guerre, par le mouvement d'initiatives qui a pour objet **L'Enseignement de l'Histoire et l'Esprit International.** M. Claparède est un Educateur hanté, à juste titre, du besoin de donner à l'Enseignement historique un sens résolument et universellement anti-belliciste. La vivacité de son désir le porte même à concevoir tout un appareil de contrôle officiel peut-être excessif, capable de décourager les historiens les mieux intentionnés. M. Michel Lhéritier, l'historien connu et secrétaire général du Comité International des Sciences Historiques, compare, dans sa Préface, ceux qui voudraient bien travailler dans de telles conditions aux « historiographes des anciens monarques. »

M. Claparède, parlant toujours en éducateur, préconise un esprit « humain », « fraternel ». On écrira l'Histoire sous l'inspiration d'une Muse Clio devenue Maréchale de l'Armée du Salut. Mais enfin, « humain », « fraternel », si les faits de l'Histoire ne le sont pas, comme il pourrait bien arriver maintes fois? Voilà le véritable historien, l'homme de science, bien embarrassé sous le harnachement philanthropique imposé par les éducateurs. Sans s'étendre là-dessus, il faut préciser que le point important, dans ces pages, consiste dans le contrôle des Manuels d'Histoire. Des directives très générales, sous forme de programmes universitaires, par exemple, peuvent depuis longtemps jouer ici. Ce que demande M. Claparède est tout autre chose: il s'agit, pour lui, de l'internationalisation des manuels. Ses exposés sont pleins de la préoccupation de la Société des Nations. On doit donner

une compétence scolaire à la Société des Nations. Pour les livres scolaires d'histoire, ou même les livres de lecture historique, nous aurions, à la Société de Genève, une Sacrée Congrégation de l'Index. Les bons manuels seraient internationalisés, les mauvais jetés au panier. Mais n'insistons pas. M. Lhéritier lui-même, au cours des « confidences » de sa Préface, se montre peu enclin à s'aventurer, du moins sous le rapport historico-scolaire, dans les plates-bandes des bords du lac Léman. Un autre procédé, moins chimérique et moins dangereux pour l'esprit, serait, — selon la suggestion de M. Claparède, — une unification, librement consentie, des manuels d'histoire sous le rapport international. Par exemple, tous les manuels historiques d'Europe auraient les mêmes condamnations de la guerre, le même respect du voisin, le même amour de la Paix, etc. Voilà qui vaut mieux : mais quelle colossale, impossible besogne technique (sans parler du côté moral, « éducateur »)!

M. J.-L. Claparède n'en a pas moins l'intrépidité d'indiquer ce qui lui paraît être des moyens; et comme le souci de connaître les initiatives tentées jusqu'ici sous ce rapport n'est pas moins vif pour sa bonne foi et sa curiosité pratique, il accompagne ses aperçus plus ou moins théoriques d'exposés riches de noms, de bibliographies, de rapports touchant les travaux de sociétés, de groupes, de comités et sous-comités, etc. La question tout entière de l'Internationalisation de l'Histoire est, d'ailleurs, disons-le bien, étudiée avec ce soin documentaire. Sans doute, plus d'une fois, ce que l'amical mais strict préfacier, M. Michel Lhéritier, appelle « la pointe de la pyramide », plus d'une fois, disons-nous, cette clef de voûte qui, en Histoire, est la science, — de préférence à l'Education, à l'Opinion, etc., — nous semble quelque peu en péril, ici. Mais enfin, pour l'étude documentaire de la Question (si Question il y a), rien de mieux, sinon de plus encourageant, que l'ouvrage spécialement renseigné de M. J.-L. Claparède, humaniste européen.

MÉMENTO. — *Revue Historique* (mai-juin 1933). Roger Doucet: *Le grand Parti de Lyon au XVI*e *siècle* (1re partie). (Ce qu'on appelait: le grand Parti était un syndicat de financiers. M. Roget Doucet le montre très actif, sous François Ier, sous Henri II, dont la

politique révèle ses curieux détails financiers. Constitué par lettres patentes du Roi, le Grand Parti était une manière de « Bourse des valeurs », un centre financier subvenant principalement aux dépenses de la guerre. On l'appelait le Grand Parti « parce qu'il était ouvert à toutes sortes de gens », prêteurs recevant « des obligations souscrites par les procureurs du Roi ». On peut croire qu'il y avait aussi une contribution régulière des « Aides »). — André E. Sayous: *Christophe Colomb, Génois.* (L'auteur étudie la question du lieu de naissance de Colomb, qui était bien Génois). — Fritz Kiener: *Quelques aperçus sur Strasbourg et Mulhouse.* (A propos de deux livres récents : Henri Laufenburger et Pierre Pflimlin, « Cours d'économie alsacienne »; tome II: « L'industrie de Mulhouse ». Félix Ponteil, « L'opposition politique à Strasbourg sous la monarchie de Juillet »). — Bulletin historique: *Histoire des religions. Christianisme antique. Histoire du christianisme. Temps modernes et contemporains,* par Ch. Guignebert. *Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois,* par Louis Halphen. — *Id.*, juillet-août 1933. Roger Doucet: *Le grand Parti de Lyon au XVI*[e] *siècle* (*suite et fin*). (*Voir ci-dessus.* Nous trouvons dans la deuxième moitié de cette remarquable Etude historico-financière des recherches sur « La chute du Grand Parti », sur sa « Liquidation », à partir de la mort de Henri II et pendant les règnes suivants. « Le Grand Parti se présente comme une tentative originale qui, pour produire de bons résultats, n'aurait demandé qu'à être réalisée avec un peu plus de prudence. » Sept pages de Pièces justificatives, qui sont les Lettres patentes de Henri II). — Paul Deschamps: *Deux positions stratégiques des Croisés à l'est du Jourdain: Ahamant et El-Habis.* (Rectifie les identifications géographiques de ces deux positions. Rien d'évocateur comme cette promenade savante sur les itinéraires orientaux des Croisades.) — H. Le Marquand: *Un faux témoin du drame de La Hougue.* (Exposé des circonstances qu'utilisa ce faux témoin, un certain Challes ou Dechalles, pour narrer « de chic » la fameuse bataille navale). Bulletin historique: *Histoire de Tchécoslovaquie,* par J. Susta (*suite et fin*). — Dans les deux numéros: comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Historiques (mars-avril 1933). L. Mirot: L'assassinat de Louis duc d'Orléans et la théorie du tyrannicide au xv[e] siècle. (Détails sur Jean Petit, qui, porte-parole du duc de Bourgogne Jean Sans-Peur, l'auteur de l'assassinat, plaide non-coupable, justifiant l'assassinat en tant que tyrannicide. « La physionomie de Jean Sans-Peur n'en devient pas moins antipathique. »). — P. Perrenet: *Un jeune Dijonnais à Paris en* 1673.

Pierre Taisand. (D'après sa Correspondance, « une des meilleures sources que nous possédions sur la vie bourgeoise dans une ville de province à l'époque de Louis XIV. »). — E. Lainé: *Une tentative de renversement des alliances sous Louis XIV. Le Baron de Mandat.* (Ce qui devait s'accomplir au xviiie siècle, en 1756, c'est-à-dire l'alliance avec l'Autriche, fut tenté vers la fin du règne de Louis XIV. La personnalité du Baron de Mandat, négociateur de cette première tentative, paraît à peine semi-officielle. Intéressant.) — Em. Déborde de Montcorin: *Maisons-Laffite et son château à travers l'Histoire.* — *Id.* (Mai-Juin, 1933). (Numéro rétrospectif consacré au centenaire de la Revue).

Table de la Revue des Etudes Historiques (1833-1933).

Revue des Etudes Napoléoniennes (Mars 1933). Edouard Driault: *La Malmaison de Joséphine.* (Avec un plan). — Mémoires et Documents: Marie-Christine, reine d'Espagne à la Malmaison. (Il s'agit de la Reine Christine de Bourbon, qui de son union « plutôt bizarre » avec Ferdinand Munoz — passons la kyrielle des titres — eut « au moins » sept enfants, ce que rappelle un monument funéraire). — Chronique napoléonienne, Correspondance, Lectures napoléoniennes. (A propos du *Napoléon* de J. Bainville. On prête à M. Bainville, en ce qui concerne l'avenir de la gloire napoléonienne, des vues qui nous paraissent sensiblement plus négatives qu'elles ne sont. Le livre finit, au contraire, sur une image qu'on ne peut s'empêcher de trouver grandiose. Ceci, d'ailleurs, n'a rien à voir avec le point de vue politique). — *Id.* Avril 1833. Dr M. Vimont: *Bonaparte à l'Hôtel de Cherbourg.* (Encore un chapitre des maisons disparues. Le lieutenant Bonaparte séjourna dans celle-ci en 1787, dans des conditions « impécunieuses »). — J. Durieux: *Soldats de 1814.* (Suite de faits d'armes). — Mémoires et Documents: Le Prénom de Napoléon (...au siècle de Louis XIV. C'était un matelot de Villefranche qui le portait: Napoléon Montaulieu. On conjecture que le Grand Roi a pu le lire dans un document administratif, car il faisait cette besogne de chef de bureau, de lire lui-même les documents administratifs). Lectures napoléoniennes.

Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale (juillet 1933). Général René Tournès: *L'histoire officielle de la guerre.* — Jules Legras: *Souvenirs sur la Russie en guerre.* — Notes et Documents: Un entretien de l'Archiduc Joseph avec l'Empereur Charles I/IV (*sic*). — *Bibliographie.* — *Chronique.*

Table Décennale, 1923-1932.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Naamé : *L'Idée directrice;* l'Evolutionnisme dans Saint-Augustin; Introduction du Dr Ch. Fiessinger; Vigot. — M. Prenant : *La Vie, l'Evolution des espèces et le Marxisme;* Cahiers de Contre-Enseignement prolétarien.

Dans *Nouvelles rencontres,* Pierre Mauriac consacre un chapitre à Claude Bernard. Il lui reproche d'avoir donné la prééminence, dans l'être vivant, aux forces mécaniques, physiques et chimiques.

Ces facteurs physico-chimiques ne doivent pas faire oublier la force métaphysique évolutive avouée par Claude Bernard. Or celle-ci, s'il l'a énoncée, il ne veut pas la connaître. Elle s'impose à son esprit et à son cœur. Mais, officiellement, il l'ignore.

Pourquoi Claude Bernard s'est-il laissé « empêtrer dans son déterminisme », lui qui, au fond, paraît-il, était déiste et très respectueux de la religion, quoique ne pratiquant pas? Constatons seulement que l'Eglise a le bras long, et ce n'est pas la première fois qu'elle cherche à mettre la main sur les grands hommes.

Charles Fiessinger, qui a préfacé **l'Idée directrice,** du docteur Naamé, professe les mêmes opinions que Pierre Mauriac. Rien d'étonnant que l' « Idée directrice » l'ait séduit.

D'après le docteur Naamé, saint Augustin, dans *la Genèse au sens littéral,* s'affirme un évolutionniste aussi audacieux qu'avisé, et professe que la force est inhérente à la matière, « sujet que Büchner s'est approprié vers la fin du siècle dernier ». D'après saint Augustin, la création de début fut comme un germe déposé dans le monde et le principe de toutes les créatures appelées à naître, chacune en son temps, dans la suite des siècles. Saint Augustin tire argument de la lutte pour la vie et la sélection. Pour lui « il y a une beauté mystérieuse et non moins réelle dans cette loi d'équilibre et de progrès, qui renouvelle les animaux en les transformant les uns par les autres ». Pour un peu, Lamarck et Darwin auraient pris leurs idées dans saint Augustin.

§

Voyons maintenant ce que pensent les communistes du

transformisme. Marcel Prenant, qui est un zoologiste distingué et qui professe à la Sorbonne, a publié dans « les Cahiers de Contre-enseignement prolétarien » ses conférences à l'Université ouvrière sur **la Vie, l'Evolution des espèces et le Marxisme.**

On sait que le transformisme traverse en ce moment une « crise » : on admet l'évolution des espèces, animales et végétales, mais on ne s'entend guère sur les mécanismes de cette évolution, toutes les hypothèses proposées (adaptation, sélection, etc.) étant sujettes à critique.

Pour Marcel Prenant, « la crise du transformisme » est d'ordre idéologique.

Une théorie scientifique aussi importante que le transformisme ne pouvait naître et se développer dans un milieu économique quelconque. Celle-là le pouvait d'autant moins que, théorie biologique, elle a été invoquée souvent par des sociologues et des économistes soucieux de comparaisons et de justifications par analogie. En fait, si l'on examine son histoire et sa chronologie, la doctrine transformiste semble nettement liée à l'état économique bourgeois.

A l'appui de cette opinion, qui peut paraître bien étrange, Prenant cite les faits suivants:

1° Les premières idées sur la transformation des êtres vivants, encore très vagues, se montrent au XVIIIe siècle, chez Buffon et chez certains encyclopédistes, en même temps que s'esquissent les doctrines politiques de la bourgeoisie.

2° Les travaux initiateurs d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire et de Lamarck sont contemporains de la révolution française bourgeoise ou la suivent de peu.

3° De même que la classe montante se heurtait à des résistances que devait briser la crise révolutionnaire de 1830, de même le transformisme, combattu par Cuvier, ne s'imposait pas sans difficultés.

4° Quand Guizot lançait son appel à l'enrichissement, Serres énonçait l'importante loi transformiste qualifiée plus tard de « loi biogénétique fondamentale » (parallélisme de l'ontogénie et de la phylogénie).

5° C'est au moment de la grande prospérité bourgeoise, à partir de 1860, qu'a triomphé le transformisme.

6° A l'heure actuelle, où une crise sans précédent atteint le capitalisme et l'ébranle fortement, le transformisme subit une crise idéologique.

Tirer argument de ce parallélisme pour déclarer bourgeoise la théorie transformiste, voilà qui me paraît bien difficile à admettre. En quoi est-elle bourgeoise? Et si elle est si bourgeoise que cela, comment se fait-il que les marxistes font constamment appel à l'idée fondamentale du darwinisme, la « lutte pour la vie ».

Prenant se demande « si les suggestions de l'économie communiste et les formes de pensée nouvelles qui en découlent n'ont rien apporté de neuf en Biologie, et si la science russe n'est pas actuellement mieux placée que toute autre pour fournir à cet égard des éléments constructeurs. »

Il n'hésite pas à répondre affirmativement, et donne comme preuve un travail récent de Lioubichtchef.

L'auteur russe opère par antithèses:

Transformisme et constance; préformation et épigénèse; évolution et révolution; évolution et involution. Mais est-ce bien nouveau?

Transformisme et constance. — Cela a été depuis longtemps un sujet de discussion. Même les transformistes les plus avérés n'ont jamais nié qu'il y a, dans les espèces végétales et animales, un élément de constance, et que des périodes de constance ont alterné avec des périodes de mutabilité.

Préformation et épigénèse. — Que de controverses à ce sujet depuis qu'on a commencé les recherches embryogéniques. Certains ont voulu voir dans le principe de la préformation l'indice d'un vitalisme. Cependant, des savants à l'esprit libre, comme le regretté A. Brachet, ont cherché à montrer que préformation et épigénèse peuvent parfaitement se concilier. C'est l'antithèse elle-même, préformation-épigénèse, qui est stérile.

Evolution et révolution. — C'est bien banal. Depuis longtemps, on s'est demandé si la transformation des espèces se faisait de façon continue, ou bien par sauts brusques (mutations). En 1905, dans un article de la *Revue des idées*, j'ai admis la possibilité de crises révolutionnaires au cours de l'évolution des êtres organisés, crises survenant, après des

périodes de repos, à certaines époques, et dans certains groupes. Lioubichtchef ne fait que reprendre des vues anciennes: il attribue les crises révolutionnaires organiques à une discordance plus ou moins marquée entre le milieu et l'être qui en subit l'action; « de la même façon, ajoute Prenant, pour Marx, la révolution est l'effet d'une discordance entre les conditions de production et la structure politique ou économique ».

Décidément, je ne vois pas ce qu'il y a de vraiment neuf dans les conceptions de Lioubichtchef. Ce ne sont que des variations sur de vieux thèmes. On piétinera sur place, tant qu'on ne s'efforcera pas d'édifier une théorie chimique de l'évolution. Que celle-ci nous vienne d'un savant bourgeois ou d'un savant communiste, peu nous importe; l'un ou l'autre nous paraît également apte à en édifier une.

GEORGES BOHN.

ENSEIGNEMENT

Henri Bouchet : *L'individualisme de l'Enseignement. — L'individualité des enfants et son rôle dans l'éducation*, Alcan. — Elisabeth Huguenin : *Education et culture, d'après Kerschensteiner*, Flammarion.

Il convient que les livres de pédagogie et d'éducation humaine, au sens général du mot, ne soient pas confondus avec ceux de science sociale, et qu'ils aient leur rubrique à part. Je rendrai donc compte jusqu'à nouvel ordre de ces livres-là dans une chronique spéciale: Enseignement.

Le très important ouvrage de M. Henri Bouchet, **L'Individualisation de l'Enseignemet,** titre qu'explique le sous-titre: *L'individualité des enfants et son rôle dans l'éducation*, étudie le problème capital de l'éducation: Comment il faut concevoir l'enseignement public. Presque dans tous les pays, aujourd'hui, on fait de cet enseignement une application de ce que l'auteur appelle le sociologisme, et qu'on pourrait plus clairement appeler le politicianisme. Tout dans l'enseignement est subordonné à la confection d'un état d'esprit favorable au parti au pouvoir. Nous voyons en Russie à quel rôle sont contraints les institutrices et professeurs; mais que d'autres pays où, sous des formes moins brutales, l'éducation nationale, comme on dit maintenant de préférence à l'ancienne expression: « instruction publique », a exactement le même dessein politicien!

Même si cet esprit de basse cuisine électorale ne venait pas tout sophistiquer, la question se poserait d'ailleurs, car les jeunes ne peuvent être élevés que par les vieux, et ceux-ci seront toujours tentés d'imposer leurs idées à eux à ceux qui viennent après eux. En outre, l'enfant a vraiment besoin d'être « éduqué », car, livré à lui-même, il ferait force petites sottises, en attendant peut-être d'en faire de grandes plus tard, et ceci ne va pas sans une certaine contrainte. Mais, d'autre part, l'enfant ne doit être ni violenté, ni même trop comprimé, ne serait-ce que pour cette raison: ou bien la compression réussit, et l'enfant demeure abruti; ou elle ne réussit pas, et l'enfant en devient révolutionnaire. Ces divers problèmes se posent d'ailleurs aussi bien au foyer qu'à l'école; le père de famille doit, et peut-être plus encore que l'instituteur, tenir compte de l'individualité des enfants!

Il semble que la solution de toutes ces difficultés est très simple, et qu'à vrai dire le problème ne se pose pas, car enfin en quoi cela gêne-t-il l'individualité de l'enfant, de lui apprendre à lire, écrire et compter, avec en plus toutes les langues et tous les rudiments de science qu'on voudra? Et, d'autre part, quoi de plus juste que de limiter, surveiller et redresser cette individualité pour tout ce qui touche à la morale, dont le sentiment est instinctif sans doute, mais peut bien facilement être voilé ou faussé? Mais le vrai théorique n'est pas toujours le vrai réel. D'abord, il y a des gens qui nient la morale et déclarent tout frein intime attentatoire à l'individualité; il y a certains pays où l'on va très loin en ce domaine et où il ne reste pas grand chose de ce que nous regardons, nous, comme indispensable en éthique, à commencer par la morale sexuelle et la simple pudeur.

Même en laissant de côté ces insanités, reste toujours que plus les programmes scolaires montent vers les hautes classes, et plus ils touchent à une foule de questions délicates en histoire, en littérature, en philosophie. Assurément, il n'est pas impossible d'apprendre à ses élèves l'histoire de la Révolution ou la philosophie de Kant sans prendre violemment parti pour ou contre, mais quel est le professeur qui ne laissera pas échapper, chemin faisant, son approbation ou sa désapprobation? Et que sera-ce s'il s'agit d'événements ré-

cents ou même contemporains, encore tout chauds de la passion qui les a animés? ou de jugements sur la chose religieuse où s'affronteront d'inconciliables fois?

Ici, les optimistes sourient. Ils remarquent que les pressions morales vont toujours à l'encontre de ce qu'elles veulent, et que les anticléricaux les plus violents sont sortis des collèges des jésuites, à commencer par Voltaire, comme les plus ardents défenseurs des curés sont venus des écoles d'Etat, comme Veuillot. Et c'est exact quand il s'agit de pressions relativement modérées, et presque inévitablement maladroites. Mais il y en a d'autres bien tenaces et alors efficaces. La jeunesse russe peut être considérée maintenant comme détachée de notre civilisation helléno-chrétienne d'Occident, et peut-être va-t-il en être bientôt de même de la jeunesse allemande. Alors, on aurait tort de sourire, et même d'être trop optimiste, car tout ce qui est civilisation tient toujours à un fil, même chez les peuples les plus civilisés.

Avec un peu de bon sens, on arriverait pourtant bien facilement à un *modus vivendi* acceptable. Dans la famille d'abord, que les parents s'occupent de leurs enfants (parfois ils s'en désintéressent tout à fait) et ne s'en occupent pas trop (car il y a des compressions excessives quoique bien intentionnées). Au point de vue moral, qu'ils leur donnent silencieusement le bon exemple (ce qui vaudra mieux que bien des sermons) et qu'ils fassent naître chez eux (c'est très facile), le mépris de tout ce qui est vil, lâche, méchant ou étroit. A l'école, ensuite, que l'instituteur en fasse autant; s'il s'abstient de déformer systématiquement le cerveau de l'enfant, ce cerveau fleurira de lui-même les sentiments les plus dignes d'éloges. Au collège enfin, que le professeur ait un peu de tact quand il abordera certains sujets d'histoire ou de philosophie; par exemple, s'il ne fanatise pas ses jeunes auditeurs en leur faisant une apologie qui serait d'ailleurs odieuse des massacres de septembre, ces jeunes gens penseront de ces massacres ce que tout homme sensé en pense; et s'il ne fausse pas exprès l'histoire et la psychologie du christianisme, les collégiens, même incroyants, devront bien se dire que tout de même le christianisme a quelque importance, et ce sera suffisant.

Car, à vrai dire, ce souci de l'individualité de l'enfant me semble un peu excessif quand l'école n'est pas transformée par les politiciens « en meule de pressoir de l'abrutissement » et l'enfant, à plus forte raison le jeune homme, sait très bien réagir contre certains excès de zèle. J'ajoute que, pour mon humble part, je ne suis pas partisan de l'enseignement confessionnel; mieux vaudrait des collèges laïques mais indépendants de l'Etat, car l'Etat sera facilement politicien et le sera toujours quand il sera aux mains de politiciens.

Mlle Elisabeth Huguenin, professeur à l'Ecole des Roches, une école libre qui réalise justement cet idéal, puisqu'elle n'est ni d'Eglise ni d'Etat, publie un livre **Education et Culture d'après Kerschensteiner** qui sera lu avec grand intérêt par tous les amateurs de science pédagogiques. Cet instituteur munichois, décédé fort âgé au commencement de 1932, avait joué un rôle important dans l'Allemagne scolaire d'après guerre, proposant des réformes très sages: subordonner l'instruction à l'éducation, se soucier avant tout du développement moral de l'enfant, donner plus de place à la philosophie et à la religion, poursuivre un but d'harmonie et d'humanité, etc. Ah! comme avec de telles conceptions nous sommes loin de celles qui sont chez nous à la mode! Depuis deux ans nous nous sommes engagés dans une voie périlleuse: école unique, gratuité de l'enseignement secondaire, multiplication des diplômés, encombrement des professions libérales, on se demande comment des gens intelligents comme Anatole de Monzie ont pu s'emballer pour ces nouvelles *idola tribus;* mille fois préférables étaient les réformes d'un autre ministre intelligent, Léon Bérard, mais point ligoté par les politiciens. Avec les idées nouvelles, il semble qu'on veuille créer un prolétariat intellectuel et des foyers de haine révolutionnaire chez les futurs bacheliers, licenciés et docteurs. Et cela fera peut-être l'affaire des socialistes et socialisants, mais sûrement point celle de tous ces diplômés, ni de la science, ni de la société lettrée, ni de la France.

HENRI MAZEL.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

Commandant Moukbil Bey: *La Campagne de l'Irak* et *Le Siège de Kut-el-Amara*, Berger-Levrault. — Denise Moran: *Tchad*, Gallimard. — Marius-Ary Leblond: *Madagascar, Création française*, Plon. — Georges Le Fèvre: *La Croisière Jaune. Expédition Citroën Centre-Asie*, Plon.

Aujourd'hui que l'Irak et sa capitale Bagdad sont détachés de l'ex-empire ottoman, formant un Etat nouveau, sinon une nation nouvelle, il est intéressant de lire le récit *en français* d'un officier turc, le commandant Moukbil Bey, sur **La Campagne de l'Irak** (1914-1918) et sur **Le Siège de Kut-el-Amara.**

Tous les coloniaux français, militaires ou civils, mais plutôt militaires, ne resteront pas indifférents devant les difficultés et la longueur de cette guerre en pays asiatique, où Turcs et Anglo-Indiens se distinguèrent avec une égale vaillance.

Dans une langue brève, claire, analytique, l'auteur expose, avec cartes à l'appui, à la fois la tactique et la stratégie de ses *armes et services* du côté turc, ainsi que les complications de la campagne, par le fait des inondations du Tigre et de l'Euphrate, des mirages et de la nature désespérément plate du terrain. Aujourd'hui, grâce à lui, nous savons la part prise par les méharistes ottomans au siège de Kut-el-Amara, et nous rendons justice — en adversaires courtois — aux exploits de la brigade du colonel (actuellement général) Sami Sabit Bey, un des meilleurs cavaliers turcs, qui se couvrit de gloire en Perse et sur la Diala.

Au surplus, pourquoi nous autres Alliés, garderions-nous rancune à nos anciens amis ottomans de toujours, s'ils ont commis l'erreur, de 1914 à 1918, de jouer sur le mauvais tableau? Toutes ces querelles sont maintenant heureusement aplanies. Avec son Ghazi, Mustapha Kémal Pacha, la Turquie, amoindrie mais *plus forte* en territoire purement national, a renoué avec la France ses traditions d'amitié séculaire, traditions qui remontent, on le sait, au fameux traité d'alliance entre François I[er] et Soliman-le-Magnifique. La jeune Turquie d'aujourd'hui, — malgré de bons rapports d'anciens alliés avec l'Allemagne, — *continue*, qu'elle le veuille ou non, à subir l'influence de la culture française. Nous en sommes fiers, et elle en est satisfaite. Dans ces

conditions, c'est avec un intérêt indéniablement sympathique que le lecteur français lira ce récit, écrit avec bravoure et avec sincérité.

Tchad est une étude critique, plutôt amère, d'une Française installée pendant trois ans dans un poste de brousse du Centre Africain. Son auteur, Mme Denise Moran, journaliste parisienne et épouse d'un fonctionnaire colonial, y consigne impitoyablement, mais véridiquement, tout ce qu'elle a observé. Evidemment, — en dépit d'amusants dessins d'enfants indigènes qui égaient le volume en tête de chaque chapitre, — l'ouvrage, extrêmement documenté, reste pénible. Le rôle du Blanc n'y est pas toujours reluisant... Mais, que voulez-vous cher confrère et généreuse Denise Moran, on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs!... Si la France, hier, aujourd'hui et demain, ne levait pas l'impôt (souvent, hélas) revolver au poing, si elle n'imposait pas des corvées à ses indigènes pour construire des routes dont ceux-ci *se serviront*, si elle ne recrutait pas de la main-d'œuvre pour telle ou telle exploitation utile ou même nécessaire, ce *Tchad*, que vous décrivez si rudement et si exactement, continuerait à croupir dans sa turpitude, dans son animalité, dans son insalubrité d'avant notre « mainmise ». Est-ce cela que vous, bonne et courageuse Française, souhaiteriez pour le pays où, personnellement, vous avez fait tant de bien?

Il s'agit de choisir : coloniser ou ne pas coloniser.

Quant à MM. Marius-Ary Leblond, leur choix est tout fixé d'avance : ils veulent que la France continue à *coloniser*. Lisez plutôt leur dernier volume : **Madagascar, création française.** Vous y puiserez la certitude que la colonisation n'y a point été aussi facile, douce, paradisiaque, qu'on pourrait le croire. Là aussi, comme au Tchad, pour les militaires et les civils, il y eut des « temps durs », des fautes commises, des complicités scandaleuses, voire de sournoises tentatives communistes, heureusement avortées. Quiconque se dit colonial, ou accepte un poste colonial, devrait être, par définition, foncièrement et violemment *anti-communiste*, sinon il y aurait discordance entre le but à atteindre et l'agent chargé de l'atteindre. Quand Moscou aura donné ses

preuves au grand jour, j'entends les preuves de sa totale réussite, alors le communisme pourra prêcher son évangile aux indigènes attardés de l'Afrique. Nous n'en sommes pas encore là, Seigneur!... En attendant que le prolétariat « s'organise », l'affreux capitalisme bourgeois a, parfois, du bon, croyez-moi.

On a pu dire de Marius-Ary Leblond qu'ils étaient les Plutarque de l'Administration française, mais ce sont des Plutarque qui n'ont jamais menti. Vous en serez convaincus quand vous aurez achevé la lecture de leur livre, relation vivante d'un tout récent voyage en pays malgache, à Tananarive, la capitale, à Tamatave, le grand port madécasse, à Majunga, cité occidentale, à Diégo-Suarez, qu'encadre sa montagne d'ambre, à Tuléar, havre charbonnier près duquel on élève des autruches, enfin à Fort-Dauphin, au nom délicieusement archaïque, que visitera cet été une caravane de 100 touristes français, conduits par le Touring-Club colonial, en croisière autour du Continent Noir.

Puisque nous parlons Croisière, il y a longtemps que je désirais parler à nos lecteurs du vivant récit, magnifiquement illustré, de mon confrère Georges Le Fèvre, historiographe de la troisième Mission Citroën Centre-Asie, encore appelée **La Croisière Jaune** par son animateur, M. André Citroën.

On se souvient que c'est au retour de cette *croisière* terrestre (les mots jurent un peu...) que Georges-Marie Haardt *naufragea,* si j'ose dire, en arrivant au port, alors qu'il venait de triompher, une troisième fois, de difficultés réputées jusqu'alors insurmontables. Par *naufragea,* j'entends: *mourut.* Mais le livre de Georges Le Fèvre est si gros, si volumineux, si plein de suc, qu'il ne peut être lu d'une haleine, d'une seule traite: il faut en détailler, pour ainsi dire, chapitre par chapitre, toutes les phases attachantes et souvent angoissantes.

Un pays comme la France peut s'estimer heureux quand il possède un industriel comme André Citroën, assez audacieux, assez généreux aussi pour mettre au service de sa patrie les prodigieuses ressources de ses usines, la science de ses ingénieurs, enfin sa propre sagacité, basée sur de précédents exploits. Celui qui fut l'organisateur de la première randonnée en autochenille à travers le Sahara, puis de la seconde

à travers tout le continent noir, dépasse le personnage du simple constructeur d'automobiles, avide de publicité : il devient, d'un coup, un apôtre et un pionnier de civilisation à travers le monde.

S'il arrive à un tel homme d'être momentanément ankylosé dans ses affaires, par suite d'une crise économique généralisée, il faut continuer à croire à son étoile, à son refus de jeter à la rue, sur le pavé, des milliers d'ouvriers, par le fait d'un *lock-out* inflexible, bref à la possibilité de ses *rebondissements* financiers ou sidérurgiques; en un mot, il faut lui faire crédit pour l'avenir. De tels êtres, il est vrai, naissent plutôt sur le sol du Nouveau-Monde que sur celui de l'Ancien: ils honorent leur pays d'origine et ont droit à l'estime du monde civilisé. J'en parle avec d'autant plus d'indépendance que je ne connais pas M. André Citroën et ne l'ai *jamais vu* de ma vie,... ce qui est plus humiliant pour *moi* que pour lui.

Mais ouvrons, voulez-vous, ce volume et parcourons-en, sans trop de hâte, les étapes et les incidents.

Dans sa préface, M. André Citroën s'efface devant les hardis passagers de sa *Croisière Jaune*, qui propagèrent, de la Méditerranée (Beyrouth) jusqu'au rivage chinois du Pacifique, son nom et sa réussite de grand industriel français.

La vérité, dit-il, c'est qu'à notre époque encore, la traversée de l'Asie oppose au voyageur des difficultés de tous ordres. Celles qu'eut à vaincre le *Groupe Pamir* dans sa traversée de l'Himalaya appartiennent au genre de l'épopée sportive; et je constate que, grâce à l'énergie d'un Ferrati, nos voitures pénétrèrent dans des régions où jamais le grondement d'un moteur n'avait été entendu, où les montagnards des humbles villages perdus dans les plis géants de la plus haute chaîne du globe n'avaient non seulement jamais vu une automobile, mais ne savaient même pas ce qu'était une roue de charrette, tout le trafic se faisant, depuis des siècles, à dos d'hommes ou sur des chevaux de bât.

Au même moment, le *Groupe Chine*, commandé par le lieutenant de vaisseau Victor Point, homme d'élite, et qui réunissait — je puis le dire aujourd'hui, hélas! — toutes les qualités d'un « héros moderne », surmontait de dures épreuves. Le récit que vous lirez tout à l'heure vous les fera comprendre et partager.

Enfin, les souffrances endurées par l'Expédition réunie au com-

plet sur la route de Pékin, au cœur de l'hiver, dans les solitudes glacées du Gobi où, par des froids dépassant 35° centigrades, les vaillants mécaniciens, entraînés par l'énergique exemple de Maurice Penaud, travaillèrent les mains nues, sur le métal nu, avec une placidité et un optimisme quotidiens, méritent mieux qu'un hommage admiratif; elles exigent d'être relatées comme autant d'actions pouvant servir d'enseignements aux jeunes générations avides de beaux exemples.

L'explorateur Louis Audouin-Dubreuil, fidèle compagnon et ami de Georges-Marie Haardt, le trop modeste Audouin-Dubreuil, est aussi de cet avis. Pour lui — qui en a vu pourtant de dures, en Afrique:

La marche de jour et de nuit de l'Expédition, en lisière de l'Ala-Chan et du Gobi, et en Mongolie, avec les difficultés de la route, les incertitudes des rencontres, les soucis du ravitaillement, le travail par un froid intense, avait exigé, de la part des hommes et des voitures, un effort jusqu'à l'extrême limite de la résistance; et l'Expédition fut heureuse de trouver, vers la fin du voyage, quelques jours de repos dans les maisons des Père allemands et belges.

Et, plus loin, Louis Audouin-Dubreuil, découvreur d'horizons nouveaux, à l'occasion gastronome subtil et curieux, se révèle écrivain descriptif...

Jugez-en par ces raccourcis saisissants, en style concis et synthétique, sur la traversée du Gobi:

Le bivouac s'élève. Les chenilles se transforment. Ainsi, chaque soir, après la longue marche trépidante, une autre vie commence pour elles. Les voitures deviennent *demeures*. Les panneaux, couverts de poussière, se rabattent. Les portes glissent. Les coffres s'ouvrent. Les tentes se déplient. Le chirurgien a sorti ses trousses. Il prend son bistouri. Il brise une ampoule. Un mécanicien arrive pour se faire panser. Des nomades attendent. Ils exhibent leurs plaies recouvertes de cendre... La voiture-popote pousse ses feux. L'essence sous pression fait bouillir des marmites. Dans un instant, la soupe distribuée dans les gamelles, où elle refroidira vite, sera avalée en hâte, sous la tente. Dans la voiture scientifique, le géologue ouvre sa lourde caisse, pleine de pierres témoins. Le naturaliste examine des insectes. Les opérateurs de cinéma nettoient leurs appareils où le grain de sable, en pénétrant, a rayé, comme une pointe d'aiguille, les objectifs de précision. Dans la voiture-

commandement, un groupe tient conseil. La blanche lumière des lampes électriques du bord éclaire les figures qui se penchent sur les cartes... Alors, dans la nuit où souffle le vent glacé, la T. S. F. élève la grande voix de l'Expédition. Par delà les montagnes et les mers, elle tisse autour du camp l'invisible et puissant réseau des ondes. La Mission qui bivouaque au cœur de l'Asie *alerte* Srinagar, les Indes, la division navale d'Extrême-Orient, Beyrouth, Pékin, Paris.

Et maintenant que nous avons loué, comme il seyait, les deux préfaciers, parlons de Georges Le Fèvre et de son livre.

Le style en est simple, classique, direct, immédiat. Le journaliste, l'historiographe n'a pas cherché à écrire un essai exotique « en beauté ». Il se soucie peu de plaire ou de déplaire aux *coupeurs de cheveux en quatre;* il va droit son chemin d'écrivain voyageur, un chemin qui comporte plusieurs milliers de kilomètres!

Mais ce récit ne manque ni d'entrain ni de gaîté. Je ne connais point, je n'ai jamais rencontré notre auteur (et je le regrette, peut-être...), mais j'ai idée qu'il allie beaucoup de finesse, de perspicacité, de divination, à une bonhomie dont il serait imprudent d'abuser. Car ses yeux sont grands ouverts, et il sait voir. D'autres auraient cherché à éblouir le lecteur par une érudition puisée au sein des bibliothèques, *docti cum libro.* Georges Le Fèvre ne mange pas de ce pain-là. Il indique généralement ses sources et ne répugne pas à expliquer au bas de la page quelques détails techniques, ou exotiques, qui demeureraient hermétiques pour ses lecteurs.

Vous trouverez la preuve de cette méthode dans les premières pages de son prologue, vers Beyrouth, aussi bien qu'ensuite, sur la route de Bagdad et sur le plateau de l'Iran.

Mais où notre narrateur excelle, c'est dans la notation des « étonnements ».

(En vérité, vous trouverez avec moi qu'il y a bien du talent dans ces synthèses ironiques de ce *bon vivant* qu'est Georges Le Fèvre.)

Aussi bien, le suivrons-nous... avec appétit dans tous ses « étonnements ».

Il est merveilleux, dit-il, d'apprendre que les Afghans prolongent au couteau le naseau des ânes pour qu'ils respirent mieux;

qu'ils teignent la crinière de leurs chevaux pour éviter qu'elles ne se dégarnissent; qu'ils apprivoisent les aigles avec des stupéfiants; que les mamans donnent chaque jour à leurs nourrissons une boulette d'opium pour les tenir tranquilles, et que les guérisseurs sont parfois obligés de désintoxiquer les poupons opiophages devenus, à l'âge de six mois, des opiomanes invétérés.

Telle ensuite la violente altercation du regretté lieutenant de vaisseau Victor Point avec le zoologue Ho, de la Mission chinoise *imposée* par la Céleste République, mission cauteleusement et hostilement dirigée par son chef, le Dr Tsu Ming Yi, jusqu'à Ouroumtsi, où l'Expédition Citroën fut bloquée et prisonnière. (A ce moment, un dialogue pathétique et bref s'engage entre les sans-filistes du Groupe-Chine et un aviso français de la division navale d'Extrême-Orient à Hong-Kong... Grâce au cliquetis du Morse qui converse avec Pékin, ce sera plus tard la délivrance!)

Telle encore, la périlleuse escalade du Groupe-Pamir sur un balcon de roches entassées, à Godhai, surplombant à pic un abîme vertigineux au fond duquel mugit la torrentueuse rivière d'Astor.

Telle, plus loin, la surprenante rencontre de l'Expédition *Centre-Asie* avec la jeune princesse mongole Nirgidma, élevée à Pékin et parlant couramment le français, l'anglais et le russe, dans un pays aride et désertique qu'elle n'hésite pas à qualifier de « moche » (*sic*).

Mais on n'en finirait pas s'il fallait énumérer jusqu'au bout les « étonnements » de M. Georges Le Fèvre, ex-compagnon du cinéaste René Ginet au Groënland, par Nord 70°22... Par exemple: son émerveillement devant le Grand Bouddha *debout* de Bamiyan, lequel ne mesure pas moins de 53 mètres de haut, soit 21 mètres de plus que le Bouddha *couché* de Pégu (Birmanie) que j'ai photographié, il y a quelques années, sous son gigantesque hangar de tôle gondolée; sa gratitude pour le paternel accueil des missionnaires allemands de Liou Tchéou, dont Iacovleff, peintre de la Croisière Jaune, portraictura avec tant de talent le Père Supérieur Anton Volpert à la barbe fleurie; sa stupeur devant d'autres missionnaires également catholiques (belges, ceux-là), guère plus d'une douzaine de moines-soldats, pareillement barbus, et qui,

à Santao Ho, s'attendent à *tout* dans leur couvent fortifié. Toujours sur le qui-vive, sans cesse alertés entre les créneaux de leurs murs d'enceinte, ces « hommes de fer » maintiennent intrépidement et malgré tout, là-bas, le flambeau de la civilisation chrétienne et celui de la simple charité humaine.

Comment ne pas être remué profondément dans toutes les fibres de son être, quand on participe à la joie digne, sereine et fière de l'entrée triomphale de l'Expédition à Pékin? Comment ne pas être bouleversé à la lecture des adieux de Louis Audouin-Dubreuil à son cher Georges-Marie Haardt, un soir que celui-ci *frissonnait*, déjà guetté par la pneumonie qui devait l'emporter, quelques semaines plus tard, à Hong-Kong?...

...Oui, croyez-moi, lisez cette *Croisière Jaune* de Georges Le Fèvre: par les temps qui courent, c'est une « marche à l'étoile », saine et revigorante, qui vous fera du bien.

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

Hippocrate : demain et la famille? — *Marsyas :* un manifeste de M. Denis Saurat pour la connaissance et pour la grandeur de Victor Hugo. — *Prolétariat :* sur les mineurs; une page de Zola; une page d'un mineur de 1934. — *Nouvelle Revue Française :* M. Julien Benda et la philosophie de Roland, nouveau-né. — Mémento.

Hippocrate (mai) donne un article de M. Elie Faure qui traite de « La famille », du point de vue de la philosophie sociale. Ces pages sont d'un observateur attentif de notre époque intellectuellement et matériellement tourmentée. On y pense, on y vit, dans l'attente d'une ère nouvelle. Ceux de l'An Mil redoutaient la disparition du monde. L'humanité de 1934 espère une naissance universelle ou une régénération complète des communautés. Il y a une mystique de l'avenir très proche. On doute autrement qu'au XIXe siècle. L'égoïsme formidable de quelques groupes sociaux, qui a produit la guerre, qui en profita et prépare la politique d'où il pense tirer de nouveaux avantages, n'est pas encore une vérité au jugement des masses. Le cinéma, les délayages de la presse sur les crimes, la grande folie sportive, demeurent encore, pour le nombre, des dérivatifs utiles à l'accomplissement des projets où la minorité dirigeante engage de sang-froid des millions d'existences. Il y a, où on en suppose le moins le

trésor, d'immenses réserves d'enthousiasme. Le haut et le bas de la société ne sont plus à considérer d'après la richesse, la culture, une certaine apparence de raffinement. Tous les hommes ont des droits égaux. Au complaisant scepticisme de Renan, au dilettantisme du France d'avant les grandes crises, succède une boulimie de connaissances comparable à l'appétit d'idées du magnifique XVIe siècle. Tout est en état de « devenir », aujourd'hui. Dans cette période de transformation, « l'effondrement de la famille — écrit M. Elie Faure — est trop profond et trop universel pour ne pas démontrer précisément l'insuffisance et l'anémie des principes *historiquement* légitimes qui la maintenaient. » Et il conclut:

La « révolution », qui n'a plus grand'chose à voir avec l'émeute ni la barricade, mais monte sourdement des profondeurs pour envahir comme une eau souterraine toutes les surfaces expressives de la vie individuelle et sociale, la révolution atteint et disloque la famille comme toutes les institutions humaines ou soi-disant divines sur la terre, et il faut bien en prendre son parti. Il ne s'agit plus de « changer les hommes », et encore moins les petits d'hommes « avant ». Il s'agit de les nourrir « d'abord ». On verra bien si la victoire sur la crasse et la faim, et le retrempement dans l'air et les eaux fraîches ne feront pas plus pour les « changer » que tous les aliments spirituels généralement frelatés dont les gavent les programmes officiels, les routines familiales et les disciplines dogmatiques, distribués avec une constance tantôt furieuse et tantôt morose sur les bancs des sacristies et des collèges, ou sous la lampe de la salle à manger bourgeoise qui m'éclairait un jour un de ces « bons pères de famille », ingénieur décoré et respecté, en train d'ingurgiter de force un verre d'huile de foie de morue à un candidat à l'Ecole Polytechnique âgé de sept ans (*sic*), avant de l'installer devant ses « devoirs ». Qui nous dit que la destruction de cette famille-là en vue de délivrer l'enfance des épouvantables carcans qui pèsent sur ces petits crânes et ces petites poitrines, sans s'occuper de savoir si le ventre est satisfait ni si les yeux ont accumulé assez de lumière et les poumons assez d'air, ne serait pas le salut pour tous? Qui nous dit, par exemple, que la charge entière des enfants confiée à la collectivité, en élevant le quatrième Etat, en ramenant le tiers Etat aux bienfaits de l'éducation physique et intellectuelle communes, en réduisant des trois quarts le travail des mères éreintées, en libérant les pères irritables d'obligations devenues trop lourdes pour leurs muscles

et trop tendues pour leurs nerfs, qui nous dit que la suppression de la propriété, en effaçant des cœurs l'attente de l'héritage, en remplaçant l'individualiste évadé comme un forçat du bagne familial par l'individu normalement développé et retrempé dans un organisme rationnel où les inégalités d'aptitudes seraient déterminées par l'égalité des traitements et des moyens, ne referaient pas une famille neuve, délivrée de ces fardeaux épuisants, libre de ces contraintes excessives qui font du foyer actuel un enfer, et reconstruite exclusivement sur l'amour? L'amour exige des loisirs, des respirations profondes, des santés calmes, un bel équilibre nerveux. Substituez à la fatigue des uns et aux calculs intéressés des autres dans le cadre étriqué de la famille « chrétienne » l'éducation commune de l'intelligence et du cœur face à l'innombrable vie, à ses mystères incessamment renouvelés, aux mouvements spontanés de la curiosité, de l'amitié, de l'imagination et du désir — peut-être recréerez-vous ainsi, par l'intérieur même des âmes, une famille spirituelle de plus en plus large, dont chacun des membres sera libre de retourner ses sentiments affectifs vers sa famille naturelle, si toutefois elle reste ou est devenue digne de les accueillir et de les rendre. Vous n'empêcherez pas un enfant d'aimer sa mère s'il est heureux et bien portant, et si, reposée, fraîche, propre, belle, cette mère est bonne pour lui.

§

M. Denis Saurat publie dans **Marsyas** (juin) un article qui est un acte littéraire d'une haute portée. Voici le titre de cette étude: « La grande épopée française: *la Fin de Satan.* » En voici la remarque initiale:

Il est curieux que la France ait, depuis 1886 et 1891, son grand poème épique, et ne s'en soit pas aperçue. C'est d'abord que dans une certaine mesure la première alternative s'est présentée, et qu'on n'a plus donné à l'épopée la haute place d'autrefois. Mais c'est aussi que la critique française n'a pas fait son devoir envers Hugo, pour des raisons, hélas, largement d'ordre politique, ce qui est une honte. Hugo n'a guère été gardé vivant que par les écoles. Les enfants ont bien fait leur devoir, mais les hommes n'ont pas fait le leur. Or, le Victor Hugo pour enfants, c'était *La Légende des Siècles,* et le Victor Hugo pour hommes, c'était *La Fin de Satan* aussi dans les écoles, mais il faudra d'abord que les hommes faits l'aient comprise.

Il serait peut-être temps d'essayer de comprendre. Sinon, la France, qui est si fière de sa royauté littéraire, se trouvera dans

cette situation humiliante d'avoir à apprendre de l'étranger la grandeur de Hugo. Il y a déjà quelques années qu'un des grands professeurs anglais, le célèbre W. P. Ker, dans un cours de l'Université de Londres, enseignait que ceux qui se moquaient de *La Fin de Satan* étaient des ignorants : pour les lettrés qui savaient ce que c'est que l'épopée (et Ker soutenait qu'on ne pouvait l'apprendre qu'en étudiant le moyen âge) *La Fin de Satan* était une grande épopée. Remarquez que Ker était professeur de littérature *anglaise* et jugeait par comparaison aussi avec Milton.

M. Denis Saurat expose ainsi le plan de Hugo interprétant le mythe de Dieu qui contient « une puissance féminine », la fin du mal résultant de « la réunion du couple divin » :

Hugo a pris ce vieux mythe naturiste et l'a vidé de son contenu sexuel. Lui qui était justement le plus sexuel peut-être de tous les grands poètes, il a eu la force de vision poétique nécessaire à cette étonnante transformation. L'Epouse de Dieu était nécessairement sa Fille, Dieu étant le Seul Créateur. Hugo a mis une diagonale au vieux quadrilatère et a déclaré que la Fille de Dieu était aussi la Fille de Satan.

Il a donc rayé la Fille-Epouse de Satan. Et pourtant, par un autre coup de génie mythologique, il l'a gardée : il a créé Isis Lilith, qui est la Fatalité, être mystérieux *parce qu'il n'existe pas*. Le Seul être qui n'existe pas : l'être qui est une absence. La Fille Epouse de Satan, c'est l'*Absence* de la Fille-Epouse de Dieu. Quand la Fille de Dieu, qui est la vraie Fille de Satan, viendra chercher et sauver son père, Isis-Lilith disparaîtra. Elle est le Seul Etre a[u] Monde qui puisse disparaître.

Car la Fille de Dieu, c'est la *Liberté*. La Fille de Satan, c'est l[a] *Fatalité*, qui n'est rien par soi, qui n'est que l'absence de la Libert[é]. Et la Liberté c'est aussi la Fille de Satan, car en tout mal il y [a] cet élément de bien que le Mal est une révolte contre la loi, [et] donc une libération. L'Ange Liberté a été créé par Dieu d'un frag[-]ment de Satan, d'une plume qui n'était pas tombée.

Depuis que les poètes créent et transforment des mythes, peu[t-]être jamais aucun autre n'a accompli un pareil tour de for[ce] d'imagination. A la base même de son poème, Hugo a placé cet[te] transformation d'un mythe sexuel en un mythe métaphysiqu[e] politique et moral.

Et le critique de mettre en valeur — comme il convient -

la sublime invention, la profonde découverte de Victor Hugo en couronnement de l'épopée:

Et ici Hugo a fait une autre grande découverte poétique, que des siècles de théologie n'avaient pas faite.

Quel est le châtiment de Satan? Les théologiens ont su trouver qu'il était brûlé vif, ou, au mieux, qu'il était séparé de Dieu. Hugo est plus profond : il a découvert que le châtiment de Satan, c'est *d'aimer Dieu.*

De merveilleuses pages décrivent cette torture :

Si je ne l'aimais point, je ne souffrirais pas...

Très justement, M. Saurat fait du poème: *Dieu*, l'égal du *De Natura Rerum*, et de Hugo le pair de Lucrèce, mais un inspiré « plus vivant ». Ce sera peut-être, environ le siècle prochain, l'opinion de l'état-major universitaire. Il contient encore, aujourd'hui, quelques censeurs de la filiation de Jules Lemaître qui, si intelligent qu'il fût, eut la naïveté de faire de son incompréhension un grief contre la grandeur de Victor Hugo.

Ce beau travail de M. Denis Saurat mériterait d'être répandu. Avant que de le signer, l'auteur l'explique et le motive en ces termes heureux:

Ceci est un manifeste et non une démonstration. Je n'y ajouterai qu'une prophétie. On étudiera plus tard, de près, dans les Universités, la question de savoir pourquoi les critiques des quarante dernières années n'ont pas compris la grandeur de l'épopée française, et n'ont pas su mettre à leur place *Dieu* et *La Fin de Satan*. On fera des thèses savantes sur l'évolution du goût, sur l'état du public, sur l'ignorance des critiques, sur l'influence de la politique en matière littéraire; on condamnera les catholiques qui n'ont pas su voir que cette immense force spirituelle allait dans leur sens; on condamnera les radicaux qui n'ont pas su comprendre leur maître Hugo, alors que leur autre maître Renan les avait avertis de la grandeur de Hugo. On comparera cela à l'incompréhension anglaise de Shakespeare pendant le siècle qui a suivi sa mort.

Mais, surtout, on sera étonné.

§

Prolétariat (1er juin) reproduit la page ci-après de Zola

— « inconnue » — écrite il y a près de 50 ans et parue dans un album vendu au profit des « Victimes du Devoir » :

J'ai vu, à Anzin, pendant la dernière grève, un mineur de cinquante ans qui était descendu dans la mine à dix ans et qui avait ainsi quarante années de fond. Ils sont rares, aux pays de la houille, les vieux de cet âge, mangés d'anémie, les jambes raidies et enflées par les eaux, la poitrine embourbée par la bronchite noire.

Celui-là s'emportait, parmi les plus furieux des grévistes. La colère, dans ces calmes tempéraments du Nord, passe comme une démence. Il fut arrêté pour avoir menacé un gendarme de lui vider le ventre à coups de trique.

Et cet homme, à trois reprises, avait sauvé de la mort des camarades. La première fois, il s'était acharné pendant trente-sept heures, au milieu des éboulements, sans air, les mains pelées. Une autre fois, le grisou ayant brisé les échelles, il s'était fait descendre, lié sous les bras, par une corde. Une autre fois, il avait failli rester dans une inondation, pour aller reprendre un cheval oublié. Cela rentrait dans sa tâche de bon travailleur : comme il le disait simplement, tant qu'il y avait du monde en danger, on n'allait pas manger sa soupe.

Un mineur de 1934, M. Constant Malva, écrit, à la suite du coup de grisou qui, en mai dernier, a tué 41 travailleurs :

Nous en avons assez. Ce n'est pas tant une question de salaire qui prime. Cela, nous le reléguons à l'arrière-plan. Cinq pour cent de plus ou de moins équivaut toujours à la misère. Ce qu'il nous faut, c'est sortir de la mine où nous peinons comme des bagnards, comme des damnés ; ce qu'il nous faut, c'est respirer un peu d'air pur ; ce qu'il nous fait, c'est vivre quelque temps comme des hommes, à la lumière bienfaisante du bon vieux soleil. La grève n'est pas pour nous une calamité, mais une délivrance momentanée. Tous les mineurs pensent comme moi. Et ceux qui, parlant en notre nom, disent le contraire, mentent ou ignorent totalement notre existence.

....

Les profiteurs de nos sueurs et de notre sang sont accourus de la capitale. Après nous avoir réduits à l'esclavage, ils viennent verser leurs larmes officielles sur les dépouilles de nos malheureux camarades.

Ces gens n'ont même pas la pudeur de se tenir à distance. Ils

ne craignent donc pas d'être reçus à coups de pierres et salués par des malédictions.

Aujourd'hui, il n'est question que de nos frères martyrs. Les journaux ne tarissent pas d'éloges sur les mineurs, chacun vante leurs qualités d'abnégation et de courage devant la mort.

Dans huit jours on n'en parlera plus.

Profiteurs et privilégiés seront retournés à leurs plaisirs. Et tandis que certains messieurs s'occuperont de créer de nouvelles lois de famine, leurs dames organiseront des bals de charité pour venir en aide aux familles éprouvées par la catastrophe.

Seules, les veuves pleureront en silence ceux qui achèveront de se consumer dans les ténèbres, derrière une sinistre muraille, ou de pourrir à quelques pieds sous terre.

Leur mort n'aura même pas été utile à nous, les survivants. Au contraire, elle aura servi d'obstacle à la délivrance passagère à laquelle nous aspirons tant.

§

« Délice d'Eleuthère », de M. Julien Benda, que publie la N. R. F. (1er janvier au 1er juin) est une des œuvres les plus réussies, une des plus neuves et riches de pensée, qu'ait produites cet écrivain de haute classe. Il y a là une « complainte » du nouveau-né, d'un accent que l'on peut affirmer inouï. Elle débute par ces lignes:

Depuis des mois, je vivais dans le secret, dans le chaud, dans l'abri. Soudain ils m'ont tiré au jour, m'ont exposé au froid, m'ont proposé à l'air, cette chose terrible, entièrement neuve pour moi, à laquelle je devais m'adapter dans la seconde ou périr... Ils m'annoncent des angoisses pour ma vie. Aucune ne dépassera celle-là. Pendant que je la vivais, eux souriaient de ma naissance...

Un autre être respirait pour moi, se chargeait du travail nécessaire à mon sang. Ils ont coupé le lien qui m'unissait à lui. Ils m'ont dit : « Sois seul. Vis désormais par tes propres moyens. » Quelle de leurs heures fut plus tragique?

Mon premier souffle fut un cri. Ils l'ont trouvé charmant. C'était un cri de détresse.

Ils disent le drame de la mort. Qui dira ce que je sentis quand j'ai rendu le premier soupir?

Un peu auparavant, on avait eu l'heureuse émotion de lire et cette constatation et cette condamnation:

Le petit Marbot arrivant au collège de Sorèze où toutes les grandes jeunes filles tendent les bras vers lui. — Petits garçons tristes

en voyant partir les grandes jeunes filles avec qui ils ont passé l'été. — Charme des sexes se recherchant hors du désir sexuel. Ignoble Freud.

Comment n'aimer pas la fantaisie d'un philosophe qui prête à un poupon ces mûres réflexions sur sa mère et sur son entourage:

Est-elle bonne? Sont-ils bons? Ils m'ont mis au monde pour eux, non pour moi. Ils disposent de moi selon leurs convenances, ne pensent nullement aux miennes. Ils s'apprêtent à m'imposer leur manière de parler, de penser, de juger, de préjuger. Ils décident la terre que j'habiterai, sous quelle loi je vivrai, je crois bien la femme que j'épouserai... Je les entends parler d'une guerre stupide qu'il leur plut de faire. J'en devrai toute ma vie porter le poids. Non, ils ne sont pas bons. Ils sont puissants.

Maintenant je m'endors. Là encore, s'ils savaient voir, ils comprendraient que ma démission n'est qu'apparente, que cette réparation de mon être est une action, une action pathétique, que je livre avec des forces considérables, en sentant, là aussi, tout au fond de mes entrailles que, si je la manque, je suis perdu. Comme toute ma vie, mon sommeil est un drame.

MÉMENTO. — *Eurydice* (mai-juin) : De M. Nicolas Beauduin : « Ode à Pallas Athéné ». — « Exutoire », poème de M. Jacques Reynaud. — « Ode contre les fusilleurs » par M. André Blanchard et, vengeresse, une « Ode à la gloire des morts du 6 février 1934 », par M. Pierre Pascal. — L'adresse de cette revue: 4, rue Crébillon, VIe.

L'homme réel (n° 5, mai) : « Marie Guillot » par M. Marcel Martinet. — « Le Syndicalisme et la notion de paix » par M. J. Duret. — « Musées du soir » par M. H. Poulaille.

La Revue de Paris (1er juin): Lettres de Catherine II à Potemkine. — « Peintres français en Italie » par M. Henri de Régnier.

Perspectives (n° 3) : « La dictature nationale-socialiste » par M. Henri Guilbeaux, rédacteur unique de cette publication.

La Revue de France (1er juin) : M. Jules Sageret : « Le destin de l'Univers ».

Revue des Deux Mondes (1er juin) : « En Espagne » par M. Henri de Régnier.

L'Ordre nouveau (15 mai) : « Résumé de nos principes » par M. Arnaud Dandieu et examen de plusieurs destins, par divers.

Visages du Monde (15 mai) : « Les villages de Paris » par MM. H. Hertz, R.-L. Doyon, H. Strentz, G. Pillement, J. Loize, A.-K. Griggs.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Galerie Georges Petit: La sculpture contemporaine en France. — Hôtel de Rohan: Exposition d'art religieux moderne. — Grand Palais: Le Salon des Décorateurs. — Mémento.

On n'attirera jamais trop sur la sculpture l'attention du public. La sculpture française, qui est l'honneur de notre temps, est par trop négligée. La crise, déjà si pénible pour le peintre, l'est davantage encore pour le sculpteur, dont les œuvres exigent des matières premières coûteuses et pour qui les débouchés deviennent de plus en plus restreints. L'architecte, obligé de « serrer ses prix », ne peut plus faire appel à lui. Des gens du monde même cultivés se contentent souvent d'objets médiocres ou de méchantes copies lorsqu'ils placent chez eux des œuvres sculptées.

A la Galerie Georges Petit, une exposition s'intitule : **La sculpture contemporaine en France.** Ces généralisations sont toujours un peu dangereuses. Malgré la diversité des artistes représentés ici, les lacunes, les omissions rendent critiquable une manifestation organisée sous un tel pavillon. Son organisateur, M. Chil Aronson, a convié une majorité de sculpteurs étrangers résidant à Paris, qui trop souvent brillent plus par l'originalité que par le génie.

Le centre de la salle est occupé par un nu de Maillol d'une extraordinaire splendeur. Cette *Femme au collier*, aux formes épanouies et nobles, est traitée avec une rigueur et une liberté qui commandent l'admiration. Le buste exposé par Despiau est un des plus gracieux qu'on puisse voir. A côté de ces deux maîtres, parmi les cinquante-huit sculpteurs présents, on doit citer au moins Auricoste avec un buste solide et plein de saveur, Gimond avec un nu très recherché, mais un peu maniéré, qui ne nous paraît pas être un de ses meilleurs, Poisson, d'une adresse délicate, Salendre, vrai tailleur de pierre, robuste et riche, Hernandez, Contesse, Zadkine, Osouf, Wlérick enfin, dont l'œuvre illumine la salle d'un rayonnement et d'un charme intenses.

On notera des absences regrettables : Niclausse, Bouchard, Anna Bass, Bachelet, Le Bourgeois, les frères Martel, entre autres, qui eussent représenté dignement des tendances diverses de notre sculpture contemporaine.

A propos des magnifiques expositions de *La Passion du Christ dans l'art français,* M. Gaston Poulain, leur principal inspirateur, écrivait : « Une telle manifestation se devait de servir le renouveau spirituel qui est à l'ordre de notre temps et sans lequel il ne sera pas d'autre redressement. » Ce renouveau spirituel, on doit l'avouer, ne se manifeste encore que timidement et avec une certaine gaucherie chez les artistes contemporains.

L'Exposition de l'art religieux d'aujourd'hui, organisée en l'hôtel de Rohan, ne nous montre que de bien pâles reflets des ardentes flammes spirituelles qui illuminèrent ces artistes des siècles passés dont on nous présente par ailleurs de si prodigieux exemples.

Il faut d'abord noter que cette exposition réalise le comble de la mauvaise présentation, dans un local mal adapté pour une telle destination. Des sculptures importantes sont placées dans des boudoirs; on a mélangé dans un pêle-mêle où l'on se reconnaît mal des toiles et papiers de toutes dimensions avec des objets cultuels de plus ou moins d'intérêt; on a placé les plans et maquettes d'architecture au dernier étage, le mieux éclairé, la peinture se trouvant dans la pénombre du rez-de-chaussée.

On sait que les commandes d'art religieux sont importantes : on compte soixante églises en construction dans le diocèse de Paris et un nombre presque égal en Seine-et-Oise. Aussi les exposants sont-ils nombreux. Tous s'efforcent de s'inspirer d'esthétiques modernes et beaucoup travaillent en de véritables confréries.

Des organisations comme les « Ateliers d'Art sacré », les « Artisans de l'Autel », la « Société Saint-Jean », ont joué un rôle excellent en cherchant à remplacer les honteux articles de bazar qui avaient envahi les autels. Peu soutenus par le clergé et les fidèles, ils veulent imposer un art plus dépouillé, plus pur, plus honnête. Ainsi, lorsque l'église sera pauvre, ils préféreront un candélabre en simple bois naturel à un candélabre en zinc doré. On ne peut qu'applaudir à leur noble effort.

Le temps est passé (qui dura plus d'un siècle) où une église ne pouvait être qu'un pastiche gothique ou byzantin. Une

pléiade d'architectes s'emploie à bâtir des monuments religieux dans un style vraiment adapté aux ressources et au goût de notre temps. Ils sont pour la plupart obligés de se livrer à des compromis. L'exemple d'audace et de réussite qui reste le plus mémorable est celui des Perret avec l'église du Raincy. Dom Bellot a conçu bien des œuvres admirables, dont on s'étonne de ne trouver ici que de rares reproductions. Une foule de photographies indique pourtant quelle importance on doit attacher à cette nouvelle et rapide éclosion d'architecture religieuse sur notre sol.

La statuaire est abondante et variée. Le visiteur est accueilli par la célèbre *Jeanne au bûcher* de Maxime Réal del Sarte. Nous noterons les belles œuvres de Joseph Bernard, de Fernand Py, de Bachelet, de Drivier.

La peinture est faible dans l'ensemble. Nous noterons toutefois la vivante *Procession* d'Adrienne Jouclard, une *Pêche miraculeuse* d'Hermine David d'une délicatesse et d'un charme singuliers. Gromaire a dessiné un très dramatique *Christ à la colonne*. Foujita expose un triptyque d'une grande richesse décorative, qui s'inspire beaucoup des primitifs, mais n'en a pas la vie intérieure (le contraire eût étonné). On regrette de ne voir qu'une seule œuvre (*La Flagellation*) du grand Rouault, le seul artiste chrétien en qui semble revivre la dramatique simplicité des anciens. Les maîtres de l'art religieux moderne sont mal représentés: un seul dessin de Maurice Denis et une toile de Desvallière tumultueuse et assez confuse.

Parmi l'orfèvrerie, nous classerons à part les pièces harmonieuses et pleines de majesté de dom Martin.

Dans l'ensemble, cette exposition nous a laissé une impression un peu pénible. Parmi les œuvres d'une certaine classe, combien ont pour auteurs des artistes catholiques?... L'une des plus importantes est du plus montparnassien des Japonais! Que de fausses naïvetés! Que d'outrances et de vulgarités prises pour du réalisme médiéval! Que de raffinements d'intellectuels satisfaits pour aboutir à de paradoxales simplicités! Sans défendre l'indéfendable « sulpicerie », on comprend et on excuse presque les scandales du brave curé de campagne qui préférera à telle statue aux stylisations

synthétiques et savamment étudiées, sa petite sœur Thérèse polychrome et ses roses bien imitées qui touchent davantage le cœur populaire.

Cette charmante petite cité qui s'installe chaque année dans l'immense bâtisse du Grand Palais, avec ses rues, ses carrefours, ses étalages, sa salle de fête, conquiert de plus en plus la sympathie des Parisiens. Ils n'y viennent plus pour rire, comme autrefois, de certains mobiliers biscornus. L'œil s'est habitué aux formes nouvelles et, d'autre part, il faut le dire, les **décorateurs** se sont assagis. Les lignes se sont faites plus souples, les couleurs plus fondues. On ne voit plus de meubles-cubes, ni de meubles-machines, ni, dans le décor, ces géométries, fausses survivances du cubisme, dont le souvenir subsista ainsi de façon fantomatique, plusieurs années après avoir abandonné les cimaises des salons de peinture.

Les décorateurs français, après avoir assimilé toutes les théories du monde, les plus révolutionnaires, les plus austèrement logiques et les plus extravagamment fantaisistes, nous restituent un style d'ameublement tout de grâces et de séductions. L'utilitarisme n'est plus qu'un demi-dieu qui a sa place active mais plutôt dissimulée dans l'Olympe qui préside au nouveau décor de notre vie. Le métal ne joue plus qu'un rôle discret. Le tube ne se défend qu'à l'état d'exception. Les difficultés dans lesquelles se débattent malheureusement la plupart de nos artistes décorateurs les ont conduits à bannir certaines opulences un peu tapageuses qui faisaient songer à des décors de théâtre et éloignaient d'eux le public moyen. Nous assistons au triomphe des bois simples abandonnés bien à tort : chêne, hêtre, noyer, cerisier, qui donnent un air d'honnetêté et de santé aux meubles usuels.

La rétrospective de Ruhlmann — trois meubles d'une rare beauté — est là pour évoquer une toute proche tradition de fastueuse élégance.

Printz s'est simplifié. Ses pièces sont d'une harmonie aimable et juste. La présentation de Montagnac est d'une grande noblesse. Dufrêne, Tourtin et Plattier, Kohlmann et Mme Max Vibert, Fréchet, Claude Salvy, Gabriel exposent des salles

à manger ou des « studios » dont on voudrait meubler une maison des champs, Leleu et Rollin travaillent dans un genre plus somptueux. Le stand de Jallot est traité dans une atmosphère chaude et harmonieuse. Partout, quelques bibelots gracieux, quelques tissus clairs viennent jeter leurs notes pimpantes et bien françaises.

La chapelle d'Hiriart est d'une architecture intéressante, mais le mobilier et la statuaire s'y adaptent mal.

Comme toujours, le Salon est riche en objets de vitrine et en belles œuvres décoratives. La grille monumentale en fer forgé de Subes est une des plus belles réussites de l'artiste. La verrerie, sous diverses formes, joue un très grand rôle. On admirera celles de Marinot, les glaces gravées de Max Ingrand, les vitraux cloisonnés en ciment de Labouret, ceux en pâte de verre de Decorchement aux magiques transparences. La poterie est dignement représentée par Jean Besnard et Jacques Lenoble. D'excellents sculpteurs ont collaboré au Salon. On remarquera les pièces d'ébène de Le Bourgeois. La *Vénus et l'Amour* de Bachelet, taillée dans une magnifique dent d'ivoire, émerveille par sa souplesse et son jaillissement.

Les Japonais invités cette année ne nous montrent pas grand'chose d'attrayant. Ils ont établi une sorte de bazar où se débitent à bas prix laques et porcelaines de modèles courants.

Mémento. — Durand-Ruel: Au moment où la peinture est parvenue dans son ensemble à une vulgarité d'inspiration qui n'a jamais été atteinte, voici un très jeune artiste qui exprime un chant d'une vive spiritualité. Disons tout d'abord que les paysages de H.-J. Masson commencent par déconcerter. C'est si loin des techniques et des préoccupations d'aujourd'hui. Tant de pâleurs, tant de transparences... On pense au Monnet des dernières cathédrales. L'œuvre de H.-J. Masson demande le calme et le recueillement. L'âme de l'artiste se livre lentement, avec une limpidité d'une noblesse toute chargée d'effusions mystiques. On ne s'étonne pas que le peintre ait donné pour titre à des paysages des extraits du Cantique des Cantiques. « Et vous, prairies toujours verdoyantes, constellées de fleurs, dites-moi s'il vous a traversées ». On ne sourit pas. L'œuvre est une sorte de cantique spirituel ardent, calme et joyeux, où la nature parée de ses reflets les plus pré-

cieux dit la reconnaissance de l'homme et son émerveillement. Les nuances les plus fugitives de l'atmosphère, sont traduites avec subtilité, science et discrétion. L'écueil était proche. Tout pouvait être noyé dans ces brouillard. Mais on voit transparaître sous les fugitives vibrations lumineuses les lignes fermes et construites. Les dessins et les sculptures expressives que l'auteur expose en même temps témoignent d'ailleurs de son goût pour la composition et les volumes solides.

Druet : A propos de l'exposition intitulée *La jeune gravure contemporaine,* nous ferons la même remarque que plus haut sur la Sculpture contemporaine. Nous eussions préféré : « Jeunes graveurs contemporains ». Il reste entendu que les douze artistes qui nous présentent leurs œuvres ont beaucoup de talent et connaissent bien leur métier. Alix répète en noir et blanc certaines de ses œuvres peintes qui se prêtent d'ailleurs fort bien à la lithographie. Cochet est un graveur d'une exceptionnelle vigueur. Lotiron se contente de quelques notations adroites qu'il semble tirer de son carnet de croquis. Cournault, au trait juste et précis use de séduisantes déformations. Jacquemin connaît toutes les ressources de l'eau-forte; son *Champ de seigle,* d'une noblesse émouvante, évoque une masse d'épis, dans un grand format, en évitant l'ennui.

Carmine : Bien entendu, ce sont des jeunes gens qui se sont réunis pour traiter ce sujet parodique: *La vie de Madame Vénus.* Aucun ne manque d'esprit, ni certains de talent. On citera Francis Grüber, qui a tort en faisant du travail bâclé de gaspiller ses dons, Cox, Rohmer, Despierre, et le sculpteur Auricoste qui part à la recherche des formes sans idées préconçues.

Par intérim:

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

Jeanne Lejeaux : *Sculpture Religieuse,* Bloud et Gay. — Patrice Colmet-Daage : *La Cathédrale de Coutances,* Laurens.

Mme Jeanne Lejeaux a publié un très intéressant volume sur la **Sculpture Religieuse,** surtout en Occident aux vieilles époques historiques. Il n'est du reste question dans l'ouvrage que de l'art catholique. Le christianisme aux premiers siècles progressa d'abord dans l'ombre et, lorsqu'il fut assez fort pour se manifester en plein jour, ses artistes durent, tout en les transformant, se servir des motifs du paganisme. Peu à peu s'y ajoutèrent des modèles pris dans l'ancien et

le nouveau Testament : images de la Vierge, du Christ, des apôtres, etc. Les premières sculptures apparaissent sur les monuments destinés à honorer les morts, d'abord dans les Catacombes, puis à partir de 410 dans les cimetières qui s'étalent librement à la surface du sol. Les sarcophages chrétiens, en leur ornementation, marquent trois périodes bien déterminées, détaillées dans le volume; Rome en fut longtemps le seul centre de production.

Depuis Constantin jusqu'aux Croisades, l'empire d'Orient fut, dans le domaine artistique, d'une puissance et d'un prestige incomparables. Deux périodes y brillèrent particulièrement : au VI[e] siècle, où s'élevèrent Sainte-Sophie à Constantinople, Saint-Vital à Ravenne; et aux XI[e] et XII[e] siècles, qui virent un second âge d'or. L'ivoire fut employé abondamment et l'on en retrouve encore aujourd'hui de nombreux spécimens. En France, une première Renaissance date de l'époque carolingienne. Charlemagne attira à sa cour des savants et de nombreux artistes; mais sa mort interrompit cette rénovation.

En 910, le duc Guillaume d'Aquitaine fonda en Bourgogne l'abbaye de Cluny, dont l'importance fut si grande et qui servit de modèle à quantité d'autres monastères. L'ordre se développa avec rapidité. Au commencement du XII[e] siècle, il comptait environ 2.000 abbayes ou prieurés. Dès cette époque, le redressement intellectuel était intense; des universités se créaient dans toute l'Europe, celle de Paris groupait 30.000 étudiants. En même temps s'élevaient un peu partout les belles cathédrales dont nous admirons encore la beauté du style et la merveilleuse décoration.

L'importance prise par les saints dans la vie du Moyen Age apporta à l'iconographie des éléments nouveaux; d'autres sujets, qui peuvent nous paraître bizarres dans de pieux édifices, n'étaient en fait que des allégories ou symboles. Le jugement dernier est abondamment représenté (Reims, Rouen, Bordeaux, Le Mans, etc.). Le Christ tient naturellement une place prépondérante avec la Vierge Marie; les épisodes de leur vie offrent également un sujet abondamment utilisé par les sculpteurs et les peintres. De même que les apôtres, les saints, les patriarches et les prophètes, les

rois, les travaux mensuels, les arts libéraux, les vertus et les vices, les miracles, etc., inspirent de nombreux artistes. Les monuments funéraires, assez rares, qui nous restent donnent une idée de la beauté de l'art à cette époque.

Hors de France, le Moyen Age a de même profondément marqué son empreinte. Dans l'ensemble, on retrouve pour la construction des édifices leur même caractère; c'est seulement dans les détails qu'apparaissent les différences. L'Italie, tout particulièrement, a, dès l'époque romane, été influencée par l'art français; plus tard, ce fut l'inverse. L'iconographie, entre autres, a subi l'influence des caractères des populations; ainsi la Vierge Marie occupe rarement en Italie la place qu'elle tient en France. Par contre, la sculpture extérieure des portes, des chaires à prêcher, offre une richesse ornementale rarement égalée chez nous. Dans les pays du Nord, on peut constater que la période gothique dura davantage (XVIe siècle); les décors issus de même source y ont des interprétations d'un caractère bien différent. Il y a dans le travail du bois de belles réalisations, dont les retables sont les œuvres les plus marquantes. En Espagne et en Portugal, l'influence des abbés de Cluny se heurta aux traditions musulmanes. Ils organisèrent néanmoins le fameux pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Les siècles suivants virent s'élever dans le goût français les belles cathédrales de Burgos, Léon, Tolède, etc.

Vers le XIVe siècle, en Italie, se dessina le mouvement qui prit le nom de Renaissance. Dans les lettres comme dans les arts, les rigidités du Moyen Age firent place à un certain laisser-aller dont la gravité n'apparut pas tout de suite. La nudité des corps devint très fréquente, les vêtements s'allégèrent, révélant l'harmonie des formes, la souplesse et la grâce des attitudes. D'Italie, cette nouvelle école gagna la France, où ses œuvres restent encore abondantes; puis l'Espagne et les pays du Nord. Des chapitres sont consacrés encore à l'époque classique en Europe, à l'art baroque en Italie, et à la sculpture religieuse après la Révolution. La fin du volume contient quelques illustrations documentaires bien choisies.

§

Chez Laurens, la collection des *Petites Monographies des Grands Edifices de la France* vient de s'enrichir d'une étude consacrée à **La Cathédrale de Coutances** par M. Patrice Colmet-Daage. C'est un volume au texte agréable, bien documenté et rehaussé, comme à l'habitude, par une illustration nombreuse et de bon aloi. Au ve siècle, saint Ereptiole, premier évêque Coutances, érigea cette église qui, détruite à la fin du IXe siècle, fut rebâtie après l'invasion normande par l'évêque Robert (1027-1048) et en 1204 par Philippe Auguste. En 1294, Robert d'Harcourt obtint du roi l'autorisation de fortifier sa cathédrale. Il construisit une enceinte entourant l'église, le manoir épiscopal et les maisons des chanoines. Son successeur, Guillaume de Thiéville, bâtit le cloître (1315-1347). Au XVIe siècle, les Huguenots, à deux reprises différentes, pillèrent et mutilèrent la cathédrale. En 1794, elle devint un « Temple Décadaire de la Raison » et un grenier à blé. Toutes les statues et sculptures furent détruites, le mobilier brûlé, etc. Enfin, le Concordat rendit l'édifice au culte et les réparations commencèrent.

L'extérieur de la cathédrale de Coutances nous offre un bel exemple des tendances de l'école gothique de Normandie. La sobre harmonie des lignes contraste singulièrement avec la décoration exubérante de tant d'autres églises gothiques. Ce que l'on remarque tout d'abord, ce sont ses trois grands clochers. La façade comprend trois étages, elle est flanquée de deux tours; la partie supérieure comprend une galerie d'une grande richesse décorative, et les tours sont surmontées de flèches aiguës tout en pierre. La tour centrale, octogonale, est une des plus belles de la région normande. Nous ne pouvons entreprendre ici la description de l'intérieur, qui offre une grande élégance, et nous renvoyons pour cela au volume. La vitrerie, fort éprouvée au cours du temps, conserve toutefois quelques pièces remarquables : un triplet consacré aux vies de saint Thomas de Cantorbéry, de saint Georges et de saint Blaise; une parabole de l'enfant prodigue; le vitrail de la légende de saint Lô, celui des Mages et des bergers, le jugement dernier, etc. L'auteur a

joint à son étude sur la cathédrale quelques notes sur les églises Saint-Pierre et Saint-Nicolas.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos d'une erreur littéraire. — J'allais dire « erreur *Littré-aire* », car, pour autant que je sache, c'est le célèbre lexicographe qui en est responsable. Mais ce qui motive cette notice est la récente répétition publique, pour ainsi dire, de la bévue, et il est bien temps d'y mettre fin si possible. Une dame parisienne vient de dire à une de mes connaissances qu'elle a appris à l'école que la matière dont se composaient les pantoufles de Cendrillon était du « vair ». Sur ces entrefaites, j'invoque l'aide puissante du *Mercure de France* pour mettre les points sur les *i* d'une façon définitive. Maintenant, je cite, puisqu'il est question des citations, et, cela soit dit entre parenthèses, la plupart du temps on cite mal.

Le dictionnaire de Littré, sous la rubrique « *Vair* », dit:

> C'est parce qu'on n'a pas compris ce mot, maintenant peu usité, qu'on a imprimé dans plusieurs éditions du conte de Cendrillon « souliers de verre (1) » (ce qui est absurde), au lieu de souliers de vair, c'est-à-dire souliers fourrés de vair.

Voici un extrait du journal *Le Temps* du 4 juin 1874:

> Je viens de lire précisément dans un petit livre, d'ailleurs spirituel et bien ordonné (2), que la pantoufle de verre de Cendrillon, qui était une pantoufle d'or dans les contes orientaux, fait probablement allusion au pied de la lumière matinale, et l'auteur rappelle l'image de Shakespeare : — « Le matin joyeux pose le bout de son pied sur le sommet brumeux des montagnes (3). »
>
> Il n'y a qu'un inconvénient à cela. C'est que, dans le conte original de Perrault, Cendrillon porte une pantoufle de *vair* et non une pantoufle de verre (4). Le vair est le nom sous lequel on dési-

(1) J'ai cinq éditions différentes du conte, et il n'y en a qu'une qui ait imprimé « vair »: les quatre autres ont « verre » partout où il est question de la « pantoufle », non de « souliers ».

(2) *La Chaîne traditionnelle* (chez Franck, 67, rue de Richelieu).

(3) ....*and jocund day*
Stands tiptoe on the misty mountain-tops.
(*Roméo et Juliette*, acte III, sc. 5.)

(4) Ce qui n'est pas vrai, voir *infra*.

gnait autrefois la fourrure de petit-gris. Les bonnes éditions modernes, celle des *Contes* de Perrault illustrée par Doré, ont restitué la version première (5).

Une semaine plus tard (le 11 juin 1874), le même journal contient les remarques suivantes:

M. Husson, auteur d'un petit livre dont j'ai parlé récemment, *la Chaîne traditionnelle*, m'écrit pour maintenir qu'il faut s'en tenir aux pantoufles de *verre* de Cendrillon et non pas aux pantoufles de *vair*. Il m'affirme que la première édition des contes de Perrault, qui a paru en 1699, écrit invariablement le mot en litige *verre* et non pas *vair*.

...Que faut-il croire? Nous pouvons invoquer en fin de cause l'arbitrage du *Courrier de Vaugelas*, qui a la spécialité de ces petites recherches et qui s'en acquitte généralement fort bien. Attendons l'arrêt.

Il paraît n'en être plus question dans *Le Temps*, mais voici ce que dit *Le Courrier de Vaugelas* (5e année, le 1er août 1874, pp. 66-67) sur ce sujet:

1° Je me suis procuré, à la Bibliothèque nationale, les éditions de 1724 (la seconde), de 1742, de 1781, de 1808 et de 1812 des contes de Perrault, et j'ai trouvé dans toutes que celui où il est question de Cendrillon avait pour titre :

CENDRILLON, OU LA PETITE PANTOUFLE DE *verre*.

Or, M. Husson affirme que la première édition de ces contes, dont il s'agit, écrit invariablement le nom *verre* et non *vair*.

De là je conclus que l' « intention » de Perrault a bien été de mettre pantoufle de *verre*.

2° M. Littré trouve cette expression absurde. Oui, certes, elle l'est; mais seulement quant au monde réel, car dans celui des fées, où la nature obéit en esclave aux génies, où, par la vertu d'une simple baguette, une citrouille se transforme en carrosse, une souris en cheval, un rat en cocher, un lézard en laquais, des guenilles en habits d'or et d'argent, etc., quoi

(5) Cette édition a *verre* et non *vair*. « La pantoufle, qui est d'or dans « beaucoup de légendes, est de *verre* dans le conte de Perrault. C'est la « leçon originale, changée en *vair* (sorte de fourrure *variée*) par la plu- « part des éditeurs modernes, et rétablie, avec raison, n'en déplaise à « l'auteur d'une chronique du *Temps* du 4 juin 1874, par M. Giraud dans « son excellent texte. » — *Les Contes de Perrault*, avec des notes, etc., par André Lefèvre, p. LXXV.

d'étonnant à ce que le verre devienne pantoufle pour chausser le pied qui doit séduire un fils de roi?

3° Dans notre langue, lorsqu'un nom de vêtement est suivi de la préposition *de* et d'un nom de matière qui entre dans la confection dudit vêtement, ce dernier désigne toujours la principale chose dont le vêtement est fait : *chapeau de soie, paletot de drap, chemise de toile,* etc. Or, attendu que dans l'expression *pantoufle de vair* il n'en peut être ainsi, puisque, selon la pensée de M. Littré, le *vair* ne doit entrer que comme « fourrure », c'est-à-dire comme accessoire, dans la confection de la chaussure en question, il en résulte que cette expression est complètement impropre à signifier ce que son auteur veut lui faire dire, et que, par conséquent, elle doit être rejetée.

J'ose espérer qu'en présence de ces arguments, M. le chroniqueur du *Temps* pensera avec moi que l'opinion de son adversaire était vraiment la bonne.

Le Monde enchanté (Cendrillon) a une note au bas de la page 23, ainsi conçue:

Plusieurs éditeurs des *Contes de Perrault,* notamment celui de la grande édition illustrée par Gustave Doré (6), M. Hetzel, ont imprimé : pantoufle de *vair* (7), c'est-à-dire de fourrure ou de velours de ce gris bleu qu'on appelait *vair.* Nous avons suivi le texte de Perrault, tel qu'il est donné dans l'édition Ch. Giraud.

Pour en finir, sans que cela cependant influe sur la question, je citerai ce que disent Laure et Raymond dans un « dialogue sur les contes de fées » à la fin de *Le Livre de mon Ami* (pp. 311-312), d'Anatole France:

LAURE. — C'est par erreur, n'est-il pas vrai, qu'on a dit que les pantoufles de verre de Cendrillon étaient de verre? On ne peut pas se figurer des chaussures faites de la même étoffe qu'une carafe. Des chaussures de vair, c'est-à-dire des chaussures fourrées, se conçoivent mieux, bien que ce soit une mauvaise idée d'en donner à une fillette pour la mener au bal. Cendrillon devait avoir avec les siennes les pieds pattus comme un pigeon. Il fallait, pour danser si chaudement chaussée, qu'elle fût une petite enragée. Mais les jeunes filles le sont toutes; elles danseraient avec des semelles de plomb.

RAYMOND. — Cousine, je vous avais pourtant bien avertie de

(6) 1862.
(7) J'ai moi-même consulté cette édition et j'y trouve *verre* et non *vair.*

vous défier du bon sens. Cendrillon avait des pantoufles, non de fourrure, mais de verre, d'un verre transparent comme une glace de Saint-Gobain, comme l'eau de source et le cristal de roche. Ces pantoufles étaient fées; on vous l'a dit, et cela seul lève toute difficulté. Un carrosse sort d'une citrouille. La citrouille était fée. Or, il est très naturel qu'un carrosse fée sorte d'une citrouille fée. C'est le contraire qui serait surprenant. La Cendrillon russe [*sic*] (8) a une sœur qui se coupe le gros orteil pour chausser la pantoufle, que le sang macule et qui révèle ainsi au prince l'héroïque supercherie de l'ambitieuse.

Si Perrault a écrit *verre* ou *vair*, c'est là une simple question de fait et non d'argument, et un fait qui a dû n'être jamais mis en doute, mais qui est encore sporadique pour ainsi dire. Rien n'empêchait Perrault d'écrire *vair*, mais *il ne l'a pas fait;* c'est incontestable, malgré le dire de Littré. Espérons qu'il ne sera jamais plus question de cette erreur, absurde s'il en fut jamais.

EDWARD LATHAM.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Jacques Cartier. — Des fêtes sont projetées afin de commémorer, au cours de cet été, le quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier. Ce dernier nous a laissé un récit précis et détaillé de ses trois voyages à la « Nouvelle France ». Assurément, la découverte du Canada est le grand événement qui domine toute la vie de l'illustre Malouin. Mais que fut cette vie, en dehors de ce grand événement?

Les biographes de Jacques Cartier ne sont guère explicites. Voici quelques éclaircissements.

Les aïeux de Jacques Cartier étaient d'origine malouine.

Le premier registre de l'état civil date, à Saint-Malo, de 1454. Sur son premier feuillet figure le nom de Jean Cartier, l'aïeul de Jacques. Il eut six enfants. Son fils aîné épousa Jesseline Jansard. De leur union naquit le découvreur du Canada.

Son acte de baptême, a-t-on dit, est ainsi libellé:

Le 31 décembre 1494 fut baptisé un fils à Jamet Cartier, de

(8) *La Chaîne traditionnelle.*

Jesseline Jansard, sa femme, et fut nommé par Guillaume Maingart premier compère et petit compère Raoullet Perdriel.

Cet acte de baptême a oublié de mentionner le prénom donné à l'enfant.

Jacques a réparé cette lacune et a déclaré, à différentes reprises, être natif de Saint-Malo.

En outre, de trois procès-verbaux d'enquête, où Jacques Cartier donne son âge, résulte qu'il naquit en 1491. L'acte de 1494 concerne un de ses frères.

Le registre de l'état-civil, pour l'année 1491, n'existe plus, aux archives de Saint-Malo: d'où l'impossibilité de préciser le jour et le mois où se place, en 1491, la naissance de l'illustre Malouin.

Où se trouvait, à Saint-Malo, la demeure de Jacques Cartier?

Elle était située, rue de Buhen, entre l'hôtel de ce nom et l'hôpital Saint-Thomas. La rue de Buhen est devenue la rue Chateaubriand. Ce fut sur l'emplacement même de la demeure de Jacques Cartier que fut édifié plus tard l'immeuble où allait naître le futur auteur du *Génie du Christianisme*.

La demeure de Cartier était une maison bourgeoise, avec jardin, en bordure du rempart, et aboutissant au *Petit-Donjon* du château de la duchesse Anne.

Jacques Cartier ne devint propriétaire de cette maison qu'en 1546. Il avait cinquante ans. L'immeuble lui fut vendu par Alain de la Motte, écuyer.

D'après la tradition, Jacques Cartier serait né dans cette demeure où déjà auraient vécu ses parents.

Fort peu de renseignements sur l'enfance de Jacques Cartier. Seul un écrivain contemporain de nos grand'mères (1) s'explique à ce sujet.

L'enfant, nous dit Eugénie Foa, « devint orphelin dès son bas âge. La mer avait pour lui un indicible attrait. Un jour de tempête, un navire se jeta à la côte. Avant qu'on eût deviné son projet, Jacques avait amarré sur le rivage le bout d'un cordage et, monté sur un frêle canot, il en avait

(1) « L'orphelin de Saint-Malo », dans le livre *Les Petits Marins*. Ja-

porté l'autre bout aux naufragés, dont il assura ainsi le sauvetage. »

En 1519, Jacques Cartier épousa Catherine des Granges, fille du connétable de Saint-Malo. La connétablie de Saint-Malo était située place Saint-Thomas, en face le château de la duchesse Anne (2). La demeure de Cartier et celle de Catherine étaient proches voisines. Messire Jacques-Honoré des Granges, père de Catherine, avait épousé Françoise du Mast. Le père de Cartier avait de son vivant le titre de notable. Sa situation sociale n'en était pas moins fort inférieure à celle de la famille des Granges. Le mariage de Jacques avec Catherine fut motivé tant par l'attrait qu'avaient l'un pour l'autre les deux jeunes gens, anciens compagnons de jeux, que pour les hautes qualités religieuses, morales et intellectuelles de Cartier. Catherine avait été séduite par le rêve du jeune capitaine. Sa réalisation ne donnerait-elle pas à Dieu tout un peuple et à la France tout un royaume?

Evidemment, le mariage de Cartier avec la fille du connétable leva bien des difficultés. Le trésor royal prit l'entreprise à sa charge. Le recrutement des équipages fut facilité par le chiffre des salaires et les pénalités contre les capitaines et armateurs qui tenteraient d'entraver leur enrôlement. Des aumôniers et des gentilshommes furent enrôlés dans l'état-major. Cartier prêta le serment de fidélité au roi...

Aux archives municipales de Saint-Malo se trouve un important dossier qui, fort explicite sur tous ces points, offre un intérêt historique de tout premier ordre.

§

Les trois voyages de Cartier au Canada sont bien connus. Il nous en a laissé un récit clair et précis, commenté par divers historiens : Ader, Edouard Prampain (3), Charles de la Roncière (4), Léon Leymarie (5). Ces trois expéditions eurent lieu, on le sait, en 1534, 1535 et 1540.

Au lieu de les commenter à nouveau, il est préférable

met, imprimeur, rue Saint-Jacques.

(2) Sur son emplacement a été bâti l'immeuble occupé par le Café de l'Ouest.

(3) 1904, Amiens, Imprimerie Piteux frères.

(4) Paris, Imprimerie Plon.

(5) Casterman, éditeur, Paris-Tournai.

de dire comment, de retour au port, Jacques Cartier employa sa vie. Les archives de Saint-Malo sont fort intéressantes à ce sujet.

L'hiver, Cartier habitait sa maison, située rue de Buhen. A partir de Pâques, il allait habiter sa gentilhommière des Portes-Cartier, au village de Limoilou, entre Paramé et Saint-Coulomb, à un kilomètre de la mer.

Deux portes cintrées donnent accès dans la cour. Surmontant la plus haute, un écusson soutenu par deux anges et chargé d'un *franc quartier,* armes parlantes, mais de bourgeoisie, car le heaume ne timbrait pas l'écu.

Quel était alors le genre de vie de l'illustre marin? Il était courtier-interprète pour la langue portugaise et le conseil très averti des familles (6). On trouve plus de trente contrats de mariage dont il fut le rédacteur. Sur les registres paroissiaux, il figure autant de fois, en qualité de parrain. S'il n'eut pas d'enfants, il eut du moins des neveux, auxquels il concéda le monopole du trafic au Canada. Les Malouins virent dans cette générosité familiale un abus de pouvoir. Ils plaidèrent contre Cartier, qui perdit son procès.

Cartier était fort pieux. Durant la belle saison, il faisait célébrer la messe à la petite chapelle dite « Saint-Michel-des-Sablons ». Aujourd'hui, désaffectée, cette chapelle est toujours debout. Une plaque commémorative doit y être apposée.

Jacques Cartier mourut à Saint-Malo, à cinq heures du matin, le 1er septembre 1557. Une épidémie de peste sévissait dans la région.

Le jour même de son décès, un de ses parents, Michel Andiœuvre, gentilhomme de la garnison du château, sollicita de l'insigne chapitre un permis d'inhumer le défunt en l'église cathédrale. C'était alors un très fréquent usage.

> C'est là que le Dieu du jugement et de la gloire viendra toucher ses cendres et les réunira pour le transformer dans la vie éternelle.

Ainsi s'exprima le R. P. Janvier, dans le discours qu'il prononça à la cathédrale de Saint-Malo, le 23 juillet 1895,

(6) De divers actes il résulte même, incontestablement, qu'il fut notaire apostolique.

jour où fut inaugurée la statue de l'illustre Malouin, face à la mer, sur le bastion de la Hollande. Mgr Charost, cardinal-archevêque de Rennes, présidait cette cérémonie.

Pour trouver les fonds nécessaires à l'érection, un comité s'était constitué sous la présidence du poète breton Louis Tiercelin. Un autre poète breton, le barde Théodore Botrel, partit donner au Canada une série de concerts dont le brillant produit permit de réaliser le but poursuivi.

Nous espérons que ces renseignements de source locale intéresseront ceux qui cherchent en ce moment à se documenter sur l'illustre Malouin Jacques Cartier.

E. HERPIN.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C.-F. Ramuz : *Farinet ou la fausse monnaie;* Paris, Grasset. — C.-F. Ramuz: *Taille de l'homme;* Lausanne, Editions d'Aujourd'hui. — Mémento.

Si nous revenions à Ramuz? Il y a longtemps, me semble-t-il, que nous l'avions quitté. Deux ans, peut-être, pendant lesquels son œuvre n'a cessé de s'enrichir.

Justement, je viens de remettre la main sur deux de ses derniers livres.

Voici d'abord **Farinet ou la Fausse monnaie.** Le faux-monnayeur de Ramuz ne ressemble en rien à ceux de M. André Gide. C'est un montagnard valaisan, qui, dans sa montagne, a trouvé de l'or et en fabrique des pièces. Des pièces meilleures que celles de l'Etat, puisque l'or s'y allie, non pas au cuivre, mais à l'argent. Farinet ne comprend pas que les autorités lui cherchent des querelles : en écoulant son or, il ne vole personne. Toute la commune, tout le canton pensent comme lui. L'amitié des villageois lui permet de narguer le gouvernement. Quand il s'est évadé de la prison d'Aoste, les gens de sa vallée l'ont su et s'en sont réjouis. Enfermé peu après dans les geôles de Sion, que l'on nomme « les galères », il réussit à s'enfuir de nouveau, à regagner son royaume de rochers. Il installe dans une grotte connue de lui seul l'atelier où il travaillera son or. En vérité, il n'y est pas tout à fait seul : l'humble dévouement d'une servante d'auberge, Joséphine, qui l'a aidé à sortir des galères, lui apporte dans sa retraite un minimum de confort sentimental

et matériel. Farinet, faraud, savoure avec orgueil le sentiment d'être au-dessus des lois. Les autres hommes, les esclaves d'en bas, ne lui inspirent que mépris. Mais la réclusion, même coupée d'escapades dans un village complice, lui paraît de plus en plus dure. Joséphine, sans doute, est bonne fille. En bas, pourtant, il y en a de plus belles, de plus jeunes. Farinet se demande : « Un homme, est-ce que ce n'est pas fait pour être couché sous un toit, entre les étoiles et la terre, dans un lit : un homme, c'est fait pour vivre avec les autres hommes, ou quoi? Et pour avoir un peu de bien, une bête ou deux, une vigne. Ou quoi? Et une femme ». La tentation lui vient d'accepter le joug commun. Des gens qui lui veulent du bien l'engagent à faire sa paix avec la société. Qu'il se rende aux gendarmes, on s'arrangera pour qu'il soit remis en liberté au bout de quelques mois; alors, il pourra se montrer partout la tête haute, car, au fond, tout le monde l'aime et l'estime. Le conseiller municipal qui lui transmet ces propositions laisse même entrevoir qu'il ne craindrait pas de l'accepter pour gendre. Or, sa fille est jolie. Le rebelle demande à réfléchir. On sent qu'il va céder. Craignant de le perdre à jamais, Joséphine, affolée, brusque les choses. Farinet lui a donné, en cadeau de rupture, toute sa réserve de pièces (cette scène m'a semblé un peu comique : elle fait penser aux trouvailles des feuilletonistes vertueux qui cherchent à « éclairer » le peuple sur les manières du beau monde). La « servante au grand cœur » cambriole le bureau de poste du village, mais en prenant soin de remplacer, franc pour franc, les billets dérobés par l'or de Farinet. Avec du « vrai argent », pense-t-elle, on peut aller partout : le faux-monnayeur ne refusera pas de partir avec celle qui, pour lui, s'est faite voleuse. Hélas! il la repousse. De rage, elle indique aux gendarmes l'endroit où il se cache. Il n'est plus question, cette fois, d'arrangement. Farinet, cerné dans son repaire, se fait sauter, tandis que Joséphine se pend dans sa cellule.

Contée par Ramuz, cette sombre et naïve histoire, dont le bariolage violent fait songer à certaines images d'Epinal (celles de la bonne époque), prend une allure à la fois vériste et légendaire. Le dialogue y abonde, le monologue intérieur

y foisonne. Ce qui fait que le style ramuzien s'y montre moins artificiel que dans beaucoup d'autres ouvrages de l'auteur. L'action, le lieu, les sentiments des personnages convergent pour illuminer la vie d'une humanité encore très primitive et passablement éloignée dans le temps, car, si elle connaît le chemin de fer, elle ignore l'automobile et l'avion.

C'est, je pense, aux environs de 1900 qu'il faut placer la mort de Farinet. Mais si Ramuz se donne l'apparence de ramener son lecteur en arrière, l'évocation du passé ne lui apporte peut-être qu'un prétexte à méditer sur l'avenir. Chez un homme d'aujourd'hui, la pensée se heurte nécessairement à des préoccupations d'ordre politique et social. Elle s'efforce de percer la brume qui lui dissimule les approches du destin. Farinet, dans l'esprit de son biographe, ne serait-il pas le symbole de l'homme libre, traqué et finalement vaincu par la tyrannie des médiocres? Comme Ramuz l'indique très justement, l'admiration, l'amitié même que suscitent certains révoltés comportent toujours un élément d'envie, auquel s'ajoute le désir, plus ou moins hypocrite, de voir tomber le héros ou de le contraindre à rentrer dans le rang. Il est fort probable que les sociétés futures, quel qu'en doive être le mécanisme, exerceront sur l'individu, avec une force irrésistible, cette pression qui, dans le passé déjà, s'est aggravée par le progrès de la démocratie. Et il y a bien des chances pour que, désormais, la liberté du génie en souffre plus encore que celle d'un modeste égoïsme.

Ramuz est un méditatif. Ses romans, ses « histoires », ses poèmes en prose en portent témoignage. Souvent même il lui arrive de délaisser la fiction pour exprimer à la première personne, sous forme de philosophie familière, son avis sur les choses de ce temps. Les deux faces de son œuvre, celle qui raconte et celle qui explique, s'éclairent ainsi l'une l'autre. *Raison d'être,* par exemple, et la *Lettre à Bernard Grasset* résument l'esthétique ramuzienne.

Dans **Taille de l'homme,** il s'agit d'autre chose. Ce n'est plus aux lois de son art, c'est à celles de toute notre vie que s'applique la méditation du poète. L'aspect du monde actuel l'entraîne du monde politique et social dans l'univers

métaphysique. Sa hantise, il la résume par une citation du *Journal* d'André Gide : c'est « une sorte de détresse à ne pouvoir s'appuyer sur rien de durable, de définitif, rien d'absolu ».

L'homme, autrefois, se mesurait aux dieux ou à Dieu. Aujourd'hui, « le drame véritable est que l'homme n'a plus de taille, étant sans commune mesure avec l'univers matériel, et, sur le plan de la conscience, sans rapports avec un monde où il ne la retrouve nulle part ».

Selon Ramuz, la cause de ce drame serait la science ou, plus exactement, le fait que, depuis un demi-siècle, les masses commencent à connaître, à interpréter pour leur usage les conquêtes de la science. L'attitude du savant, faite de désintéressement, c'est-à-dire d'indifférence aux résultats, ne saurait convenir à la foule. Que ferait-elle d'une création où elle se sent dépossédée de la place qu'elle s'était imaginé être la sienne? D'où son désespoir :

> Il n'y a que des quantités et il n'y a plus d'échelle. Ou plutôt il y a toute espèce d'échelles. Je passe de l'une à l'autre, dit l'homme, sans pouvoir me fixer à aucune, sauf si mon travail, mes occupations ou mes préoccupations, mon manque d'imagination aussi, ou une insensibilité trop grande, me fixent arbitrairement, et très heureusement pour moi, à une échelle quotidienne faite à ma taille, où l'univers des astres et celui des atomes sont également oubliés.

Sur ce thème, Ramuz abonde en réflexions ingénieuses. Certaines de ses vues paraissent justes, d'autres sont contestables, aucune ne laisse le lecteur insensible. Le philosophe, dans *Taille de l'homme,* se double d'un poète. L'un et l'autre s'expriment avec toute la verdeur, avec toute la précision désirables. Où le lecteur éprouve quelque embarras, c'est quand il essaie d'analyser et de reconstituer les démarches de l'âme, le cheminement de la pensée. On éprouverait plus de peine encore (il y faudrait un volume) à discuter chacune des propositions avancées par Ramuz. Serait-ce parce que, chez lui, la raison ne s'emploie qu'à justifier les craintes ou les désirs du cœur? Il assure n'être pas bolchéviste, mais il renonce d'emblée à opposer au communisme les arguments que pourrait retenir une intelligence rationaliste. Ce qui le

frappe et ce qu'il blâme, c'est que les bourgeois de ce temps veuillent défendre un ordre auquel beaucoup d'entre eux ne croient plus. D'autre part, il envie les Soviets d'avoir créé une foi qui permet à l'homme — provisoirement — de reprendre confiance en son destin. Par de telles attitudes, il s'affirme résolument mystique. Mais sait-il lui-même quelle est sa foi? On en peut douter. Car, s'il a soif d'éternité, il distingue plusieurs façons de la concevoir.

Sa conclusion est moins d'un croyant que d'un homme qui se méfie :

Il faut bien voir enfin qu'on n'aime que dans l'éternité, c'est pourquoi il faut prendre soin de se conduire en toute chose comme si ce qu'on fait devait être éternel.

Cela fait songer au pari de Pascal. En moins tragique et en plus littéraire : la damnation, ce serait que, dans cent ans, on ne lise plus *Farinet*.

Mémento. — Notre ami P.-P. Plan vient de publier le vingtième et dernier tome de la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*. Il faut le féliciter d'avoir si rapidement mené à bonne fin cette énorme entreprise. C'est hier, me semble-t-il, que paraissait le premier volume. Je vérifie la date : 1924. En dix ans, vingt volumes dont chacun compte près de 400 pages in-octavo, c'est « de la belle ouvrage ». Il est vrai que P.-P. Plan a utilisé les précieux travaux de Théophile Dufour, fruit de toute une vie consacrée au service de Jean-Jacques. Son mérite n'en demeure pas moins éminent : pour peu que l'on soit informé de la méthode et des soins réclamés par une telle œuvre, on n'hésitera pas à le reconnaître.

Cette publication embrasse cinquante années d'histoire, de 1728 à 1778. Elle sera désormais un répertoire indispensable à quiconque prétendra connaître la vie intellectuelle du XVIII[e] siècle.

Mais P.-P. Plan n'a pas achevé son labeur, il faut maintenant qu'il nous donne, pour le compléter, deux choses que tous les lettrés sont unanimes, je pense, à « espérer » de lui : d'abord, un index des noms cités et, ensuite, une édition critique des *Confessions*, commentées à l'aide de la *Correspondance*. Celle-ci doit permettre, en effet, d'éclairer et souvent de corriger la trop adroite sincérité du philosophe.

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

Antonio Sergio: *Ensaios*, tomo IV; Seara Nova, Lisbonne. — Augusto da Costa: *Crepusculo dos Deuses;* Imp. Ottosgrafica, Lisbonne. — F. Alves de Azevedo: *Problemas do Seculo* 20; Paulo Guedes, Lisbonne. — Eduardo Brazao: *Portugal no Congresso de Utrech* (1712-1715); Lucas, Lisbonne. — Artur Augusto: *Romance de Inès de Castro;* Ed. Momento, Lisbonne. — Antonio Ferro: *Salazar;* Empresa nacional de publicidade, Lisbonne. — Mémento.

L'extrême complexité des problèmes qui s'attachent à l'évolution du monde contemporain, et en particulier aux destinées de la Race blanche, porte l'élite pensante à chercher des éclaircissements dans l'interprétation des faits historiques, c'est-à-dire dans l'étude plus minutieuse des causes réelles qui les ont provoqués et dans leur enchaînement. A ces recherches d'ordre spéculatif, la science d'observation et d'analyse est venue, certes, apporter ses moyens de contrôle; elles n'en reposent pas moins aujourd'hui comme hier sur l'exercice impartial et désintéressé des plus hautes facultés de l'intelligence. Il faut, en première ligne, apprendre à penser juste. Si l'homme voué aux choses de l'esprit doit éviter de se laisser influencer par les préoccupations matérielles, qui poussent d'autres de ses semblables à la conquête des biens de la terre, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il doive s'interdire de les juger. Bien au contraire. Tel est le cas d'Antonio Sergio qui vient de publier le quatrième volume de ses prestigieux **Essais,** et dont les pages lumineuses valent d'être méditées par tous ceux qui, dans le monde, s'efforcent de voir clair à travers la crise morale et matérielle du temps présent. Antonio Sergio n'a que faire de l'érudition limitée à un simple dépouillement minutieux d'archives, ni des investigations plus ou moins tendancieuses pratiquées dans la vie privée des grands hommes. Son domaine propre est celui des idées générales, correctement définies. C'est pourquoi il s'efforce d'abord de *comprendre,* c'est-à-dire d'établir des rapports. Ce faisant, il propose des problèmes; il ouvre des perspectives. Ainsi ne saurait-on, selon lui, fournir une explication plausible de l'Histoire de Portugal, sans la rattacher au mouvement général de la civilisation européenne.

Or ce mouvement fut conditionné pour une large part par

le maintien ou l'ouverture des grandes routes commerciales. Et l'éminent essayiste n'hésite pas à déclarer, à propos de la Conquête de Ceuta, rattachée dans l'esprit qui la dicta à l'entreprise des *Découvertes:*

Les grandes navigations de nos aïeux, et la création du royaume dont ils furent les membres, me donnent l'impression d'être les deux phases d'un phénomène unique, et d'un phénomène qui n'est pas seulement portugais, mais général et européen. Quel est donc ce phénomène? Le passage de l'économie *agricole*, locale et fermée, imposée aux gens d'Europe par la domination arabe en Méditerranée, a une large économie *commerciale* et maritime, dont le développement du municipalisme fait lui-même partie. A ce point de vue la conquête de Lisbonne par les Croisés, et la conquête de Malacca par D'Albuquerque, par exemple, seraient deux phases d'un mouvement unique, deux points éloignés d'une seule trajectoire, et je n'envisage d'ailleurs cette courbe que comme un simple aspect du mouvement général qui entraîne la civilisation européenne. Ceci m'amène à regarder la crise de 1383-85 moins comme une guerre entre deux Etats que comme un simple épisode du grand heurt entre deux systèmes, entre deux classes: la bourgeoisie commerçante et l'aristocratie agraire. A Aljubarrota, c'est la bourgeoisie des ports qui eut le dessus. Cette bourgeoisie était de mentalité cosmopolite. Elle allait assurer le trafic des produits de l'Orient. Ainsi l'occupation de Ceuta aurait été le premier épisode d'un plan politique, dont le but final était l'Inde, et la solution décisive des problèmes fondamentaux attachés au développement du haut commerce et de la finance européenne.

Ce plan n'est pas sans offrir quelque parenté avec celui des Templiers, que s'est efforcée avec tant de succès de reprendre à son compte l'Angleterre moderne. En tout cas, les minutieuses recherches historiques, effectuées par M. Jaime Cortesão sur la genèse des Grandes Découvertes, sont venues démontrer le bien-fondé de l'hypothèse formulée avec tant de pénétration par M. Antonio Sergio. Pour les races aventureuses de l'Occident, le développement de la civilisation fut toujours une question de routes. Cependant, aux aventuriers du Commerce et des explorations maritimes s'opposa séculairement l'esprit conservatif des populations fixées à la terre. Cette opposition d'intérêts et de tendances, Camoens,

qui sentait puissamment l'unité européenne au sein de la Chrétienté, et dont le patriotisme portugais se complétait d'un sentiment panibérique très net, n'oublie point d'en porter témoignage dans ses *Lusiades*. Les imprécations du vieillard, au départ des flottes, en sont la preuve. Ainsi le grand poète s'avérait prophète et politique profond. Camoens fut un homme complet, un génie capable d'exprimer toute sa race et toute son époque, et il ne m'étonnerait pas trop d'entendre un jour M. Antonio Sergio nous dire que ses vues originales sur la philosophie de l'histoire portugaise sont issues, à l'origine, de méditations approfondies sur l'œuvre du prince des poètes ibériques. Ce qu'il y découvrit devait l'empêcher d'admettre que la poésie de Camoens n'ait puisé ses ressources que dans les seules expériences de la sensibilité. Les idées, les hautes spéculations philosophiques n'ont jamais cessé, au contraire, de hanter l'esprit fécond du chantre de Vasco de Gama. Il n'a point encore trouvé son émule dans le monde contemporain, pourtant secoué de soubresauts, dont l'initial ébranlement remonte aux expéditions portugaises d'expansion mercantile. MM. Affonso Lopes-Vieira et José Maria Rodrigues, dont M. Antonio Sergio combat les tendances, s'étaient surtout préoccupés de déterminer les circonstances, au sein desquelles Camoens avait édifié son œuvre lyrique d'inspiration sentimentale. Leur travail, à notre sens, garde tous ses mérites au point de vue spécial de la réalité vécue. Cependant, avec M. Antonio Sergio, nous considérons volontiers que la valeur artistique est une vertu intrinsèque, indépendante des circonstances au milieu desquelles l'œuvre a pu prendre naissance. Elle est donc justiciable d'un critère esthétique et non biographique. Ce critère esthétique pourra bien être également philosophique, mais il convient de prendre garde que la beauté intellectuelle en art se cache nécessairement sous les voiles de la beauté sensible. Sans doute, au surplus, est-il dangereux pour l'Art qu'on le veuille placer en dehors de la vie. Antonio Sergio ne nous permet pas seulement de voir plus clair en Camoens; il nous explique également la dualité d'Antero de Quental, philosophe épris de l'exaltation de la personnalité consciente par la double vertu de l'amour et de la raison;

mais aussi poète du Non-Etre, de la Dissolution et de la Perfection dans l'anéantissement à la façon bouddhique. Alternance étrange, en cette âme tourmentée, de la conception immanentiste et de la conception transcendentiste. Ailleurs, Antonio Sergio analyse la pensée sociale d'Antero, qui était toute nourrie des idées de Proudhon et qui était de nature essentiellement morale. Pour Antero comme pour Proudhon les hommes n'ont pas seulement besoin d'action organisatrice et collective, mais de liberté et de culture. Son socialisme est fondé sur le principe de fédération des groupes, tant politiques qu'économiques. Dans son substantiel ouvrage où ne manquent point les arguments de bon sens, et où il entreprend la réfutation des idées socialistes de M. Lucien Deslinières, M. Augusto da Costa, auteur du **Crépuscule des dieux,** salue la décadence du libéralisme économique et politique. Il vise à la création d'une société nouvelle sur la base du corporatisme et de la fédération de l'agriculture et de l'industrie dans le cadre de l'empire portugais, métropole et colonies. Dans ce système, nous craignons que les idées de Mussolini ne fassent quelque tort à celles de Proudhon. En tout cas, pour être équitable, il conviendra que la société de demain cesse de ne voir exclusivement dans l'homme qu'un producteur ou un consommateur. Elle devra cesser d'asservir une classe à une autre classe, par exemple l'agriculture à la grosse industrie d'exportation et s'efforcer en première ligne de mettre en valeur toutes les ressources de la nation et de ses colonies, avant d'avoir recours à l'étranger. Mais que de notions fausses à redresser, que de sophismes à détruire, que de valeurs à réviser, avant que le véritable travail de reconstruction puisse être entrepris! Et ce sont les appétits déchaînés qui entretiennent les sophismes délétères. M. F. Alves de Azevedo, qui excelle dans l'aphorisme, s'efforce avec bonheur, dans son récent ouvrage: **Problèmes du Vingtième Siècle,** de dégager, en toute impartialité de jugement, quelques idées solidement déduites de raisonnements bien établis.

C'est un premier travail de déblaiement. M. de Azevedo n'est pas un homme de parti-pris: les démarches de l'esprit critique lui sont familières. Penché avec ferveur sur les

divers mouvements sociaux actuellement en évolution: communisme, fascisme, américanisme, il a souci de dégager des idées vivantes. Que de chimères n'a-t-on pas cultivées, depuis un quart de siècle, et combien d'échecs lamentables n'a-t-on pas eu à enregistrer? Les divers problèmes de la colonisation et du chômage, de la monnaie, de la nationalité n'empêchent point l'ingénieux essayiste de jeter un coup d'œil pénétrant sur les choses de l'art et de la littérature. C'est ainsi qu'il nous révèle que le délicieux lyrique Antonio Botto est aussi un puissant et fort original dramaturge. Il préconise, aux dernières pages de son livre, l'avènement d'un art nouveau et complet, intéressant simultanément l'intelligence et la sensibilité, celui du cinéma musical.

Mieux que personne, les Portugais, dont l'histoire est si riche, savent l'utilité d'interroger le passé. Les archives portugaises, au surplus, conservent bien des secrets, qui ne seraient pas sans intérêt pour la France elle-même. L'éminent auteur de l'**Histoire diplomatique de Portugal,** M. Eduardo Brazao, ayant eu la chance de voir s'ouvrir pour lui la Bibliothèque privée où sont déposées les archives des comtes de Tarouca, a pu en comparer le contenu avec les documents correspondants de la Torre do Tombo et de la Bibliothèque d'Ajuda. C'est ainsi qu'il a été amené à composer son nouveau livre: **Le Portugal au Congrès d'Utrecht (1712-1715).** Ce lui est l'occasion de rendre hommage au sens politique de D. Joa V, qui sut s'entourer de diplomates éminents, et porter très haut le prestige du royaume fraîchement délivré des griffes castillanes. Il étudie tour à tour les péripéties de la succession d'Espagne et l'avènement d'un prince français dans la Péninsule, les démarches qui devaient consolider la paix entre le Portugal et la France et les négociations de paix entre le Portugal et l'Espagne, tous événements sur lesquels il projette une lumière nouvelle. Voilà un précieux livre d'histoire documentaire. Mais le passé ne peut servir qu'à mieux connaître le présent. Et le présent offre le bouillonnement d'une mer où soufflent les vents d'orage. Il fut un temps où l'on pouvait croire que le système bourgeois parlementaire et démocra-

tique était appelé à couvrir le monde entier de ses institutions. Lénine et Mussolini nous ont brusquement montré que la restauration d'oligarchies autoritaires pouvait se greffer sur le développement du machinisme, et qu'au surplus, la création artificielle de besoins toujours nouveaux, exigée par l'industrie moderne, conduisait tout droit au renforcement des pouvoirs de l'Etat. Ainsi, l'idéal de liberté individuelle caressé par les meilleurs esprits de la démocratie, et dont le président Machado dans l'ordre purement politique demeure, malgré son grand âge, le glorieux et passionné champion, perd-il chaque jour du terrain en Europe.

En même temps, d'habiles usurpateurs ont entrepris, non sans succès, d'exploiter la suggestibilité des foules, à la façon dont excelle à l'utiliser par une réclame forcenée le haut commerce. Comment respecter le droit des consciences, si ces mêmes consciences ne sont point formées, si elles ne sont pas sûres d'elles-mêmes? A ce propos, il n'est pas sans intérêt de méditer sur les arguments des uns et des autres. M. Antonio Ferro, qu'un prestigieux talent de reporter et d'écrivain a rendu rapidement célèbre, nous en fournit l'occasion dans son **Salazar,** *l'Homme et l'Œuvre*. M. Oliveira Salazar, ministre des Finances de la dictature portugaise, aspire à se présenter comme le véritable reconstructeur de l'Etat. C'est dire que son action est passionnément suivie et discutée. Sa théorie politique repose sur le nationalisme intégral et sur le développement de l'énergie personnelle. Il sait que toute dictature échoue, si elle ne conquiert pas par tous moyens l'adhésion de la foule. Le livre de M. Antonio Ferro résulte d'une série d'interviews, et l'on peut dire qu'il y eut collaboration effective entre l'interviewer et l'interviewé. Ainsi, tous les problèmes gouvernementaux ont été successivement abordés, et M. Salazar apparaît comme un travailleur acharné, dont on peut discuter les idées et les méthodes, mais dont on ne saurait contester le caractère entier. Ce qui rend plausible le parallèle que M. Antonio Ferro se risque à esquisser entre l'Infant Dom Henrique et l'homme d'Etat portugais d'aujourd'hui. Somme toute, un livre qui captive et qui fait réfléchir.

Plus reposante pourtant est la lecture du délicieux **Roman**

d'Inès de Castro, par M. Artur Augusto. C'est là un véritable poème en prose à la manière harmonieuse d'Antonio Botto. Je le place auprès du beau drame d'Antonio Ptricio sur le même sujet et que je tiens pour authentique chef-d'œuvre: *Pedro O Crù.*

Mémento. — Force nous est de remettre à plus tard nombre d'ouvrages de mérite. Nous nous en excusons auprès des auteurs.

Citons: *Saô-Paulo,* pages grandioses et semées d'éclairs, que le grand poète Teixeira de Pascoaes dédie à la gloire de l'une des plus hautes figures de l'humanité. Un poème, au surplus, beaucoup plus qu'une vie de saint. *Un poète national portugais: Antonio Corrêa d'Oliveira,* choix de poèmes traduits en vers suédois et précédés d'une introduction bio-bibliographique par Karl August Hagberg (Stockholm, 1933). Honneur à la Suède pour l'intérêt qu'elle continue de porter à la poésie! *Cartas sem moral nenhuma,* qui nous emmènent d'Andalousie à Madère en la géniale compagnie de leur auteur, M. Teixeira Gomes.

Terra fria, où Ferreira de Castro, avec le vigoureux talent qu'on lui connaît, nous détaille ces visages frustes et ces âmes attardées qui peuplent le Barroso, une Andorre portugaise, patriarcale, à peine connue de rares touristes. *Mà Sorte,* par Ruy Sant'Elmo, un roman des damnés de la vie, qui pose le problème de la liberté humaine d'émouvante façon et qui se distingue par une grande sincérité d'observation. *Ceus de Fogo,* roman; *Ares da minha terra,* contes de Tras os Montes, et *O Raio Verde,* trois volumes qui sont comme le testament de ce bon ouvrier des Lettres, que fut Campos Monteiro. *Nos, os Advogados,* par Ary dos Santos, chroniques étincelantes d'esprit et d'humour, d'une lecture infiniment agréable et instructive; *Liçoes sobre a cultura e a Literatura portuguesa,* par l'éminent philologue Hernani Cidade; *Caminhos,* poèmes par Antonio de Souza. Les publications de l'Institut d'Anthropologie de Porto, la *Revista da Faculdade de Letras* de Lisbonne, l'*Arquivo historico da Madeira, Presença, Portucale, Seara Nova* nous retiendront également. Et nous sommes en dette prolongée vis-à-vis de MM. Julio Brandâo (*Miniaturistas Portugueses*), Antonio Cid (*S. Antonio e o Franciscanismo*) et Fidelino de Figueiredo (*Depois de Eça de Queiroz*). Ont paru de J. Gaspar Simoes: *Temas,* essais; *Eloi,* Roman, *Tendencias do Romance contemporaneo* (Ed. Presença); *Litoral,* gracieux bouquet de poèmes atlantiques, parfumés de tendre rêverie par le bon poète de Madère Joâo Cabral do Nacismento; *Pela boca morre o peixe,* ive fascicule de la Collection *Terra Silenciosa,* où Mari

Portugal Dias fait revivre, en de pittoresques contes, toute sa terre natale de l'Alemtejo.

Nous aurons à nous attarder surtout en compagnie du vibrant poète açorien M. Oliveira San-Bento, auteur de *O Clamor das Sombras,* qu'emplit un souffle puissant de révolte généreuse et de large humanité. Sous le patronage d'Antero a œuvré ce vrai barde.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

M. Hofmann, en collaboration avec G. Lozinski et C. Motchoulski: *Histoire de la Littérature russe* (depuis les origines jusqu'à nos jours), Payot. — Mémento.

Voici que paraît enfin cette **Histoire de la Littérature russe** si longtemps attendue et qu'on a eu, dit-on, assez de mal à mettre sur pied. Mais tout est bien qui finit bien, et je me réjouis très franchement que nous possédions aujourd'hui quelque chose répondant au besoin qui se faisait sentir de plus en plus d'avoir en français un ouvrage d'ensemble sur les lettres russes. Car, ce que nous possédions jusqu'à maintenant en cette matière était bien peu de chose: un ouvrage de M. K. Waliszewski, terriblement vieilli et assez partial, plus deux ou trois petits livres, maigres d'aspect et de contenu. Il y a bien, pour la période initiale, l'ouvrage de M. Rambaud, *La Russie épique,* mais sa publication remonte à 58 ans, et depuis on a tellement écrit en Russie, et même à l'étranger, sur cette période, et on a trouvé une telle masse de nouveaux documents, qu'elle se présente à nous sous un jour tout autre. Donc, on ne peut que féliciter MM. Hofmann et consorts pour leur initiative hardie; on peut les féliciter, sans oublier pour cela de les critiquer; car, en maintes circonstances, ils prêtent assez facilement le flanc à la critique. Mais, comme je n'ai à ma disposition qu'un nombre de pages très limité, surtout eu égard aux 694 pages de l'ouvrage de M. Hofmann, ma critique se bornera à quelques constatations d'ordre général.

Ce qui me chagrine le plus, c'est d'être obligé de constater le décousu du style, surtout dans les premiers chapitres, consacrés à la littérature de la période prémongole et des époques suivantes. Une grande erreur, aussi, est de ne pas

nous avoir présenté toutes les œuvres caractéristiques de ces temps-là et tous les genres littéraires qui y florissaient, dans leur ambiance, dans le milieu qui les vit naître et dans le climat où ils se sont épanouis. Ainsi, le lecteur aurait saisi sur le vif le pourquoi de l'extraordinaire éclosion de chefs-d'œuvre dans la Russie kiévienne et aurait compris les raisons qui firent que ce précoce printemps n'eut point de lendemain. Exemple: on nous parle des *Bylines* et des personnages qu'elles mettent en scène, mais on oublie de brosser la toile de fond sur laquelle elles évoluaient. Quelle est la provenance et l'aspect moral de ces personnages? Ont-ils réellement existé, ou ne sont-ils que le fruit de l'imagination populaire? On ne nous le dit pas, mais, à la page 52, je lis:

> L'origine de ces bylines soulève une infinité de questions. Il est à peu près établi qu'elles remontent à l'époque de la droujina, dont nous possédons un spécimen brillant dans la *Chanson d'Igor.*

Mais, 1° on reste muet sur cette fameuse « époque de la droujina »; 2° on n'explique pas ce que fut la droujina elle-même; 3° enfin, on parle du *Dit de la campagne d'Igor* qu'on préfère généralement nommer: *Chanson d'Igor,* ce qui est un non-sens, par bribes, en de petites phrases décousues, sans aucune portée:

> La *Chanson d'Igor* est le monument le plus antique et le plus significatif de toute la littérature ancienne. Il jette une vive lumière non seulement sur l'épopée héroïque de son temps, mais aussi sur le développement postérieur de ce genre (XIV-XV) (p. 47).
>
> La *Chanson d'Igor* se rattache étroitement à la tradition littéraire (surtout d'origine byzantine); nous en concluons que son auteur, ainsi que l'école poétique qu'il représente [aucun mot sur cette école, et pour cause], appartenaient à la haute société cultivée et instruite [pas un mot sur cette « haute société »] (p. 49).

Après cela, on nous donne quelques extraits de l'admirable poème, mais sans suite, c'est-à-dire qu'on nous donne un morceau de la fin avant le commencement et on délaie le tout dans des commentaires plus ou moins admissibles.

Le même procédé a été appliqué dans la présentation

d'autres œuvres de l'époque initiale des lettres russes. C'est ainsi que, dans le chapitre V (*La Littérature religieuse*), on a inséré un long passage de la célèbre supplique de Daniel le Relégué. Mais on ne nous dit pas un seul mot sur ce Daniel, ni dans quelles circonstances et à quelle époque cette supplique fut écrite et à quel prince elle fut envoyée. Et pourtant, il existe un grand nombre de travaux consacrés à ce Daniel, travaux qui nous font connaître l'époque et le milieu, quand et où cette œuvre fut composée.

Même procédé vis-à-vis de Cyrille de Tourov, l'un des plus grands princes et docteurs de l'Eglise russe. En citant son nom, on aurait pu, semble-t-il, dire au moins quelques mots sur cette Eglise russe des XIe-XIIe siècles, souligner le degré de culture générale de certains de ses hauts dignitaires, tels que ce même Cyrille ou encore Clément de Kiev, leur amour des lettres et leur connaissances approfondies de la philosophie grecque ancienne. Au lieu de cela, on nous cite quelques passages des homélies de Cyrille et on écrit :

> Des métaphores hardies, et parfois même risquées, un parallélisme psycho-physique *sui generis*, distinguent les prédicateurs du XIIe siècle, ce siècle d'or de la civilisation et de la littérature russes (p. 91).

J'imagine que le lecteur étranger, peu familiarisé avec l'ancienne littérature russe, voudra bien croire l'auteur ou les auteurs sur parole, car rien de ce qu'il avait lu avant cette page 91 ne lui donnait la possibilité de se créer une opinion personnelle sur la civilisation et les lettres du siècle en question. Mais M. Hofmann suppose que le lecteur est renseigné suffisamment. Aussi, il annonce, et je dois reconnaître qu'il n'a pas tort de l'annoncer, que :

> L'épanouissement de l'art russe au XIXe siècle n'est que l'aboutissement d'une ancienne civilisation qui s'élaborait en Russie depuis des temps immémorables. Au XVIIIe siècle, la littérature russe fournit un effort prodigieux pour s'assimiler les formes de l'art européen; cette période d'apprentissage et d'imitation prit fin vers le commencement du XIXe siècle. Le retour aux sources vivantes de l'ancienne civilisation produisit la grande floraison artistique de cette époque.

Oui, mais je ne suivrai pas M. Hofmann, pouchkinien aussi savant que distingué, jusqu'à ce siècle-là. Je confesse franchement que je connais trop peu et trop mal la littérature russe des XVIIIe et XIXe siècles pour critiquer ceux qui en parlent en connaissance de cause, comme c'est le cas en l'occurence, pour MM. Hofmann, Lozinski et Motchoulski. Du reste, tous les coryphées, et même les seconds rôles de la littérature russe de ces temps-là, sont à leurs places. Ils convergent tous vers Pouchkine ou en dérivent, ce qui me semble être amené quelque peu arbitrairement. Mais que d'autres jugent. Quant à moi, je n'ai, pour finir, qu'à formuler un dernier petit grief. Celui-ci concerne le fait que les auteurs de l'*Histoire de la Littérature russe* ne se sont guère préoccupés de nous présenter l'historique de la langue russe et son développement. Ils ne consacrent qu'une page et demie de leur gros volume à la *grammaire russe* de Lomonosof et à sa dissertation sur le slavon et le russe, et ils oublient de faire ressortir le fait que Lomonosof, en distinguant nettement le russe du slavon, mit le russe à sa place dans l'ensemble des langues slaves, parentes de l'allemand, du grec et du latin. Lomonosof fut le père spirituel de la langue russe moderne. Avant lui, Pierre le Grand ne sut que signaler le besoin d'une langue nouvelle et émettre un vœu. Il n'avait pas la notion précise sur la différence qu'il y a entre le russe et le slavon. La seule œuvre positive que laissa Pierre fut son alphabet civil (*grajdanka*) qu'il imagina vers 1708 et dont l'usage allait permettre à la littérature profane de se dégager plus aisément de la tradition ecclésiastique. Au XIXe siècle, ce fut Alexandre Pouchkine qui, en continuant et perfectionnant l'œuvre de Pierre le Grand et de Lomonosof, mit la dernière pierre à l'édifice de la langue russe moderne, lui-même pierre fondamentale de toute la littérature russe.

MÉMENTO. — Ces quelques lignes que je viens de consacrer au slavon et au russe, et à leurs destinées respectives, peuvent être très utilement complétées par l'article de Mlle Nina Gourfinkel sur « l'ornementation des manuscrits russes », paru dernièrement dans la revue *Le Bibliophile* (n° 111, 1933). D'après une vieille légende, l'alphabet fut apporté aux Slaves par les apôtres macé-

doniens Cyrille et Méthode. Les Slaves occidentaux adoptaient l'alphabet *glagolique,* qu'ils abandonnèrent plus tard pour le latin; les Slaves orientaux, l'alphabet *cyrillique,* qui provient de l'onciale grecque. L'alphabet cyrillique passa des manuscrits à l'imprimerie et se maintint, avec des variations insignifiantes, jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu plus haut, jusqu'à la réforme de Pierre le Grand. L'alphabet cyrillique qui, parmi ses trente-six lettres, en possédait vingt-six aux traits verticaux, permit son développement en Russie bien plus qu'à Byzance, où le dessin des lettres grecques donnait moins de prise aux ligatures. De même que l'alphabet, les manuscrits qui servirent de modèles furent introduits en Russie par les Grecs et les Slaves balkaniques. Les magnifiques manuscrits enluminés, exécutés au début du Xe siècle pour Siméon, « tsar des Bulgares et empereur des Romains », apportés à Kiev, donnèrent naissance à une école d'ornemanistes russes. Au XIe siècle, le grand-prince de Kiev, Isiaslav, possédait toute une bibliothèque. On peut juger de sa valeur bibliophilique d'après certains échantillons précieux conservés, entre autres un manuscrit exécuté par un certain diacre Ivan en 1073. Son prestige était tel que lorsque Kiev fut pris par Sviatoslav, le vainqueur fit gratter de la page de garde le nom de son prédécesseur et inscrire le sien propre. Et c'est sous le titre: *Recueil de Sviatoslav* que ce manuscrit passa à la postérité. A ce recueil, ouvrage de piété aussi bien que littéraire, les auteurs de l'*Histoire de la Littérature russe* consacrent quatre lignes (page 106), quoiqu'ils admettent volontiers qu'il est « célèbre ». Ainsi soit-il!

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

V. Bohet : *L'Europe en face de l'Amérique*; L'Eglantine, Bruxelles et Paris, collection « Equilibres ». — Konrad Heiden: *Histoire du national-socialisme;* Stock. — Mémento.

Depuis quelques années des écrivains, des penseurs, des philosophes européens, ont pris l'habitude, quand ils parlent ou écrivent de l'Amérique, de nous présenter ce pays — terre d'avenir, il y a cinquante ans à peine — comme un danger permanent, une menace continuelle pour la civilisation. Ils font de l'Amérique un colosse aux pieds d'argile, dont la puissance, la richesse, la grandeur ne seraient que bluff.

L'Europe en face de l'Amérique, une substantielle étude

par le professeur belge V. Bohet, nous détrompe à ce sujet. L'Européen, dit-il, par cette attitude, fait preuve d'une ignorance criante des réalités et contingences, il est aveuglé par la haine, la jalousie et de puériles déceptions. L'Européen ne s'aperçoit même pas qu'en réalité, ce n'est pas l'Amérique qu'il attaque de la sorte, mais bien la phase de civilisation qui s'impose à lui, contre son gré, chez lui, à savoir la phase technologique, mécanique, que le développement et les applications de la science ont rendue inévitable. L'Amérique en est, il est vrai, le vivant symbole.

L'Européen se dresse durement contre l'Américain et prononce contre lui un réquisitoire terrible, qui n'a, selon M. Bohet, qu'un tort, c'est d'être dicté par une trop grande rigidité de pensée: selon nos censeurs, les « valeurs » n'ont plus cours en Amérique: la technique y abrutit l'homme, l'âme humaine ne s'y élève plus au-dessus de l'utile, du pratique et de l'efficient; la vie de l'homme, même la vie privée, y est mécanisée; une seule valeur y a encore cours, c'est la quantité; le spirituel n'y existe plus; la moralité y est le synonyme de conformisme; le respect n'y existe que pour l'argent; la puissance y est aux mains des riches; le grand art ne peut y vivre et se développer, car il est absolument opposé à tout mécanisme; la pensée, qui y trouve son expression dans le pragmatisme, n'a plus aucun élan; l'industrialisme, par ailleurs, ne vaut rien non plus, il a été incapable de maintenir l'équilibre entre la production et l'écoulement des produits. M. Bohet est d'accord jusqu'à un certain point avec les censeurs européens, mais les accuse de refuser de voir les étincelles de spiritualité qui éclairent la vie américaine, ainsi que certains phénomènes américains dont l'action n'a pas été aussi néfaste que l'on veut bien la faire.

La machine a procuré, à l'intellectuellement-curieux, l'argent et le temps qui donnent les loisirs nécessaires et propices à l'étude. Le pragmatisme est utilitariste et étroit de conception, c'est entendu; seulement il détourne l'esprit des stériles discussions, lui inculque le sens de la relativité des vérités et l'aiguillonne vers l'action. Avantages qui ne sont pas à dédaigner. Le Grand Art n'a pas encore trouvé en Amérique l'engouement qu'il connaît en Europe, ni une mul-

titude de représentants, c'est entendu; seulement il ne faudrait pas ignorer, avant de juger, que l'Amérique n'a pas encore eu le temps de s'y adonner de façon aussi générale que notre continent: elle vient de clore sa période d'activité matérielle et n'a pas encore connu les loisirs nécessaires à ce genre élevé d'occupation. D'ailleurs, les quelques efforts accomplis là-bas dans ce domaine ne permettent pas de conclure à la stérilité artistique de l'Américain... M. Bohet regrette que l'Européen manque de souplesse mentale, de psychologie et d'indépendance d'esprit vis-à-vis de ses traditionnelles valeurs...

L'attitude intransigeante de l'Europe envers l'Amérique est dictée par une ignorance voulue ou réelle des circonstances spéciales et des conditions particulières qui ont présidé là-bas à la formation des diverses mentalités et de certains modes de vie. C'est ce que nous expliquera M. Bohet dans un second chapitre: l'Amérique n'est pas si simple qu'on nous la représente: elle n'est pas seulement fordisée, standardisée, abrutie, elle n'est pas seulement cynique, fière de ses illégalités et de ses crimes, sectaire et naïve, elle sait aussi s'irriter de ses faiblesses. Il est vrai que ce dernier visage de l'Amérique — le moins connu — ne se révèle qu'à l'observateur réfléchi et impartial.

Il est excessivement dangereux de vouloir tirer des conclusions d'un seul fait, lorsque l'on parle de l'Amérique; un second peut directement se présenter à l'observation et obliger à un jugement contraire: l'Amérique est le pays des oppositions: l'esprit du troupeau docile y voisine avec l'individualisme farouche, l'esprit utilitariste s'y marie avec le plus pur des idéalismes; l'amour de l'argent s'y confronte avec le gaspillage effréné et une générosité magnifique; l'application exagérée du principe de l'économie du temps s'y équilibre par la dissipation stupide du produit; la liberté malaxée par les puissants mécanismes de toutes natures y reprend force et vigueur dans un profond sentiment d'égalité et de respect mutuel; le chauvinisme et l'intolérance doctrinale y contrebalancent un très vivace esprit de coopération...

Les censeurs européens n'ignorent pas seulement, volontairement ou involontairement, ces oppositions complémentaires

du caractère américain, mais ils commettent encore deux autres erreurs au sujet de l'Amérique :

a) Ils jugent de ce pays selon un déterminisme qui ne peut s'adapter qu'à la seule Europe : ils ignorent tout de l'action de l'élément pionnier et puritain dans la formation de la vie américaine et ne voient que le troisième facteur : l'industrialisme. M. Bohet explique et redresse cette erreur grave;

b) Ils ferment ensuite les yeux sur certains aspects de notre vieille Europe, restée féodale à beaucoup de points de vue, et ils vont parfois jusqu'à les magnifier pour les besoins de la cause. Tel G. Duhamel, dont les *Scènes de la Vie Future* sont d'une injustice criante. Il n'est pas douteux que l'Américain, qui serait aussi unilatéral que lui — du moins dans son livre sur l'Amérique — et qui voudrait ignorer toutes les noblesses et délicatesses de la vie française, pourrait écrire contre la France dix pamphlets d'apologie de la Vie Américaine ou de la Vie Future sous le titre : Scènes de la Vie Actuelle...

L'Europe, s'étant trompée psychologiquement sur la Vie Américaine, se trompe également politiquement. Tel est le thème du troisième chapitre du remarquable travail de M. Bohet.

L'Européen, s'étant refusé à voir autre chose que bluff, danger et menace dans la civilisation américaine, se sent cependant attiré sympathiquement vers ce pays, à un point de vue, du moins : il admire la constitution des Etats-Unis d'Amérique. Il proclame qu'un peu de bonne volonté suffirait pour réaliser aussi avantageuse union entre les Etats européens. Mais M. Bohet refuse de donner son accord sur ce point. Il a un sens trop aigu des réalités pour se laisser aller à cette vague superficielle d'admiration. Il sait que les intérêts européens débordent les limites du continent, qu'ils sont mondiaux. Que seule une Union Mondiale peut apporter le salut. Ensuite, il y a trop de facteurs de différenciation entre l'Europe et l'Amérique pour oser affirmer une facile Union des Etats Européens. Les circonstances ne sont pas favorables à l'Europe. Les Etats européens sont divisés par des caractères nationaux disparates, entretenus par de longues et nombreuses rivalités religieuses et natio-

nales et par des querelles linguistiques. Ils rêvent de réaliser des modifications politiques et sociales internes. Ils sont excessivement traditionalistes. Ils sont tout l'opposé des Etats américains, qui, grâce à des préoccupations surtout économiques et non-traditionalistes, à leur unité de langue, de race, dont ils ont conscience puisqu'ils légifèrent contre l'immigration et contrôlent officieusement les naissances, à leur enseignement adapté aux besoins de l'époque, à leur situation géographique, à leur optimisme, n'ont pas eu de difficultés pour obtenir l'établissement quasi spontané d'un système libre-échangiste, dont la nécessité s'était révélée par suite de l'interdépendance des Etats, de la variété des possibilités locales et des besoins régionaux. Aussi, sans déconseiller tout effort en faveur d'une mentalité européenne et de la paix entre les Etats européens, M. Bohet préconise-t-il l'Union Mondiale des Etats comme étant la planche de salut pour l'Europe. Voilà ce que nous explique M. Bohet dans un quatrième chapitre. Cette Union est d'ailleurs possible, grâce à l'américanisme; celui-ci est déjà à l'œuvre; il se manifeste dans le mouvement d'émancipation féminine, dans la démocratisation du luxe, dans l'amélioration du bien-être social, dans l'établissement d'une certaine uniformité des corps et des esprits. C'est d'ailleurs contre ce même américanisme que s'élèvent nos censeurs. Leur réaction est justifiée, l'américanisation fera disparaître le charme de l'Europe. Seulement, il ne sera pas aisé d'enrayer ses progrès. Cette évolution est la résultante de l'application des découvertes scientifiques. Nos censeurs n'ont pas tort de partir en guerre contre l'américanisme. Mais ils luttent en vain. L'homme n'acceptera jamais de renoncer aux avantages de la technique. D'ailleurs, pourquoi s'épuiser en efforts stériles, attaquer l'Amérique, à tort, et se perdre en lamentations inutiles? Le tout est de s'adapter, de tâcher de tirer profit des circonstances, de s'efforcer en homme de préserver « l'humanisme ». Il est vrai que la Science appliquée a été la source de bien des faiblesses : importance croissante des masses, insignifiance corrélative de l'individu, développement de la puissance de l'Etat, immixion de l'Etat dans les affaires humaines, développement de l'esprit grégaire. Seule-

ment, il ne faut pas se lamenter et fermer les yeux sur les avantages dont la Science appliquée a été la source : protestation de l'individu contre la misère, développement de la charité individuelle et collective, plus grande égalité devant l'impôt, éclosion d'un plus grand souci de l'enfance, reconnaissance de la sainteté de la vie et responsabilité individuelle et collective. Non, ce que l'Européen a de mieux à faire, c'est de tâcher de s'adapter aux ordres nouveaux. L'Européen est inquiet, part en guerre contre l'Amérique, par suite de son incapacité, de l'impuissance de sa nature à s'intégrer dans le nouvel ordre économique, social et moral créé par la machine. Il ne sait se débarrasser de traditions dépassées dont il a perdu et le sens et l'esprit. L'Amérique n'est pas le danger. Le danger, c'est la nature humaine. Il est urgent de l'adapter, à la lumière des conditions nouvelles de vie. Il est urgent de réviser toutes les valeurs en tenant compte des faits d'aujourd'hui. Et il est urgent de se tourner aussi de façon plus compréhensive vers l'Amérique. Il est bien possible que s'y joue aujourd'hui le sort de l'humanité de demain. Il s'élabore là-bas un type nouveau de civilisation : la technocratie. Il revêt un caractère révolutionnaire et prépare des réformes susceptibles d'exercer une influence considérable sur notre vieille Europe. Son succès ou son insuccès peut nous faire d'utiles leçons sur des problèmes d'une actualité brûlante : problème monétaire, problème des dettes publiques et privées, problème du rétablissement de la paix collective, problème commercial, problème de l'Etat moderne et de la civilisation scientifique... L'Amérique est aujourd'hui terre d'expérience. Elle devient majeure et veut construire... Il ne faut donc point la perdre de vue. Il ne faut point, par parti pris, fermer les yeux sur son activité...

Telle est la conclusion de la remarquable planche de M. Bohet, dont les principaux mérites ne sont certes pas seulement la clarté, la concision et la brièveté, mais aussi la grande richesse d'idées, dont la portée dépasse les limites du problème initial : Europe-Amérique, pour aller amorcer un important débat sur l'Humanisme. Débat qui ne manquera pas de se développer, âpre peut-être, autour des subtiles réflexions que ce travail lui apporte. Les théoriciens,

les doux immobilistes et les esprits chagrins ne pardonneront pas aisément à M. Bohet de les tirer de leur torpeur, de projeter une vive lumière sur leurs ignorances et leurs erreurs. Ils en voudront surtout à M. Bohet de s'être attaqué à eux avec une ironie amusée, un courage très aigu et une absolue sincérité. Leur attitude agressive plaira certainement à M. Bohet. Elle lui donnera une nouvelle occasion, sans doute, d'exprimer sa pensée sur notre époque avec beaucoup d'humanité.

F. CLOSSET.

§

L'Histoire du National-Socialisme, de M. Heiden, est un livre vraiment remarquable. L'auteur ayant, suivant les principes de la méthode historique, réuni une masse énorme de renseignements sur son sujet, a pu tracer avec précision les péripéties du développement de l'hitlérisme. Il s'est de plus appliqué à étudier, à décrire et à faire comprendre la psychologie de Hitler. C'est un travail lumineux sur les procédés du Führer et les buts qu'il a poursuivis.

Le Parti national-socialiste est issu du groupe munichois du Comité ouvrier pour une juste paix allemande, créé à Brême au début de 1918. Le Comité représentait l'opinion d'environ cent mille membres, le groupe munichois de quarante. Le président du groupe était un ouvrier outilleur nommé Drexler. Quand la révolution eut rendu inutile la tâche du Comité, Drexler transforma son groupe en Parti ouvrier allemand, qui fut dirigé par un Comité de six membres. Gottfried Feder était un de ses propagandistes. Une de ses conférences enthousiasma Hitler, qui était à ce moment officier instructeur politique au 2e régiment d'infanterie bavaroise; il se fit inscrire au Parti et devint le septième membre du Comité. En octobre 1919, il prononça son premier discours; il avait trouvé sa voie.

Le 1er avril 1920, Hitler cessa d'appartenir à la Reichswehr et se consacra entièrement à la propagande du Parti. Celui-ci avait des « hommes chargés de défendre l'ordre » dans les réunions. Hitler, en septembre 1920, les transforma en « troupes d'assaut », les fameuses S. A., destinées à saboter les réunions des adversaires. En décembre 1920, le Parti

comptait déjà 3.000 membres. En juillet 1921, les collègues de Hitler dans le Comité, jaloux de son influence, profitèrent d'une de ses absences pour décider le transfert du Comité de Munich à Berlin. Hitler annonça qu'il quittait le Parti; pour le retenir, on l'en nomma premier président, Drexler étant relégué au rang de président d'honneur.

Depuis le 25 février 1920, le Parti avait un programme, les 25 points; Hitler avait fait adopter comme premier point la revendication d'une Grande Allemagne. Le Parti « a depuis longtemps renoncé au point numéro 3, tout au moins dans son expression textuelle; il écarte les expériences coloniales au profit d'une extension du Reich à l'Est ». Le dernier article exigeait « la création dans le Reich d'un pouvoir central puissant ». Hitler allait travailler à sa réalisation. Il ne semble pas avoir d'abord visé à conquérir le pouvoir pour lui-même. En 1923 encore, il se rangeait derrière Ludendorff. Sa participation au putsch de celui-ci, le 9 novembre 1923, lui valut une condamnation à cinq années de forteresse. Objet d'une mesure gracieuse, il fut remis en liberté le 17 décembre 1924. Dans l'intervalle, il s'était brouillé avec Ludendorff et son parti s'était effrité. Il dut recommencer à le reconstruire. Ce fut un travail qui marcha lentement, d'ailleurs, car il voulait désormais travailler pour lui-même et il lui fallut expulser du Parti ou habituer à l'obéissance des hommes que leur caractère n'y portait guère. Au commencement de 1926, le Parti comptait, il est vrai, 30.000 membres, mais relevant de chefs subalternes sur lesquels Hitler ne pouvait toujours compter. Les progrès de 1926 à mai 1928 permirent d'obtenir 807.000 voix aux élections générales, ce qui donna au Parti 12 députés au Reichstag (au lieu de 7); mais, en mai 1924, il en avait eu 32. La propagande inlassable de la période suivante eut sa récompense : aux élections du 14 septembre 1930, les nazis élus furent au nombre de 107.

Cette victoire faisait du national-socialisme le grand parti de droite. Hitler modifia son programme pour faciliter la conquête de la majorité. Lui qui avait tant de fois proclamé que la grande activité politique du Reich devrait commencer par l'anéantissement de la France, il écrivit le 24 octobre

1930 « qu'il n'y avait personne en Allemagne qui ne souhaitât de tout cœur une amélioration des rapports entre l'Allemagne et la France, et que tel était aussi son propre sentiment ». Il renonça à demander l'expropriation des « princes de la finance », et permit les grèves, tout en s'efforçant de rassurer les patrons. Mais ces manœuvres n'auraient peut-être pas même empêché l'effritement du Parti, si les divisions de ses rivaux ne lui eussent procuré une alliance décisive. Le chancelier Schleicher, par un plan de colonisation des grands domaines, se fit un ennemi du colonel von Hindenburg, fils du président. Le colonel fit refuser à Schleicher la permission de dissoudre le Reichstag. Schleicher projeta alors de faire emprisonner von Papen, auquel il attribuait son échec. Une démonstration « spontanée » de la garnison de Potsdam devait justifier la mesure. Papen, Hugenberg et Hitler négociaient à ce moment une alliance pour renverser Schleicher et prendre le pouvoir. Hitler exigeait la chancellerie et la dissolution du Reichstag. Cette dernière condition faisait difficulté, Hugenberg se méfiant des résultats que produiraient des élections faites sous l'influence d'une terreur nazie. Mais au moment où la négociation allait échouer et où Hindenburg allait confier la chancellerie à Papen, on apprit le projet d'arrestation de ce dernier. Il décida les triumvirs à des concessions mutuelles. Hitler donna sa parole d'honneur que, « quel que fût le résultat des élections, tous les ministres faisant partie du cabinet projeté resteraient en fonctions ». Le 30 janvier 1933, à midi, Hitler et Papen se présentèrent chez le président du Reich et lui annoncèrent que la « concentration nationale » était un fait accompli. Hindenburg consentit alors à confier à Hitler la mission de former le cabinet. Grâce à l'enrôlement de 50.000 policiers auxiliaires, Hitler put faire régner une telle terreur que le nombre des députés nazis, qui avait été de 230 le 31 juillet 1932 et était tombé à 196 le 6 novembre suivant, monta à 288. Cette augmentation, même après l'exclusion de 81 députés communistes, ne suffisait pas pour procurer la majorité des deux tiers pour le vote d'une loi de pleins pouvoirs. Hitler négocia avec le Centre et prit l'engagement que « les droits de l'Eglise ne seraient pas

restreints et que sa situation par rapport à l'Etat ne serait pas modifiée » : le Centre alors vota la loi. Hitler allait l'en punir : le 21 et le 22 juin, les S. A., dans toute l'Allemagne, attaquèrent les permanences du Centre et du Parti national allemand. Hugenberg, furieux, envoya un courrier à Hindenburg, mais celui-ci était à Neudeck, bien gardé par la section locale des S. A. Le 27 juin, Hugenberg démissionna; le 28, Hitler dicta à trois membres de la commission exécutive la dissolution du Parti national allemand. Le 5 juillet, le Centre décida lui-même sa dissolution.

MÉMENTO. — *Albert le Grand;* Bruxelles, éditions du Flambeau (recueil d'articles sur le roi Albert, dus à d'éminents écrivains belges et étrangers: le général Brécard, Paul-Emile Janson, le comte Sforza, etc.). — Antonio Ferro: *Salazar, le Portugal et son chef;* Grasset (interviews de M. Oliveira Salazar, le ministre des Finances du Portugal, au cours desquels il a expliqué à Ferro les principes sur lesquels il a fondé son action; « la Dictature, déclara-t-il, a été faite contre l'esprit de parti »). — Henri Guilbeaux: *Perspectives, n° 2, Marche sur Rome, l'Etat fasciste, Corporatisme, Expansion mondiale du fascisme;* Mignolet et Storz (« la dictature bolchévique et la dictature fasciste travaillent à la réalisation du socialisme, par des moyens différents, en dépit des contradictions et des réactions; le prestige du fascisme a succédé au prestige de l'Internationale communiste »). — Philippe Henriot: *Le 6 février;* Flammarion (récit passionné de cette lamentable journée et des événements qui y ont conduit; en le lisant, on admire le talent de l'auteur, mais il est évidemment trop passionné pour que son livre n'inspire pas une défiance croissante, à mesure qu'on s'aperçoit de ses exagérations en le lisant; n'a utilisé que les premiers témoignages devant la Commission d'enquête). — Jammy-Schmidt: *Idées et images radicales;* éditions Excelsior (histoire illustrée du Parti radical, de ses précurseurs et de ses membres les plus illustres; il fut fondé par Ledru-Rollin, qui s'écria au banquet de Mâcon, en 1847: « Nous sommes des ultra-radicaux. » Le terme venait d'Angleterre où s'était fondé en 1776 le Parti radical anglais pour défendre les intérêts des classes ouvrière et paysanne).

ÉMILE LALOY.

VARIÉTÉS

Wellérismes français (1). — Si peu de lecteurs du *Mercure de France* ont répondu à mon enquête sur ce sujet qu'il faut bien admettre, décidément, la rareté de cette manière de s'exprimer chez nous, sauf peut-être dans les régions du nord, comme on verra tout à l'heure.

M. Léon Masse, de Toulon, m'en donne un, dont il se défend, comme de juste, d'être l'inventeur; sinon ce ne serait pas un vrai wellérisme: « Permettez!... comme disaient les filles de Loth. » Mais ne faut-il pas écrire : « De l'autre » ?

Dans l'*Intransigeant* a paru un wellérisme peut-être fabriqué par hasard: « Ça ne nous rajeunit pas, comme disait Alphonse Allais. »

Le comte de Lapparent, dont on connaît les beaux travaux sur la légende et le culte de sainte Barbe, m'en donne deux qu'il a souvent entendus: « ...Comme dit Job au Livre du Fumier », et « ...Comme dit Aristote au Chapitre des Chapeaux », ces précisions assurant mieux au wellérisme l'allure d'une vraie citation. On en rapprochera la formule bizarre que m'envoie le docteur A. Beets, de Leyde: « *Hoc est aliud rem, dixit Aristotelem* », poûr dire: « C'est une autre paire de manches. »

Militaires seraient les wellérismes suivants, le premier courant, paraît-il, chez les réfugiés français en Belgique, que me donne un Vieux-Bruxellois anonyme, les deux autres aussi d'un anonyme, mais du Midi: « Nom de Dieu! comme dit la princesse en mettant la main dans la culotte du zouave. » — « Chacun son goût! comme disait le moine (?) en pissant dans le potage. » — « On n'est jamais si bien servi que par soi-même, comme disait le moine (?) en glissant ses trois francs sous son oreiller. » Peut-être Lemoine?

Mais c'est à M. Chalamon, ingénieur à Avignon, que va surtout ma reconnaissance: il m'a mis sur une piste amusante:

Dans un ouvrage qui a fait ma joie, dit-il, quand j'avais 10 ou 12 ans, intitulé *Le Roman d'un Cancre*, il y a le wellérisme suivant: « Il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte, comme disait

(1) Voir *Mercure de France* du 15-XII-1933.

14

le roi Dagobert en noyant ses petits chiens qui ne voulaient pas se laisser noyer. »

Et M. Chalamon de se demander si Jules Girardin avait tiré ce wellérisme de son propre fonds ou s'il l'avait entendu. Comme mes enfants ont presque tous les Girardins, j'ai suivi la piste indiquée par M. Chalamon. Dans la plupart de ses livres, rien.

Mais dans *La Toute Petite,* chap. XIX : « Comme disait feu mon père, le monde est grand; et quand on y cherche quelque chose qu'on ne trouve pas, on risque de faire bien du chemin. »

Dans *Grand-Père,* chap. II: « On ne peut pas être et avoir été, comme disait mon grand-père à moi. » Chap. XVIII: « Merci pour le prince, comme dit l'ambassadeur du prince au roi qui avait deux filles à marier, dans je ne sais plus quel conte. » L'ambassadeur demande au Roi: « Laquelle de vos demoiselles nous accordez-vous? » — Le Roi répond: « Vous êtes trop curieux, ni l'une ni l'autre. » — Eh bien, mon petit garçon, merci pour le prince! »

Enfin dans *Le Fils Valansé.* Jules Girardin a utilisé le wellérisme d'une manière systématique: « Toutes les fois que la nouvelle madame Valansé émettait une pensée généreuse, un axiome, un dicton, un proverbe, elle ajoutait la formule: « Comme disait feu Liégeois » (son premier mari). C'était une des particularités de sa conversation » (chap. VII), qui pourtant lui passa quand elle eut perdu son fils Cyrille (chap. XXI et XXIV). Voici quelques-unes des formules ainsi attribuées à feu Liégeois:

Qui m'aime bien, aime mon chien. — On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. — Je m'en vais faire d'une pierre deux coups. — Les enfants sont les enfants. — L'économie peut enrichir une maison pauvre et le manque d'économie peut ruiner une maison riche. — Elle se trouvait au bout de son rouleau. — Le bâillement en lui-même a deux causes principales. — Le temps, c'est de l'or. — Chat échaudé craint l'eau froide. — Connaissances « emmagasinées ». — Paris n'a pas été bâti en un jour. — On ne peut servir deux maîtres à la fois. — La lame use le fourreau. — On coupe la poire en deux. — En se saignant aux quatre membres.

Il y a de tout ici: de vrais proverbes, des dictons, des manières populaires de parler, des comparaisons ou des images dites vulgaires, et même de simples coq-à-l'âne. Toutes ces expressions sont bien françaises, sans doute. Mais Jules Girardin a été surnommé par ses biographes le « Dickens français », non à tort tout à fait, car il a eu le don de faire parler et vivre les gens du peuple de son époque. Il était professeur au lycée Hoche à Versailles; il savait bien l'anglais. Ma conclusion serait volontiers qu'il a emprunté à Dickens le procédé du wellérisme et que, pour l'adapter, tant bien que mal de Sam Veller, il a fait la veuve Liégeois.

C'est peut-être aussi à Dickens qu'Eugène Sue est redevable, non pas tant des propos de Mme Pipelet, dans les *Mystères de Paris,* que des plaisanteries, qui ne sont guère que des wellérismes, du clerc Challamel, dans le chap. X de la 2e partie. Je dois ce renseignement à M. D. Muller, de Paris; mais je n'ai pas eu le courage de consulter le texte d'Eugène Sue. Un de mes lecteurs s'amusera peut-être à le faire.

C'est aussi à M. D. Muller que je dois le renvoi au *Monde où l'on s'ennuie* (1881). Dans la Deux du Un, le sous-préfet Paul dit à sa jeune femme: « Des compliments tant que tu voudras, et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes... Hegel... Jean-Paul... Puffendorf et Machiavel... et le Concile de Trente. » Par la suite, la petite femme fait de son mieux: dans la Cinq du Un, elle donne du pseudo-Joubert: « Etre libre, ce n'est pas faire ce que l'on veut, mais ce que l'on juge meilleur »; puis du faux Tocqueville: « Ce que le vulgaire appelle du temps perdu est bien souvent du temps gagné. » Enfin, l'avant-dernière réplique de la pièce est une fausse citation tronquée: « La reconnaissance, a dit Saint-Evremont... — Oh! maintenant, ce n'est plus la peine », dit le mari.

Ces trois répliques dont on sait d'avance qu'elles sont des citations truquées, sont à la frontière du wellérisme typique, lequel a toujours un caractère traditionnel et populaire, non pas bourgeois ni intellectuel. Le faux Tocqueville de la sous-préfète aurait mérité, d'ailleurs, de passer dans

la conversation courante: c'est la justification de l'art et des sports.

M. Chalamon se demandait si Girardin avait emprunté quelque part le wellérisme de Dagobert et de ses chiens; il doit être franchement populaire, car plusieurs correspondants me l'ont signalé; parmi eux, M. E. Clouzot, dont la famille est de Niort, et qui en donne un autre, souvent employé par son père quand il cassait quelque chose: « C'est comme ça que je travaillais quand mon patron m'a mis à la porte », bien qu'ici l'un des éléments du wellérisme manque, à savoir le recours à une autorité imaginaire.

En somme, Archer Taylor semble donc bien avoir raison quand il dit que ce procédé littéraire est rare en France. Mais, comme il le donne comme très fréquent en pays de langue germanique, j'ai pensé qu'on pourrait faire des recherches en Flandre. M. Albert Marinus, après avoir reproduit mon texte du *Mercure de France*, a commencé l'enquête dans la revue qu'il dirige, *Le Folklore Brabançon* (t. XIII, 1934, N° 77, pp. 331-335) et cite quelques wellérismes wallons et flamands. J'en reparlerai quand le dossier du *Folklore Brabançon* sera plus riche. En France, j'ai trouvé un bon wellérisme dans Hécart, *Dictionnaire Rouchi* (*patois de Valenciennes*), 1834, p. 338 : « Chacun portera s'paqué, dit l'bocheux », c'est-à-dire : « Chacun sera puni pour sa propre faute », un *bocheux* étant un *bossu*. C'est un wellérisme isolé.

Mais j'ai réussi à en trouver toute une collection dans un ouvrage d'Ernest Deseille, *Curiosités de l'Histoire du Pays Boulonnais, Mœurs et Usages, Traditions, Superstitions, etc.*, Paris, Alphonse Picard, 1884. On trouve ces wellérismes pp. 175-176, sous le nom de *Rébus du Boulonnais*.

> Ils consistent, dit-il, à faire rimer avec les noms des habitants d'un village des allusions burlesques ou satiriques. Dans les campagnes, le rébus commence invariablement par une formule dans ce genre: « I a un rébus d'fait, dit Bizet. — Et sur qui? dit Tiendri. » Puis, de maison en maison, à la file, on fait dire un mot à tous les habitants.

Deseille donne un spécimen de cette « malice populaire » datant des premiers jours de la Révolution :

Il faut faire comme eux, dit Forgeux.
Critiquer une belle, dit Gradelle.
Je veux bien m'en mêler, dit Watel.
Rien de plus naturelle, dit la sentinelle.
L'avez-vous vu passer? dit Basset.
Quoi, cette farotte? dit Ivotte.
Ah! la vilaine mâchoire! dit Montoire.
Elle n'est plus pucelle, dit Duhamel (2).
Je le crois assez, dit Mercier.
Il y a gros, dit Duflos.
Elle le serait un peu tard, dit Boidart (3).
Enfin ça pourrait arriver, dit la veuve Douchet.
Je réponds du contraire, dit Misère.
Je ne sais pas trop, dit Mlle Miot.
J'en peux jurer, dit Magnier.
C'est un bon enfant, dit Constant.
Bah! c'est rempli d'malice, dit M. Avice.
Ça a été négligé, dit Mme Dagomet.
J'en suis bien fâché, dit le cafetier émigré.
Elle est à tout venant, dit Roland.
Ça ne pense qu'à l'amour, dit Bétancourt.
Elle se croit trop belle, dit le père Anselle.
Quoi! la fille à Bouchard, dit papa Bernard (4).
Il lui faudrait un roi, dit Dubois.
Elle tape au fin, dit Déjardin.
Tout ça tombera, dit la veuve Le Cat.
Ça aura une fin, dit Lubin.
Vous avez raison, dit Vigneron.
Peut-être un peu tard, disent les prévoïans Dusomerard.
Je le crois, dit Dubois; etc., etc...

Dans quelle mesure ces prétendus « rébus » sont-ils des wellérismes? Le témoin, quoique vivant, est imaginé; d'autre part, le récit coupé en morceaux, qui met en scène une fille qui a fauté, n'est pas fait de dictons, proverbes ou expressions stéréotypées. Il ressort enfin du trop court exposé de Deseille que sans cesse le « rébus » changeait. Mais on pourrait facilement imaginer, ou fabriquer, une liste de dictons qui rimeraient avec les noms des habitants du village. On peut même se demander si telle n'était pas la forme primi-

(2) C'est pas d'ma faute, dit Poil-de-Carotte. — A. V. G.
(3) Jamais trop tard, dit Maurice Boissard. — A. V. G.
(4) Il n'en a cure, dit le *Mercure*. — A. V. G.

tive de cette sorte de ritournelle. Existe-t-il encore des survivances de ces « rébus » dans le Boulonnais?

Autre problème : Deseille semble donner le jeu comme connu dans les « campagnes » et non pas seulement en ville, à Boulogne. C'était donc une manière de jeu traditionnel auquel on peut comparer les trimazos lorrains, en somme une vraie coutume. Ces rébus boulonnais m'ont donné une fausse joie. Je me rappelais que Dickens était venu à Boulogne et y avait été le héros d'une aventure avec des sacs d'écus. N'est-ce pas là qu'il aurait pu connaître la formule-type du wellérisme, pour le perfectionner? Mais les dates s'opposent à cette hypothèse. C'est en 1844 que Dickens, avec sa famille, débarqua à Boulogne pour se rendre à Gênes; mais les premiers numéros de la série qui devait s'appeler *Pickwick* parurent au moment de son mariage, en 1836. Les quatorze premiers numéros n'eurent aucun succès; mais le quinzième partit à 40.000 exemplaires parce que, dit Paul-Louis Hervier dans sa biographie de la collection de Louis-Michaud (p. 38), « Dickens, comprenant que ses personnages demeuraient indifférents aux lecteurs, venait de créer un type nouveau, Sam Weller, qui du jour au lendemain devint populaire ». L'a-t-il créé? Ou l'a-t-il rencontré pendant sa jeunesse? Ceci est plus probable, car un de mes correspondants, M. J.-M. Latomberie, d'Aubie (Gironde), m'écrit:

Une personne de notre connaissance, nommée Eva, estropiant facilement les mots, affirmait à chaque instant: « Pour réussir, il faut faire des économies. » Par ces temps d'existence difficile, il nous arrive souvent de dire: « Il faut faire des économies, comme disait Eva. » Autre cas: il y a quelques années, nous entendîmes deux hommes se disputer violemment. « Grand paresseux, sale voisin, fourbe, chicaneur! criait le plus vieux, nommé Thomas. Tu veux que je te dise? Tu n'es qu'un philosophe! » Cette apostrophe nous avait remplis de joie; et depuis lors, s'il s'agit de qualifier entre nous un individu peu sociable ou pas très recommandable, nous disons: « En somme, ce n'est qu'un philosophe, comme disait Thomas. » Ce sont là des exemples bien personnels et incompréhensibles en dehors d'un petit cercle; mais ils me semblent expliquer justement la formation des wellérismes.

Sans doute. Mais ce ne sont encore là que des wellérismes

individuels, si on peut dire. Mon correspondant ajoute : « Cette tendance n'est-elle pas commune à tous les peuples? » Précisément non. Elle est très répandue en pays scandinaves, en Allemagne, en Hollande où on en a recueilli dans le peuple par milliers. Elle est très rare en Italie, en Espagne et en France, où, sauf pour les « rébus » boulonnais, on n'en connaît même pas une centaine.

A. VAN GENNEP.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henry Bordeaux : *Chambéry et ses environs.* Avec 70 photographies; Edit. du Siècle. 20 »

Henri Danjou : *La Belle;* Nouv. Revue franç. 15 »

Marie-Thérèse Gadala : *Nouveau Monde,* impressions d'Amérique. Préface de Maurice Dekobra; Soc. franç. de librairie et d'éditions. 15 »

René Jouglet : *Au cœur sauvage des Philippines.* Avec des illust.; Grasset. 15 »

Marc de Mazières : *Promenades à Fès.* Préface du Maréchal Lyautey. Avec 16 h. t. en héliogravure; Edit. du Moghreb, Casablanca. 15 »

Raymond Recouly : *Ombre et soleil d'Espagne;* Hachette. 12 »

Art

Henri Clouzot : *Les arts du métal.* Métaux précieux. Le bronze et le cuivre. Le fer. Les armes. La parure. Avec 270 gravures. (Coll. *Manuels d'Histoire de l'art*); Laurens. 50 »

Georges Grappe : *Le Musée Rodin.* Nombr. illust ; Laurens. 5 »

Léon Lecestre : *Saint François de Sales* Avec de nombr. illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Criminologie

Jacques Hérissay : *L'assassinat de Le Peletier de Saint-Fargeau.* (Coll. *Le crime dans l'histoire et la vie*); Emile Paul. 3.75

Michel Georges-Michel : *La vie brillante et tragique de la Princesse Fahmy Bey, Parisienne.* (Coll. *Le crime dans l'histoire et la vie*); Emile Paul. 3.75

André Salmon : *L'Affaire Dreyfus.* (Coll. *Le crime dans l'histoire et dans la vie*); Emile Paul. 3 75

Esotérisme et Sciences psychiques

Shri Meher Baba : *Le maître parfait,* questions et réponses; Revue Mondiale. 6 »

Finance

Georges Rebière : *Métamorphose de l'économie moderne;* Figuière. 10 »

Géographie

Maurice Robert : *L'Afrique centrale* Avec 15 figures; Colin. 10.50

Hagiographie

Marie Gasquet : *Sainte Bernadette de Lourdes* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

Pierre Bernus : *Histoire de l'Ile de France*. Avec des gravures h. t.; Boivin 20 »

Pierre David : *Les sources de l'Histoire de Pologne à l'époque des Piasts, 963-1386;* Belles-Lettres.

Emile Gabory : *Les Vendéennes*. Avec des gravures; Perrin. 15 »

Frédéric Masson : *La journée de Napoléon*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Comte A. Polzer-Hoditz : *L'empereur Charles et la mission historique de l'Autriche;* traduit de l'allemand par J. Benoist-Méchin; Grasset. 25 »

A. Rivoallan : *L'Irlande*. Avec 2 cartes; Colin. 10.50

Littérature

Batisto Bonnet : *Le Valet de ferme*, traduction d'Alphonse Daudet ; Edit. méridionales, Nîmes. » »

Paul Claudel : *Positions et propositions*, II; Nouv Revue franç. 15 »

Divers : *Dictionnaire de l'Académie de l'Humour français*. Avec 120 dessins de Joseph Hémard; Edit. de La Tournelle, Le François, 91, boulevard Saint-Germain, Paris. » »

René-Louis Doyon : *Barbey d'Aurevilly amoureux et dupe*. Avec des documents inconnus et des illustrations; Edit. Corréa. » »

Claude Ferval : *Jean-Jacques Rousseau et les femmes;* Fayard. 15 »

M. K. Gandhi : *A l'œuvre*. Suite de sa vie écrite par lui-même Traduit de l'anglais par André Bernard; Rieder. 20 »

Docteur Gilbert-Robin : *Les drames et les angoisses de la jeunesse;* Flammarion. 12 »

G. Lenôtre : *Versailles au temps des Rois* Avec des illust.; Grasset. 15 »

Paul Maury : *Arts et littératures européens. Etat présent de la question;* Belles-Lettres. » »

Mérimée : *Lettres à Ludovic Vitet*. Introduction et notes par Maurice Parturier; Plon. 25 »

Henry Musnik : *Les femmes pirates*. (Aventures et légendes de la mer); Le Masque. 6 »

Paul Nyssens : *Le rire*. Avec des illust.; Librairie Oeters, 3, place de l'Odéon, Paris. 15 »

Armand Praviel : *Les évasions de Latude;* Edit de France. 6 »

Italo Siciliano : *François Villon et les thèmes poétiques du moyen âge;* Colin. 65 »

Jean Solinhac : *La sottise humaine;* Figuière. 12 »

John Stephenson Spink : *Jean-Jacques Rousseau et Genève*, essai sur les idées politiques et religieuses de Rousseau dans leur relation avec la pensée genevoise au XVIIIe siècle, pour servir d'introduction aux *Lettres écrites de la montagne;* Boivin. 35 »

Antonina Vallentin : *Henri Heine;* Nouv. Revue franç. 18 »

Claire Witmeur : *Ximenès Doudan, sa vie et son œuvre*. Avec des illust; Droz » »

Musique

Liszt et Mme d'Agoult : *Correspondance*, recueillie par Daniel Ollivier, *1840-1864*, Tome II; Grasset. 30 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Jacques Mortane : *La guerre des ailes, 1914-1918. Carré d'as : Guynemer, Nungesser, Madon, Dorme;* Edit. Baudinière. » »

Philosophie

Edgard-Emmanuel Bonnet : *Vie et Survie;* Messageries Hachette. 20 »

Marcel Lallemand : *Le transfini, sa logique et sa métaphysique;* Desclée de Brouwer. 25 »

Maurice Pradines : *Philosophie de la sensation*. II : *La sensibilité élémentaire. (Les sens primaires)*. II : *Les sens de la défense;* Belles-Lettres. » »

Moritz Schlick : *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*. Introduction de Marcel Boll; Hermann. 10 »

Poésie

Louis Anzemberger : *En flânant à l'entour de votre cœur, Madame!* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

Paolo Ceriani : *Au vent des routes;* Revue moderne des arts et de la vie 10 »

Charles Corm : *La montagne inspirée,* chansons de geste. (Les auteurs libanais de langue française); Edit. de la Revue phénicienne, Beyrouth.

Gustave-Arthur Dassonville : *Spasmes;* Edit. Simon de Colines, Librairie Choquet, rue d'Orchies, Saint-Amand-les-Eaux, Nord. » »

Marc-André Fabre : *Le visage de mon pays,* poèmes du Rouergue; Revue des Poètes, Perrin. 10 »

Roger Guémon : *Océania;* Action intellectuelle, 1, rue de la Bretonnerie, Poitiers

Politique

Robert de Saint-Jean : *La vraie révolution de Roosevelt;* Grasset. » »

Questions religieuses

Pasteur Franz Burnand : *Rameaux sous ses pas,* sept études religieuses; Berger-Levrault. 12 »

Henri Davenson : *Fondements d'une culture chrétienne.* Supplément : Paul Archambault, René Argien, Jacques Nanteuil. (*Cahiers de la Nouvelle Journée,* n° 27); Bloud et Gay. 20 »

Joseph Santo : *Le tocsin sur la Cité;* chez l'auteur, 131, rue de Vaugirard, Paris. 16 »

Roman

Mathilde Alanic : *Les Danaïdes;* Flammarion. 12 »

Emmanuel Arène : *Contes et Nouvelles.* Préface de Henri Pierangéli; Arts et Lettres. » »

Marcel Arland : *Les vivants;* Nouv. Revue franç. 12 »

Auguste Bailly : *L'homme né de la chair;* Edit du Siècle. » »

Pierre Barthel : *La vieille maison,* contes sociaux; Revue Mondiale. 12 »

Arnold Bennett : *Clay-hanger,* traduit de l'anglais par Maurice Lanoire; Edit. du Siècle. » »

Jean Bommart : *Le poisson chinois;* Libr. des Champs-Elysées. » »

Georges Bonneau : *Aux trois bonheurs;* Plon 15 »

Béatrice Bonneville : *Paix sur la terre;* Revue Mondiale. 12 »

Alfred Collins : *Destinées;* Edit. Corréa. » »

Constantin : *Le Paradis empoisonné;* Emile Paul. 15 »

Eugène Dabit : *L'Ile;* Nouv. Revue franç. 15 »

William Faulkner : *Tandis que j'agonise,* traduit de l'anglais par Maurice-E. Coindreau. Préface de Valéry Larbaud; Nouv. Revue franç. 15 »

André Garcet : *D'un ancien amour;* Nouv. Revue franç 15 »

Victor Gautrez : *Le peintre masqué et la bacchante;* Revue Mondiale. 12 »

Emile Gauvrit : *Bras de fer;* Nouv. Edit. Argo. 10 »

Jean Giono : *Le chant du monde;* Nouv. Revue franç 15 »

Charles Grolleau : *L'étoile et le cyprès;* Desclée de Brouwer. 10 »

Jean-Charles Harvey : *Les demi-civilisés;* Edit. du Totem, Montréal. » »

Philippe Hériat : *La foire aux garçons;* Denoël et Steele. 15 »

F.-G. Lebos : *Le sang des innocents;* Nouv. Editions Argo. 12 »

Marteau de Langle de Cary : *L'Evangile dans la vie des petits enfants;* Edit. Spes. 15 »

Baronne d'Orsan : *Réhabilitation;* Figuière 10 »

Henri Pollès : *Les paralytiques voient;* Edit. Corréa. 13.50

Paul Pourot : *Eve punie;* Baudinière. 12 »

Jules Reboul : *La vie de Jacques Baudet, 1870-1930,* roman d'une petite existence; Privas (Ardèche), 38, cours du Temple. 12 »

J. Sarda : *La Descente;* Imp. régionale, Toulouse. 10 »

Dorothy Sayers : *Lord Peter devant le cadavre.* Préface de Paul Morand; Libr. des Champs-Elysées. 7 »

Gilles Sifour : *De l'ombre plein le cœur;* Edit. Montaigne. 12 »
Simenon : *Le locataire;* Nouv. Revue franç. 7.50
C. Thiers : *Vers les dernières vendanges;* Nouv Editions Argo. 10 »
P.-G. Wodehouse : *Les caprices de Miss Bennett (The Girl on the Boat),* traduit par Marguerite d'Avenel; Hachette. 12 »

Sciences

Jean-Louis Destouches : *Les principes de la mécanique générale.* (*Exposés de physique théorique,* sous la direction de M. Louis de Broglie, X) ; Hermann 15 »
Philipp Frank : *Théorie de la connaissance et physique moderne.* Traduction du général Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur. Introduction de M. Marcel Boll; Hermann. 10 »
Louis Leprince-Ringuet : *Rayons cosmiques, aspect des phénomènes et méthodes expérimentales.* Préface de M. Maurice de Broglie. (*Exposés de physique atomique expérimentale* sous la direction de M. Maurice de Broglie, III) ; Hermann. 15 »
Moritz Schlick : *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur.* Traduction du général Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur. Introduction par M. Marcel Boll; Hermann. 10 »
Jean Ullmo : *Les idées d'Eddington sur l'interaction électrique et le nombre 137.* (*Exposés de physique générale* sous la direction de Paul Langevin, I); Hermann. 7 »
Georges Bouligaud : *Relations d'incertitude en géométrie et en physique.* Préface de M. Louis de Broglie (*Exposés de physique théorique,* sous la direction de M. Louis de Broglie, XI) ; Hermann. 9 »

Sociologie

Raoul Brugeilles : *Introduction à une sociologie thomiste;* Malfère. 15 »
Robert Francis, Thierry Maulnier, Jean-Pierre Maxence : *Demain la France;* Grasset. 18 »
René Giraud : *Capitalisme et forces nouvelles.* Préface de Henri Clerc; Edit. de l'Etat moderne, 35, rue Bonaparte, Paris. 20 »
S. Posener : *Adolphe Crémieux, 1796-1880,* tome II; Alcan. 30 »
Fernand Nicaud : *La séparation de la politique et de l'Etat;* Figuière. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — L'assemblée générale de la Société J. K. Huysmans. — Balzac, Flaubert et Maupassant. — Un Marchenoir qui n'est pas Léon Bloy. — Une source de Nana. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le jury de littérature de la Fondation américaine pour la pensée et l'art français (fondation Blumenthal) a décerné les trois bourses de 20.000 francs dont il disposait à MM. Raymond Millet, André Berry et Jean Blanzat.

Le prix Claire-Virenque, d'une valeur de 3.000 francs, a été attribué, par le Comité de Littérature spiritualiste, à M. Jean Nesmy, pour l'ensemble de son œuvre.

Le Comité français pour l'attribution du prix Emile Verhaeren a partagé son prix annuel de 2.000 francs entre Mlle Adrienne Revelard, auteur de *Paysages,* et M. Jean Stienon du Pré, auteur de *Les Iles et les Dunes.*

La fondation Henri Bergson (de la Société des Gens de lettres) a désigné comme ses lauréats, pour 1933-1934, MM. René Dumesnil et Pierre-Paul Plan.

§

L'Assemblée générale de la Société J.-K.-Huysmans. — La huitième Assemblée générale de la Société J.-K.-Huysmans s'est tenue le mercredi 6 juin, à l'hôtel des Deux-Mondes, sous la présidence de M. Lucien Descaves.

Etaient présents:

MM. Gérard Baüer, Jean de Beaulieu, Marcel Bouteron, Mme Le Cointe, M. Paul-Courant, Mme Georges Day, M. Léon Deffoux, Mme Lucien Descaves, M. Pierre Dufay, M. et Mme René Dumesnil, Mlle Aranka Fulop, M. Pierre Galichet, Mme Rosita Girardot, MM. Henry Hugault, Edmond Jaloux, Charles Jouas, Henri Jouvin, Gabriel-Ursin Langé, M. et Mme Pierre Lièvre, MM. E. Malbay, Albert Marois, Jacques Martin, Mlle Antonine Meunier, Mlle Suzanne Mercey, MM. Charles Miguet, René Millaud, L. Monchoux, Mlle J. Monchoux, MM. Paul Morisse, le chanoine Mugnier, Oulmann, Jacques Patin, Pierre-Louis Picard, Sheridan, Pierre Taponier, André Thérive, Mmes Marcelle Tinayre, Wirtz-Daviau.

S'étaient excusés:

M. et Mme Bellivier, M. et Mme Jules Bernex, MM. Charles Billiet, docteur Karl Bosch, P.-A. Bouroux, Georges Le Cardonnel, Charles Cayol, Max Descaves, Maurice Garçon, René Gas, Marc Girault, Mme Myriam Harry, MM. Paul Hébert, Philibert Gaudin, Pierre Lambert, Mme de Larret Le Verger, MM. A. Maucourt, révérend P.-J. Manders, Pol Neveux, Georges Normandy, René Philipon, Mme Rachilde, MM. Maxime Revon, Gaëtan Sanvoisin, Charles Sarazin, Jérôme et Jean Tharaud, D. Thouroude, Miss Helen Trudgian, MM. Alfred Vallette, Maurice Vandermeylen, Jean Verwaest, Emile Zavie.

Un dîner a précédé cette assemblée à l'issue de laquelle M. Lucien Descaves a prononcé un discours où il a tout d'abord salué avec émotion la présence de l'abbé Mugnier, qui n'avait pu venir l'année dernière:

Notre vieil ami craignait de perdre la vue. Un oculiste la lui a conservée et le voilà revenu extra-lucide dans notre société dont il est pour nous plutôt que l'un des piliers: la clef de voûte. C'est lui qui, cette année encore, a célébré, dans la petite chapelle des Sœurs Saint-Joseph de Cluny, rue Méchain, le 27e anniversaire de la mort d'Huysmans...

Aux applaudissements unanimes, M. Lucien Descaves, faisant allusion aux 81 ans du chanoine Mugnier, lui a exprimé, au nom

de tous, « la vénération que mérite une longue existence en droite ligne et sablée de compassion, d'indulgence et de bonté d'âme... »

Lucien Descaves a ensuite annoncé que l'édition des œuvres complètes d'Huysmans s'achemine vers la fin. *L'Oblat* est sous presse et les *Foules de Lourdes* fermeront la marche. D'autre part, René Dumesnil va faire paraître un volume de *Pages choisies;* le « Bulletin de la Société » continue de recueillir tout ce qui peut renseigner les amis et les admirateurs de l'écrivain sur sa vie et son œuvre; un prêtre du Sacré-Cœur, M. Manders, de Nimègue, prépare une thèse sur *Huysmans et la Sainteté;* enfin, sont sur le point d'aboutir les démarches de M. Pol Neveux pour « ramener au bercail » une correspondance et des manuscrits laissés par les copropriétaires — décédés — de la maison Notre-Dame à Ligugé.

A ce propos, M. Lucien Descaves s'est exprimé en ces termes:

Je suis convaincu que l'histoire de l'auteur d'*En Route* ne pourra être écrite que le jour où la plus grande partie de sa correspondance, qui fut abondante, sera rassemblée et publiée. Rien ne presse. Patience et longueur de temps seront plus profitables à Huysmans qu'une hâte fébrile. Tous les grands hommes ont passé par là. On voit même parfois le document éclairer trop tard une vie où la légende s'est installée indélogeablement. Et qui sait, au fond, si la vérité elle-même ne réclame pas, pour se faire valoir, un peu d'apprêt et de mystère?...

En terminant, M. Lucien Descaves a fait voter, à l'unanimité, une proposition de M. Gaëtan Sanvoisin, qui s'élève contre la destruction des jardins des Gobelins, en s'appuyant sur un texte d'Huysmans publié par l'*Echo de Paris* le 18 janvier 1899 et repris dans *De Tout,* en 1902, texte que voici:

...Est-il besoin d'ajouter que ces bélîtres d'architectes, contre le vandalisme desquels tout ce qui est propre à Paris aurait dû depuis longtemps se liguer, rêvent de jeter bas la vieille manufacture et de saccager les jardins pour y édifier à la place un palais neuf? Les styles divers des Gobelins peuvent ne pas vous faire tressauter d'aise, mais ils sont admirables si l'on songe aux établissements pénitentiaires, aux immondes casernes et aux ridicules monuments que les maçonniers contemporains nous infligent; sans compter que, comme toujours, ils ajouteront à l'incomparable bêtise de leurs façades l'incommodité de l'intérieur et l'inaptitude résolue des alentours.

Il serait plus simple de réparer les anciens bâtiments qui sont solides, bien aménagés pour les métiers de haute lisse, et de laisser en paix cet enclos où de braves gens arrosent de pauvres fleurs.

§

Balzac, Flaubert et Maupassant. — Dans le *Bulletin du Bibliophile,* M. Léopold Carteret a publié récemment une lettre restée jusque-là inédite de Guy de Maupassant et dont voici le début:

MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES

Ce lundi matin.

Mon cher ami,

Je vous préviens que je n'ai reçu aucun numéro de la *République des Lettres*. J'en ai acheté un que j'envoie à Flaubert: mais comme je ne veux pas recevoir la mercuriale qu'il m'adresserait infailliblement, j'ai soin de lui dire que vous avez fait à la dernière heure quelques changements qui modifient un peu ma pensée sur Balzac. Car je sais qu'il le juge absolument comme moi, et que, tout en admirant son incontestable génie, il le considère non point comme écrivain imparfait, mais comme pas écrivain du tout. En outre, de cette façon, ce que je dis ensuite de Flaubert ne répond plus parfaitement à ce qui précède.

....

Je vous serre la main bien affectueusement.

Tout à vous.

GUY DE MAUPASSANT.

M. Carteret date cette lettre de 1875; nous croyons plutôt qu'elle fut écrite en 1876, car c'est dans la *République des Lettres* du 22 octobre 1876 que Maupassant, sous le pseudonyme Guy de Valmont, publia son étude sur Gustave Flaubert dont il parle dans cette lettre au directeur de la revue (Catulle Mendès) et où l'on trouve effectivement ce paragraphe (atténué ou non par Mendès) sur Balzac:

Il (Flaubert) devine juste comme Balzac, il voit juste comme Stendhal et comme bien d'autres; mais il rend plus juste qu'eux, mieux et plus simplement; malgré les prétentions de Stendhal à une simplicité qui n'est en somme que de la sécheresse, et malgré les efforts de Balzac pour bien écrire, efforts qui aboutissent trop souvent à ce débordement d'images fausses, de périphrases inutiles, de relatifs, de « qui », de « que », à cet empêtrement d'un homme qui, ayant cent fois plus de matériaux qu'il n'en faut pour construire une maison, emploie tout parce qu'il ne sait pas choisir, et crée néanmoins une œuvre immense, mais moins belle et moins durable que s'il avait été plus architecte et moins maçon, plus artiste et moins personnel. (*République des Lettres*, 22 octobre 1876.)

Cela répond, on le voit, à l'opinion de Flaubert lui-même qui, dans sa *Correspondance*, répète, sous différentes formes, ce mot qu'il adressa à Edmond de Goncourt à propos de Balzac: « C'est pour moi un immense bonhomme, mais de second ordre. »

A noter pourtant le bel article que Maupassant consacra, dans *la Nation*, sous la signature Guy de Valmont, à la *Correspondance* de Balzac, le 22 novembre 1876, et où il salue en l'auteur de la *Comédie Humaine* le remueur d'idées, le spiritualiste, l'inventeur prodigieux qui, des caractères qu'il avait donnés à ses personnages, « déduisait infailliblement tous les actes qu'ils devaient faire en toutes les occasions de leur vie ». — L. DX.

Un Marchenoir qui n'est pas Léon Bloy. — Ce n'est qu'un homonyme du *Désespéré*. Vicomte et se prénommant Jehan, il est l'aîné de dix ans de Caïn Marchenoir. Viveur, il faisait de l'amour — nullement « extatique » — non pas « dans des lits de boue, avec une conscience dilacérée en se vomissant lui-même », mais dans les luxueuses « alcôves » des « grandes demoiselles », — et de la morale dans leur salle à manger. Cherchant à détourner son ami Horace de Kerhouët de Mme de Freder, dite Isola :

Ne va pas chez cette femme, lui disait-il... Elle est dangereuse. Malheur à qui s'endort à l'ombre de ses yeux!... Pour moi, Isola est un monstre. Elle possède merveilleusement l'art de séduire, charmer, captiver celui que sa beauté fascine. Il devient, sans révolte, son esclave, elle le soumet, l'assujettit par une logique irrésistible à tous les entraînements de son imagination... Malheur à qui veut regarder au fond de ces yeux de félin qui savent tout, même rayonner de candeur. D'une force et d'une énergie indomptables, cette femme est toute-puissante pour le mal dont elle a le génie infernal... Comme César, qui dictait en même temps douze lettres à autant de secrétaires, elle est capable de mener de front douze intrigues, ne s'intéressant qu'à celle qui lui permet de développer son ardeur pour la lutte, son habileté à triompher des difficultés, qu'elle est trop fière pour essayer de tourner. Dans la solitude de ses pensées, elle jouit avec délices du mal qu'elle fait; elle se réjouit silencieuse, recueillie, à l'ombre de ses paupières baissées, des tortures qu'elle fait endurer. Point de bruit, rien pour la foule, rien pour les autres. Elle savoure délicieusement les succès intimes qu'elle emporte à huis-clos. Elle n'a qu'un complice: son immense orgueil; qu'un but, qu'une passion: elle, elle seule, toujours elle!

L'ensorceleuse portait un nom illustre dans la noblesse galante de la IIIe République : Valtesse de la Bigne. Jacquet, Detaille, Gervez et Manet firent tour à tour son portrait. Elle l'esquissa elle-même à la plume. Accoudée sur le rebord de sa loge des Variétés,

elle mordillait un bouquet de violettes et fermait quelquefois les yeux, soit pour les abriter de la clarté du gaz, ou peut-être pour fixer quelque souvenir. Elle avait des cheveux étranges, roux, mais d'un roux particulier, où semblaient scintiller mille paillettes d'or. On avait des éblouissements en regardant cette chevelure que soutenaient difficilement de longues épingles d'écaille blonde et d'ambre. Des boucles folles s'échappaient effrontément pour venir caresses ses tempes et son cou. A la voir ainsi, le front un peu sévère, la bouche fine, le regard caché par ses longues paupières, on se sentait pris d'un vif désir de s'approcher, de la faire parler, de s'assurer enfin que c'était une femme et non une statue.

Sous le pseudonyme d'*Ego*, et le titre d'*Isola*, Mlle Valtesse de la Bigne publia, en 1876, chez Dentu, son autobiographie très romancée. Léon Bloy ne l'a certainement pas lue, et il ne s'est jamais douté qu'il y avait déjà un autre Marchenoir. Il est vrai que ce Marchenoir-là était mort, littérairement, peu après l'apparition d'*Isola*. — AURIANT.

§

Une source de « Nana ». — Aux sources de *Nana* indiquées dans le très intéressant article d'Auriant paru dans le *Mercure* du 15 mai dernier, on peut ajouter, pour une scène du roman, la *Venise sauvée* d'Otway.

Dans la scène à laquelle je fais allusion, Nana s'amuse du comte Muffat comme Aquilina fait du sénateur Antonio.

« Je suis sénateur. — Bouffon vous voulez dire. — Possible, mon cher cœur, cela ne gâte pas le sénateur. Allons, Nacki, Nacki (nom dont il appelle Aquilina), il faut jouer au cheval fondu, Nacki. » Et il gamine, elle le chasse, elle l'appelle idiot, brute, elle lui dit qu'il n'y a rien de bon en lui que son argent; il en rit; il chante. « Ah! vous ne voulez pas vous asseoir. Eh bien, tenez, je suis un taureau, un taureau de Bazan, le taureau des taureaux, tous les taureaux que vous voudrez. Je me dresse comme ceci, je penche le front comme ceci, je fais broun, broun. Ah! vous ne voulez pas vous asseoir? » Et il mugit comme un bœuf, il la poursuit dans la chambre. Enfin ils s'asseyent. « Maintenant, me revoici sénateur, et ton amant, ma petite Nacki, Nacki. Ah! crapaud, crapaud, crapaud, crache, crache à ma figure un peu, Nacki; crache à ma figure, je t'en prie, un tout petit peu, un si petit peu que rien; crachez, crachez, crachez, crachez donc quand on vous l'ordonne; je t'en prie, crache; tout de suite, tout de suite, crache; pourquoi ne veux-tu pas cracher! Alors, je serai un chien. — Un chien, Monseigneur! — Oui, un chien et je te donnerai cette autre bourse pour me laisser être un chien et me traiter comme un chien un petit instant. » Là-dessus, il se met sous la table et aboie. « Ah! vous mordez, eh bien vous aurez des coups de pied. — Va, de tout mon cœur. Des coups de pied, des coups de pied maintenant que je suis sous la table. Encore des coups de pied. Plus fort. Encore plus fort. Ouah, ouah, rro, rro. Par Dieu, je vais happer tes mollets, ouah, rro, rro, wouaou. Diable, elle tape dur. » En effet; et par dessus le marché, elle prend le fouet, le sangle et le met à la porte. Il reviendra, comptez-y!... »

Tout ceci est pris dans *l'Histoire de la littérature anglaise* de Taine, tome III, p. 655-657. Zola ne connaissait pas Otway, mais il connaissait Taine et certainement il a lu le passage, ainsi que la note de Taine: « La petite Laclos disait à je ne sais plus quel duc en lui prenant son grand cordon: « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille! » Et le duc se mettait à genoux. »

On voit par là que le *réalisme* de Zola était parfois de lecture plus que d'observation originale. — HENRI MAZEL.

§

Le Sottisier universel.

Partout où c'était nécessaire, des équipes nous attendaient, munies de cordes, de skis, de crampons, pour nous aider à défendre nos fragiles existences contre le froid et les tempêtes de neige qui nous attendaient sur les cols; contre les avalanches qui nous surprenaient dans les défilés, entraînant avec elles, dans un bruit de bataille, mêlés à l'armée innombrable des rochers, de véritables quartiers de montagnes. — *Les Œuvres libres*, mars 1934, p. 282.

Pour parer à toute éventualité, le chef de l'Etat avait prié MM. Albert Lebrun, Louis Marin et Aimé Berthod de l'accompagner à Dijon. — *Le Canard enchaîné*, 23 mai.

M. Bonny est plein de ressources et a su nous montrer que c'est, au contraire de ce qu'on dit, le Capitole qui est près de la Roche Tarpéienne. (Compte rendu d'une séance du Sénat). — *Le Journal*, 17 mars.

(Photos *Echo de Paris.*) En haut: *Un groupe de congressistes devant la magnifique église romane de Loti, à Rochefort. M. J. Beineix remet la plaque commémorative posée au-dessus de la porte.* — A gauche : *M. Claude Farrère* [Légende]. — *Echo de Paris*, 23 mai.

Les dialogues de films, parfois signés d'auteurs dramatiques estimés ou non, comportent trop souvent des phrases parfaitement correctes ou plutôt mises où elles ne devraient pas être. — *L'Œuvre*, 6 avril.

LE DUC DE BROGLIE SUCCÉDERA SANS DOUTE AU DUC DE LA GORCE. [Titre.] — Trois candidats briguent la succession au fauteuil n° 37, occupé en dernier par le duc de la Gorce. — *Paris-Midi*, 24 mai.

DESTRUCTION PRINCIÈRE. — Par une ordonnance souveraine promulguée hier, à la principauté de Monaco, la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Charles a été conférée au fanion du 1er bataillon du 1er régiment de la légion étrangère, auquel appartenait le prince Louis II, alors qu'il n'était encore que prince héréditaire. — *Le Temps*, 24 mai.

M. René Martineau professe un véritable culte pour l'auteur de la *Vieille Maîtresse* et du *Désespéré*, dont il rattache très justement l'inspiration à celle de l'auteur des *Fleurs du Mal*. — *L'Eclaireur du soir*, Nice, 2 mai.

M. le baron de Reyckman de Betz accueillit les nombreuses personnalités qui avaient répondu à l'invitation du groupement, parmi lesquelles M. Piétri, ministre de la Marine; les généraux Gouraud, Mariaux, Prételat, Nieger et Sautel; MM. Rosny aîné et Albert Mockel, de l'Académie. — *Journal belge de France*, 13 mai.

Voici donc les Burgondes de l'Histoire et de l'époque ramenés sur la rive droite du Rhin, où florissait l'antique cité de Tongres. — *Pourquoi-Pas?*, Bruxelles, 4 mai, p. 1029.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA LEÇON DE MUSSOLINI (Comment meurt une démocratie. Comment naît une dictature), par Henry Massoul. Volume in-16 double couronne, 15 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

BULLETIN FINANCIER

Bourse continue à porter son attention sur des faits d'ordre financier. C'est ue la baisse du loyer de l'argent à court terme, marquée par une réduction e du taux d'intérêt des Bons de la Défense Nationale, a favorisé nos fonds et ranimé plusieurs groupes de valeurs françaises. En revanche, les événe- d'ordre politique, comme l'entrevue Mussolini-Hitler, ont laissé le marché ent.

hute de la livre sterling et la suspension des transferts allemands ont causé ible passager, qui s'est manifesté surtout par une grande réserve vis-à-vis des étrangères.

ait particulier a été retenu par le marché des rentes : le remboursement anti- la moitié des Bons du Trésor français placés en Hollande il y a peu de mois. boursement montre l'amélioration de notre crédit public. Aussi bien la spécu- s'est-elle portée sur plusieurs de nos fonds publics et notamment sur ceux it éloignés du pair.

banques n'ont pas bénéficié comme on aurait pu le croire de la nouvelle on du loyer des capitaux; sans doute, est-ce parce qu'elle entraîne une dimi- des intérêts et agios avant de provoquer un élargissement du champ d'activité établissements financiers ? La Banque de l'Union Parisienne a été assez recher- il s'agit d'une de nos plus grandes banques d'affaires à qui l'on doit le ment de plusieurs importantes entreprises : Pétrofina, l'Union Européenne et ère, la Compagnie Marocaine, la Compagnie Générale du Maroc, les Tramways nghaï, la Banque Hypothécaire Franco-Argentine, les Chemins de fer dans la e de Buenos-Aires, les Forces Motrices de la Truyère, les Entrepôts de Grenelle, Elle a subi le contrecoup des moratoires décidés par plusieurs gouvernements. pital est actuellement porté de 100 à 200 millions par l'émission à 535 francs .000 actions nouvelles de 500 francs qui auront droit au plein dividende de ce en cours. Cette émission est garantie par un groupe financier français très qui s'est réservé 60.000 titres, montrant ainsi toute sa confiance dans les es de la société.

rs à revenu semi-fixe, les actions de nos grands réseaux ont naturellement é de la hausse des rentes. Les obligations de chemins de fer des types 3 % /2 % attirent maintenant l'attention de nombreux capitalistes qui désirent r une importante prime de remboursement.

ravité de la situation de nos houillères a été exposée au Parlement par le e des Travaux publics; aussi nos charbonnages sont-ils toujours délaissés, t plus qu'ils se heurtent à la concurrence grandissante des industries de cité et du pétrole.

ours maussades sont les affaires de production et de distribution d'énergie. aut pas croire que les réductions de tarifs que les pouvoirs publics veulent aux compagnies concessionnaires n'auront, pour celles-ci, que des désavan- elles favoriseront aussi les emplois domestiques de l'électricité, surtout dans ons de la France qui doivent payer très cher le courant.

aisse de la livre sterling a stimulé quelques valeurs pétrolières, notamment nds trusts internationaux. Toutefois, la spéculation se montre réservée à leur ar, dans quelques mois, le pétrole de Mossoul pourra être livré en Europe; tion de la surproduction se posera de nouveau.

peu de changements ont été observés dans le groupe des Caoutchoucs; les és d'application du plan de restriction aux Indes Néerlandaises commencent aître clairement.

fines d'or ont affirmé de bonnes dispositions tant en raison de la baisse de que de l'annonce de dividendes semestriels satisfaisants.

LE MASQUE D'OR.

MERCURE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr. ; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.